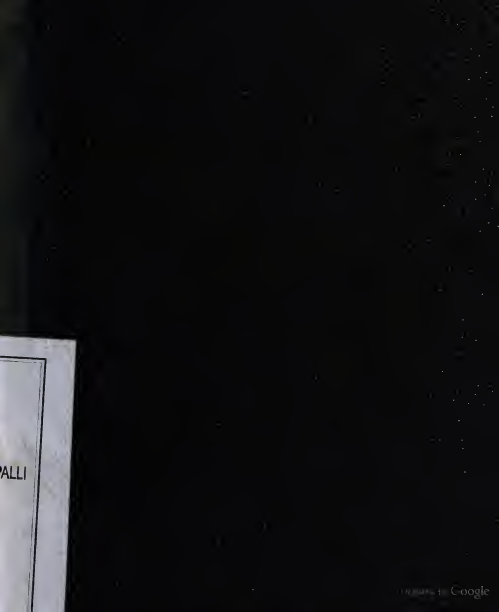

PALLI


· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala O.S.
26-I-31



LES

FRANÇAIS A MESSINE

SOUS LOUIS XIV.

VERSAILLES. — IMPRIMERIE DE MONTALANT-BOUGLEUX.

LES

FRANÇAIS A MESSINE

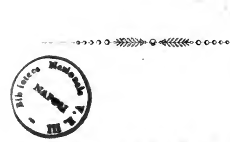
SOUS LOUIS XIV,

CHRONIQUES SICILIENNES,

PAR

M.ME ROSALIE-OLIVE SPAMPINATO,

DE PALERME.





PARIS,
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR,
RUE DE LA PAIX, 6.

LONDRES,
DULAU ET COMP.ie

FRANCFORT
sur-le-Mein.
CH JUGEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1842

DÉDICACE.



AUX MANES

DU

Duc de Cannizzaro

Cet Ouvrage est dédié.

—

Ame noble et loyale qui animais l'Etre privilégié que la Nature avait comblé de ses dons, accueille là-haut, dans le Ciel où tu es allée recevoir le prix de tant de vertus, ce faible témoignage de ma douleur profonde, de mes regrets éternels, de ma constante & inaltérable amitié.

que ces deux victoires sont plutôt la clôture du grand siècle de Colomb, de Gusman de Cordoue, de Doria, de Las-Cases, de Pizar, de Cortez, qu'un titre de gloire pour le lâche tyran qui en recueillit le fruit. Il était impossible, en effet, que le grand mouvement imprimé par tant d'hommes supérieurs à cette époque fameuse, s'arrêtât tout à coup comme par enchantement. (Emmanuel Philibert et le duc d'Albe, qui furent les héros des deux exploits dont il s'agit, auraient d'ailleurs fait toujours pencher la balance en leur faveur, de quelque côté qu'ils se fussent trouvés.)

Philippe III chasse les Maures et défend la Valteline contre Richelieu et Rohan : ce sont les derniers signes de vie de la monarchie espagnole. Sous Philippe IV, les germes de destruction que son aïeul avait inoculés aux états sujets à ses lois, se développent de toutes parts. La Catalogne et Naples se révoltent, le Portugal, le Roussillon, l'Artois sont perdus. Le règne de Charles II, qui lui succède, semble l'épilogue de toutes les faiblesses des vastes royaumes qu'il représente plus qu'il ne les gouverne; et le réseau impénétrable que l'étiquette a formé autour de lui, ne laisse au dernier rejeton espagnol de Rodolphe de Habbourg, que la liberté d'être malheureux et malade. Au milieu cependant de cette vaste monarchie où le soleil ne se couchait jamais, il existait une petite république dont la prospérité augmen-

tait en proportion de l'affaiblissement de l'état dont elle faisait partie : cette république était la ville de Messine.

Peut-être est-il à propos de faire connaître ici que les Messinais avaient reçu en 1129, du père de Roger, le diplôme suivant qui, comme on le verra, fut la cause de leur prospérité et de leur ruine :

1.° Les Messinais ne pourront être jugés que par des juges Messinais, nommés par des Messinais.

2.° Tout décret contraire aux lois de Messine sera nul.

3.° A Messine, tous les employés du gouvernement doivent être Messinais, et approuvés par eux.

4.° Le roi est censé être citoyen messinais.

5.° Dans toutes les assemblées convoquées par le roi, les députés de Messine doivent avoir la première place.

6.° Les Messinais ne doivent payer ni douane, ni gabelle, non-seulement à Messine, mais dans toute la monarchie.

7.° Les Messinais pourront prendre, dans les forêts royales, autant de bois qu'il leur sera nécessaire pour la construction de leurs bâtiments.

8.° Les Juifs messinais jouiront du même privilége que ceux de leurs concitoyens qui professent le christianisme.

Après l'exposé qu'on vient de lire, il est facile de concevoir que Messine, anomalie dans une

monarchie despotique, devait exciter la jalousie des autres villes, et la colère du gouvernement, dont l'action, arrêtée à chaque instant par les privilèges qu'on vient de lire, trouvait en eux une preuve continuellement répétée de l'indépendance et de la liberté dont les enfants de Zecla jouissaient. Qu'on ajoute à toutes ces causes de haine, la richesse, conséquence naturelle d'un commerce sans entraves et sans impôts, et on ne sera pas étonné qu'une administration lâche et bornée, comme celle qui régissait alors l'Espagne, se soit acharnée à effacer de l'empire cette oasis de prospérité qui osait fleurir au milieu de la misère et de la désolation générale.

Cette œuvre de destruction lui devenait d'autant plus facile, que les Messinais, mus par un patriotisme municipal, si nous pouvons nous exprimer ainsi, avaient toujours séparé leur cause du reste de la Sicile, comme si les devoirs que nous impose le pays dans lequel nous avons vu le jour, s'arrêtaient aux portes de notre ville natale. Cette conduite égoïste, qui parfois leur avait réussi au détriment du reste de l'île, leur attira, à juste titre, la haine de tous les Siciliens, qui, dans l'événement que nous allons exposer, poussèrent peut-être le gouvernement débile de Charles II à l'accomplissement d'une vengeance que, sans cela, il n'eût jamais osé concevoir. Maintenant nous n'avons plus qu'à transcrire la lettre que les Messinais ont

la conviction de tenir de la Vierge, pour que le lecteur puisse se faire une idée des prétentions d'un peuple qui, dans la monarchie de l'inquisition, veut être régi par une espèce de charte, et qui, exception unique parmi le genre humain, croit avoir reçu une lettre de la Mère de Dieu!

Voici la traduction de cette lettre :

« Marie Vierge, fille de Joachim, humble servante de Dieu crucifié, de la tribu de Judas, race de David, à tous les Messinais, salut et bénédiction de Dieu le père tout-puissant. Il est certain que vous tous, doués d'une grande foi, vous m'avez envoyé des ambassadeurs, afin d'être utile à l'enseignement général.

« Vous confessez que notre fils est fils de Dieu, et homme, et qu'après être ressuscité, il est monté au ciel; vous reconnaissez ainsi la vérité, grâce aux prédictions de Saint-Paul, ce grand apôtre; c'est pourquoi nous bénissons vous et votre ville, dont nous voulons être la protectrice pour toujours. [1] »

[1] Cette lettre a été reconnue véritable par le chef de l'Église.



I.

I did not consider Ivanhoe *to be history. Antiquaries accused the author of having committed some anachronism, by confounding the usages of different centuries.* (COOPER.)

Je n'ai jamais considéré Ivanhoé *comme étant de l'histoire. Les antiquaires ont accusé l'auteur d'avoir commis quelques anachronismes, et confondu les usages des différents siècles.*

PENDANT le mois d'avril de l'année 1670, on remarquait dans la ville de Messine, un mouvement, une activité extraordinaire. Quoique le soir fût venu, on continuait de travailler aux préparatifs de la fête qui devait avoir lieu en l'honneur de la patronne de la ville. On adossait aux murs des pyramides en bois auxquelles on suspendait des lumignons tellement rapprochés,

qu'une fois allumés, ils devaient former une nappe de feu d'un bout de la rue à l'autre.

On construisait, de distance en distance, des échafaudages pour les orchestres, sur lesquels des centaines de musiciens devaient exécuter des concerts en plein air; on élevait des tribunes en planches couvertes de velours, de damas, de tapisseries de haute-lice, d'où les classes privilégiées de la société devaient jouir des fêtes qu'on apprêtait; mais ce qui plus que toute autre chose occupait encore les ouvriers, était un gigantesque feu d'artifice qui représentait le siége de Troie. L'Apelle messinais qui avait embelli et orné de peintures cet immense édifice, avait coiffé les Grecs d'une énorme perruque à la Louis XIV, ce qui trahissait son affection pour la France, affection qui était d'ailleurs partagée par tous ses concitoyens. On voyait, par l'activité avec laquelle on pressait les travaux, que cette fois les habitants de la seconde ville sicilienne avaient voulu se surpasser et fêter leur patronne d'une manière plus brillante encore que les années précédentes. Ils étaient convaincus que leur ville natale allait être déclarée capitale de la Sicile, idée fixe et indélébile, même de nos jours, dans la tête de tout Messinais, plus que n'était la tache de sang sur la main d'Hamlet.

La nuit était venue, l'obscurité augmentait à chaque instant, les boutiques se fermaient, le

roulement des voitures ne se faisait plus entendre ; le bruit de l'enclume, du marteau, de la scie, avait cessé; les ouvriers, épuisés par le travail, gisaient endormis sur les dalles; le silence et les ténèbres régnaient partout. Une lumière pourtant, une seule lumière, brillait encore dans l'ombre. En portant les yeux vers la fenêtre éclairée par cette lampe solitaire, on apercevait de temps en temps à travers les vitres, une femme de haute taille, marchant à grands pas ; en regardant plus attentivement encore, on parvenait à distinguer les mouvements convulsifs, l'agitation fébrile auxquels celle qui veillait seule au milieu du repos général était en proie. Dans son désespoir, tantôt elle levait les bras vers le ciel comme pour l'implorer, tantôt elle penchait vers la terre sa tête échevelée comme pour appeler à son secours les puissances infernales ; mais les lois immuables de la nature n'éprouvant à sa voix aucune altération, la malheureuse continuait sa marche un instant interrompue. Frappée ensuite d'une pensée subite qui se présentait à son esprit, elle s'arrêtait tout à coup, espérant trouver dans cette inspiration soudaine, un remède à la douleur qui l'oppressait ; mais cette idée ne satisfaisant pas aux exigences de sa position et de sa haine, elle s'abandonnait et recommençait sa promenade nocturne. Enfin, épuisée par les émotions morales et par l'agitation physique, la malheureuse tom-

bait anéantie sur un siège. Cette femme, dans cet état de désespoir et d'angoisse, était la marquise Carmen de Soria, femme du Stratico ou gouverneur de Messine. Dans sa jeunesse, la noblesse de son maintien imposant, la beauté et l'élégance de sa taille, la légèreté de ses mœurs, et un esprit infernal d'intrigues, par lequel elle était parvenue à avoir une grande influence auprès du gouvernement de Madrid, avaient mis à ses pieds les Medina-Céli, les Pignatelli, les d'Arberg, les Croï, et tous ceux, en un mot, qui aspiraient à la faveur de la cour; mais les années étant venues et les adversités avec elles, Carmen perdit l'influence qu'elle avait exercée sur les dépositaires du pouvoir royal, et elle éprouva conséquemment l'abandon auquel le monde condamne tous ceux dont il n'a plus rien à espérer, rien à craindre. Malgré cela, l'intrigue, dieu tutélaire de Carmen, répara en partie les torts du temps et de l'inconstante fortune, et le ministère de l'Escurial, craignant les menées de cette femme qui, sous les apparences de la dignité et de la hauteur, se pliait comme un reptile, et prenait toutes les couleurs comme le caméléon, nomma, pour se débarrasser d'elle, l'époux de madame de Soria, Stratico ou gouverneur de Messine. Mais tandis que cette femme, victime de l'impétuosité de ses passions, ne pouvait trouver de repos, la nuit avait disparu, les ténèbres avaient fait place à la lumière, et les premiers rayons du

soleil commençaient à dorer l'horizon. La Stratica, soit hasard, soit autrement, porta ses regards vers la mer; elle aperçut une voile, et à l'instant l'expression de sa physionomie changea : l'espoir, nous dirons presque le bonheur brillèrent dans ses yeux; elle saisit une longue-vue, la dirigea sur la voile qui avait produit un si heureux résultat sur ses dispositions, resta quelques instants attentive à examiner le bâtiment qui cinglait vers Messine, et lorsqu'elle l'eut reconnu, elle s'écria avec un sourire infernal : « C'est la galère de Valbelle; « enfin je serai vengée! »

II.

Quelle pouvait être la cause de cette rage, de ce désespoir, de cette soif de vengeance qui déchirait l'âme de la marquise de Soria? Comment la seule vue d'un bâtiment suffit-elle pour apaiser les tourments de la solitaire? Le récit suivant nous l'expliquera peut-être.

La baronne Marie de Belviso, jeune veuve de la plus grande beauté, et d'une conduite sans reproche, ayant refusé les hommages des Siciliens et des Espagnols les plus distingués, avait éprouvé les atteintes d'un profond sentiment pour le père Lipari, général des Augustins, homme d'une réputation colossale de savoir, d'esprit, d'éloquence, et un des plus fermes soutiens de l'Église, par ses

prédications, sa piété et les dangers auxquels il s'était exposé dans ses missions. Tout cela uni à un physique imposant, à un port majestueux, à des traits qui portaient l'empreinte des grandes et saintes entreprises auxquelles il s'était livré; tout cela, disons-nous, faisait de cet ecclésiastique un être bien dangereux pour une jeune veuve tendre, pieuse, telle que Marie. En effet, le moine et la dame se voyant souvent, sur-tout à l'occasion des aumônes que cette dernière lui donnait pour le soutien des missions, tombèrent dans les filets qu'aucun des deux n'avait eu la pensée de préparer à l'autre, et s'aimèrent d'un amour sans bornes. Hâtons-nous de le dire cependant, les deux athlètes dont il s'agit, sortirent vainqueurs de la lutte, et cette passion ne servit qu'à donner une nouvelle preuve des profondes racines que la morale et la religion avaient jetées dans leurs cœurs vertueux. Nous l'avouons à regret cependant, cette femme, qui jusqu'alors n'avait jamais franchi les bornes de la vertu, ne sut pas éviter les embûches que la marquise Carmen de Soria avait, de longue main, tendues sous ses pas. Celle-ci, femme du Stratico, était une des créatures les plus dépravées qui aient déshonoré leur sexe. Son mari, qui n'avait que sa naissance pour tout mérite, et qui tenait d'une main débile les rênes du gouvernement, laissait le champ libre aux passions indomptables de celle qui portait son nom;

pour surcroît de malheur, elle était secondée dans ses criminelles entreprises par Aloïsio, le secrétaire du Stratico, qu'on aurait pu dire, selon l'expression de la Bible, formé à l'image de l'atroce Carmen, qui, trouvant dans la conduite exemplaire de madame de Belviso un reproche, et dans l'admiration que le monde lui prodiguait une injure, mit tout en œuvre pour la perdre. A cette cause de jalousie, il faut en ajouter une autre bien plus puissante encore. Le père Lipari avait reçu avec dédain, avec horreur l'aveu de la passion que Carmen éprouvait pour lui, et elle découvrit ensuite qu'il n'avait point été insensible à la vertu et à la beauté de Marie. Tous ces motifs de haine poussèrent la marquise, que les scrupules n'arrêtaient pas, aux dernières extrémités; elle eût tout osé pour avilir et perdre sa rivale aux yeux de celui dont elle voulait se venger avec toute la fureur d'un amour méprisé. La gouvernante ne pouvait cependant songer à l'exécution de ses projets, sans l'aide d'un de ces hommes brillants que l'esprit, les grâces et une bravoure à toute épreuve rendent dangereux, même pour les vertus les plus éprouvées! C'était faute d'un pareil instrument, si nécessaire à ses vastes machinations, que nous avons vu Carmen, pendant la nuit, se débattre contre le besoin et l'impossibilité de la vengeance, lorsque l'apparition à l'horizon des galères françaises apaisa les angoisses de la Stratica, et lui of-

frit, dans la personne du chevalier de Valbelle, qui les commandait, l'homme irrésistible dont elle avait besoin.

Le chevalier commandeur de Valbelle s'était acquis par sa bravoure, son intelligence et son sang-froid, l'amitié et l'estime du contre-amiral d'Estrées, sous les ordres duquel il avait puissamment contribué à faire triompher le drapeau blanc. Cette affection du plus jeune descendant de la belle Gabrielle fut partagée par les deux aînés, le duc et le cardinal d'Estrées, qui étant à Rome, chargés des affaires de la France, recevaient les rapports que Valbelle leur faisait sur les événements maritimes qui avaient lieu dans la Méditerranée. Les qualités morales du commandeur étaient rehaussées par un physique tellement séduisant, qu'il attirait tous les regards dès qu'il paraissait. Quoique parvenu à un âge mûr, la physionomie de Valbelle était encore jeune et calme; on aurait été tenté de le prendre pour un de ces êtres privilégiés qui n'ont jamais subi l'épreuve de l'adversité ni de l'injustice, épreuve terrible qui nous est imposée à tous, et qui, en dissipant notre vanité, en brisant notre orgueil, forme l'expérience et avance la vie.

L'astucieuse Carmen, avec sa vieille expérience, avait remarqué, pendant les précédents voyages que le chevalier avait faits à Messine, combien les hommages de l'aimable Français flattaient la va-

nité de la jeune veuve, ce qui la portait à croire que Valbelle, plus assidu, aurait été, depuis longtemps peut-être, en possession de ce cœur que le moine avait subjugué. Forte de ces données, qui flattaient ses vues perfides, elle se mit à l'œuvre.

Il ne fut pas difficile de déterminer le commandeur à devenir le héros de l'intrigue qu'elle allait ourdir; la séduction était à cette époque une étude, et l'occupation principale de la haute société. Les gentilshommes français du XVII.e siècle, grandissaient dans l'opinon publique, en proportion du nombre de femmes qu'ils avaient séduites et abandonnées.

D'après cela, on conçoit que Valbelle adopta sans peine les vues de la Stratica ; il y était d'autant plus porté, que madame la marquise de Spadafora (sœur de la gouvernante), dont les mœurs sévères étaient l'épouvantail de la jeunesse, s'était plus d'une fois permis de sermonner le chevalier sur sa conduite auprès du beau sexe, en ajoutant qu'heureusement pour la tranquillité des dames de Messine, la légèreté et l'afféterie française n'étaient pas à craindre; tous ces motifs réunis firent que Valbelle donna, tête baissée, dans les vues de Carmen, et mit en jeu tous les moyens de séduction pour plaire à une femme et se venger d'une autre.

III.

Tandis que madame de Soria excitait les passions du commandeur, elle ne négligeait rien pour émouvoir celles de Marie, et faisait adroitement tomber la conversation, chaque fois que l'occasion se présentait, tantôt sur la mélancolie de Valbelle, tantôt sur le désespoir auquel il se livrait en songeant aux vœux qui lui interdisaient le mariage; vœux que du reste, ajoutait-elle, il se proposait de faire annuler, ce qui lui était très facile, à cause de l'amitié et de la tendre affection que lui portaient les trois frères d'Estrées, et dont ils lui avaient donné des preuves sans nombre. — « Vous n'ignorez pas sans doute que lorsqu'il s'agit de mariage, continuait-elle, il n'y a pas d'obstacle

que le cardinal César d'Estrées ne sache surmonter. Marier, c'est sa passion. Voyez avec quelle adresse il a su détourner le duc de Bracciano, prince des Ursins, de l'alliance qu'il allait contracter avec la veuve duchesse de Bassanello qui, par parenthèse, lui apportait en dot huit millions de fortune! Et tandis que le cardinal lui faisait manquer ce grand parti, il poussait le prince, sans qu'il s'en doutât, dans les bras de la princesse de Chalais, pauvre veuve qui, faute de fortune, était obligée de vivre dans un monastère. En effet, selon le désir du cardinal, elle est devenue Princesse des Ursins, la plus grande dame de l'Italie. Il a fait intervenir dans cette affaire Louis XIV, le Pape, il a remué ciel et terre; mais enfin il a réussi, comme il réussira à faire annuler les vœux de Valbelle; et pourquoi, continuait la perfide Carmen, veut-il se faire relever de ses vœux? Vous ne l'ignorez pas? Ses yeux ont dû vous l'apprendre? C'est qu'il veut demander votre main, il veut devenir votre époux. Vous irez en France, vous y vivrez au milieu de cette brillante noblesse française qui fait l'admiration de l'Europe et la gloire de son pays. Versailles, l'Œil-de-Bœuf, Trianon, Marly, étaleront à vos yeux leurs prodiges, et la magnificence du grand roi! Et, pour combler tant de bonheur, l'homme le plus beau de France, celui qui excite l'envie et la jalousie de tous, sera votre époux! Je ne comprends pas une plus belle

destinée! » Ensuite, pour toucher une corde qui vibrait plus fortement encore dans le cœur de la jeune veuve, ce serpent venimeux ajoutait : « Une autre considération doit vous porter à envisager favorablement le projet du commandeur, c'est que le moyen par lequel Valbelle fera annuler sa profession, servira aussi à faire élever à la dignité de prince de l'Eglise, notre révérend père Lipari. Vous n'ignorez pas que c'est le plus ardent désir de votre guide spirituel; l'affection de MM. d'Estrées pour le chevalier est telle, qu'il n'a qu'à parler pour faire donner la pourpre à l'éloquent missionnaire à la gloire duquel nous nous intéressons, et vous n'avez pas même besoin de cela pour que Valbelle se fasse un devoir de vous complaire; un de vos regards suffit! Quel bonheur pour vous de faire deux heureux à-la-fois! » Tandis que la perfide Carmen déployait toutes les ressources de son insidieuse éloquence pour perdre celle dont elle détestait la jeunesse, la beauté et la vertu, Marie sentait se glisser dans son cœur le poison que distillaient ces paroles.

La perspective de l'avenir qu'on lui faisait entrevoir ne pouvait manquer de séduire une jeune femme seule, sans appui, en butte à tous les piéges des hommes, qui tous en masse lui font de la vertu une loi inflexible, tandis que chacun en particulier l'absout, si elle trahit en sa faveur le devoir que tous ils ont proclamé. — « Une femme dans cette

situation est bien à plaindre, se disait Marie. M. de Valbelle me donnant son nom, me mettrait, avec sa position, son épée et son rang, à l'abri de tout. » Paris, Versailles, la cour du grand roi, toutes choses auxquelles elle avait maintes fois rêvé, se présentant à son imagination, rendaient plus séduisante encore la perspective que le démon tentateur avait étalée à ses yeux; mais par-dessus toute autre considération, celle qui faisait pencher la balance en faveur du projet qui devait causer sa perte, était que le saint nœud du mariage lui donnerait la force d'étouffer un sentiment qui pouvait à chaque instant devenir coupable. Puis une pensée, tout opposée à celle-ci, se présentait à son esprit et menaçait de faire crouler l'échafaudage brillant que la parole astucieuse de Carmen avait élevé dans le cœur de la jeune veuve. L'idée de se séparer pour toujours de l'homme qu'elle aimait, qui depuis son veuvage avait été son bouclier, sa sauvegarde, accablait son cœur de tristesse! — « Et comment porter mes affections, se disait-elle, sur celui qui doit me donner son nom, tandis qu'elles sont toutes à un autre? La présence d'un mari saurait-elle opérer un tel miracle? et pourquoi pas? continuait-elle. Celui à qui vous avez voué en présence de Dieu toutes vos affections est seul capable d'éteindre un sentiment qui, tout pur qu'il est, et peut-être à cause de sa pureté même, nous met en danger de succomber

dans un combat de tous les instants, qui dépasse les forces humaines, et qui, aux yeux du monde, s'il était soupçonné, aurait l'apparence d'une passion coupable. Oui, ajoutait-elle, nous avons trop compté sur nous-mêmes; le moment de notre chute n'est peut-être pas loin, il le faut prévenir. Il n'y a qu'un effort qui puisse nous sauver; et c'est sans doute la main du Seigneur qui, ayant pitié d'une débile créature telle que moi, m'offre, dans son inépuisable miséricorde, une planche de salut pour m'empêcher d'être entraînée par le torrent de mes passions. »

Nous n'osons pas décider si ces saintes réflexions étaient toutes suggérées par les bons principes qu'une morale chrétienne avait gravés dans son cœur, ou si elles étaient dictées, au moins en partie, par un intérêt égoïste très habile à se couvrir du manteau de la vertu, et à trouver des raisons qui plaidaient en faveur de nos avantages mondains. Quoi qu'il en soit, le fait est que ces deux femmes restèrent silencieuses : Marie éblouie, épouvantée en même temps de son avenir; Carmen occupée à suivre, à calculer les émotions qu'elle avait fait naître, les passions qu'elle avait éveillées dans le cœur de sa victime. Enfin, pensant que le moment de la détourner de ses réflexions était venu : — « Songez, reprit-elle, à une chose sur-tout dont l'idée seulement suffit pour combler de joie une bonne catholique telle que

vous, et qui doit mettre fin à vos perplexités : songez qu'une fois le général des Augustins devenu cardinal, lui avec ses immenses moyens, sa réputation, les services qu'il a rendus à l'Église, ne peut manquer, au premier conclave, d'être porté à la papauté! et lui souverain-pontife, il n'y aura plus d'hérétiques, il sera l'arbître des rois, il aura dans ses mains la destinée de l'univers; tout cela sera votre ouvrage. Jamais femme n'a été appelée à jouer un plus grand rôle : gloire dans ce monde, félicité éternelle dans l'autre; et pour obtenir tout cela, vous n'avez qu'à regarder Valbelle avec bienveillance; qu'un de vos regards lui dise que vous lui permettez d'espérer, qu'il ne vous est pas indifférent, et vous obtiendrez tout de lui, car tout est possible à vos yeux : ils tournent toutes les têtes! » A peine avait-elle achevé cette dernière phrase, que, dans sa volubilité, elle avait d'abord prononcée sans réflexion, qu'elle en sentit toute la portée; et son amour méprisé, à cause de cette même beauté peut-être (au moins le croyait-elle), lui revenant à l'esprit, elle s'arrêta tout à coup, fit une affreuse grimace, lança un regard effroyable à sa rivale, et répéta sans pouvoir s'en empêcher, entre ses dents qui claquaient de rage : — « Toutes les têtes! toutes les têtes! » Madame Belviso vit d'un clin-d'œil, quoique sans en deviner la cause, tout ce que nous venons de dire, et resta interdite : toutes les deux se turent; un embarras visible se

lisait sur leurs traits; enfin, ne pouvant ni l'une ni l'autre maîtriser le sentiment pénible qui les dominait, et n'ayant plus la force de ranimer la conversation, elles se séparèrent.

IV.

Si madame Belviso eût été moins pieuse, ou si elle avait connu les hommes davantage, elle se serait aperçue que la conversation amicale, et en apparence improvisée, de madame de Soria, était un thème préparé, un rôle appris d'avance; mais Marie, à la fleur de l'âge, ayant toujours vécu éloignée du monde, n'avait pas encore été flétrie par les leçons de l'expérience, vent aride qui, en desséchant notre ame, nous façonne à la vie. Malgré cela, l'épanchement de la gouvernante, interrompu tout à coup par le silence le plus absolu, l'avait frappée; mais la pensée que l'homme qui avait été son guide, son protecteur, son conseil, pouvait parvenir par son moyen à la plus haute

dignité à laquelle l'ambition puisse prétendre, dominait toutes les autres, et finit par l'occuper exclusivement. Cette disposition de l'ame, qui porte les femmes à envisager un homme comme le mobile de la grandeur future de celui qu'elles aiment, cette disposition, dis-je, leur est souvent fatale. Mais laissons ces considérations, qui peut-être n'auront aucune application dans l'événement qui nous occupe, et revenons à madame Belviso, qui se berçait des prospérités à venir du père Lipari, de l'œuvre méritoire qu'elle allait entreprendre en faveur de l'Église, œuvre qui contribuerait à son propre salut, en l'enchaînant indissolublement à la vertu par le lien sacré du mariage.

Pendant que madame Belviso raisonnait de la sorte, madame de Soria n'éprouvait pas moins qu'elle le combat des diverses passions qui déchiraient son ame. Tantôt elle croyait avoir été devinée par la femme objet de sa haine, et attribuait à cette découverte le peu d'empressement que sa rivale mettait à obtenir l'appui de Valbelle; tantôt elle était portée à croire que le séduisant Français avait réussi, et qu'amant discret, il voulait cacher la faute de sa nouvelle conquête; tantôt elle craignait que Marie n'eût fait connaître au moine les conseils qu'elle lui avait donnés, et que celui-ci, ayant pénétré où tendaient ses insinuations, n'eût mis sur ses gardes celle qu'à tout prix madame de Soria voulait perdre, en lui dévoilant les avances

inutiles que la gouvernante lui avait faites. A cette idée, Carmen frémissait, trépignait de rage; ses bras se raidissaient; ses mains se crispaient; enfin, ne pouvant plus long-temps maîtriser l'émotion qui la domine, tout délai lui devenant impossible, et craignant d'ailleurs que le prochain départ du chevalier ne fît crouler l'édifice que ses machinations avaient élevé, elle se décida à tenter un coup hardi. Elle engage à souper madame Belviso et le commandeur de Valbelle. Celui-ci, instruit par la Straticà de l'œuvre de ténèbre qu'elle avait ourdie, se prépare à jouer le sentiment en roué consommé. Madame de Soria n'avait pas besoin de se préparer; elle était toujours en état de trahison, et sa vie ne fut qu'une longue perfidie. Entre deux êtres de cette trempe, il était facile de prévoir le sort qui attendait la malheureuse victime. Enfin le jour fatal se lève, le soir arrive, le souper a lieu! Nous épargnons au lecteur les détails de ce guet-apens; mais nous ne pouvons nous empêcher de lui faire connaître que Valbelle ne s'acquitta que trop bien du rôle odieux dont il s'était chargé, et que, secondé par les insinuations perfidement adroites de l'atroce Carmen, il réussit à persuader celle qui était l'objet de leurs machinations, de l'amour passionné qu'elle lui inspirait. A vrai dire cependant, en pareil cas, un homme ne ment jamais; car un désir fortement senti a tous les caractères de la passion, dans l'instant qu'on l'é-

prouve : la différence ne consiste que dans la durée; car l'amour n'est souvent que la répétition plus ou moins fréquente du sentiment momentané que Belviso avait inspiré à son séducteur.

Quoi qu'il en soit, cette femme infortunée vivant au milieu d'une société corrompue dans les dispositions d'esprit où tant de séductions enivrantes l'avaient mise, convaincue de l'amour que lui portait celui qui offrait de s'unir à elle par un lien indissoluble et sacré, tout combat devenait inutile, toute résistance impossible, et l'infortunée Marie tomba dans les bras de son séducteur, *Come corpo morto cade*, selon la belle expression du Dante.

V.

Commit-elle la faute, ou ne fit-elle que la subir? c'est un problème difficile à résoudre, car il n'y a pas d'abîme aussi profond que le cœur humain : on est parvenu au globe primitif, on a mis à nu le granit sur lequel les couches de terre que l'eau y a accumulées ont rendu la végétation et la vie possible; mais on ne parviendra jamais à découvrir les sentiments que l'homme recèle dans les replis de son cœur, souvent il les ignore lui-même. Quittons le vaste champ des réflexions, et reprenons la marche des événements. On aurait dû croire madame de Soria satisfaite de l'heureux succès que ses ruses infâmes avaient obtenu; mais non! elle ne faisait que poser les lèvres sur le

breuvage amer de la vengeance, et elle le voulait boire jusqu'à la lie.

Quand le malheur de Marie fut consommé, le moine eut bientôt son tour. Carmen ne pouvait différer plus long-temps le plaisir de lui plonger dans l'ame le dard empoisonné que sa haine avait aiguisé. Semblable aux *tormenti* qu'en Sicile on attache aux barbes, les jours de course, et qui s'enfoncent de plus en plus dans la chair des pauvres animaux à mesure qu'ils avancent, la blessure envenimée que la Stratica allait faire à l'homme dont elle se promettait le malheur, devait grandir avec le temps, et devenir plus profonde et plus saignante. Elle le fit mander! En attendant, pour que cette affaire eût toute la gravité qu'il était dans son intérêt de lui donner, et pour cacher en même temps la main qui portait le coup, elle s'empressa de se plaindre au Stratico de l'affront que le commandeur et madame Belviso lui avaient fait en profitant, disait-elle, de l'intimité dans laquelle elle les avait admis pour choisir la demeure du chef du gouvernement, comme lieu de rendez-vous d'un amour coupable. La seule personne qui eût pu mettre la vérité au grand jour, était son complice, qui d'ailleurs allait partir. Quant à madame Belviso, elle avait été réduite au silence par la faute même qu'elle avait commise; de sorte que madame de Soria restait seule accusatrice, témoin, juge! Pour en

venir plus vite à ses fins, l'astucieuse femme fit entendre au Stratico que le seul moyen prudent à prendre dans cette occurrence serait de communiquer l'événement au révérend père général des Augustins, qui, étant le guide spirituel de madame Belviso, exerçait sur elle une grande influence.

Le Stratico ne pouvait ajouter foi à un tel récit; malgré son intelligence bornée, il apercevait quelque chose de louche dans la plainte de sa femme, dont la vertu, et il en avait eu plus d'une preuve, ne s'effarouchait pas aisément. Mais surtout, c'était la conduite de madame Belviso, qui, ayant toujours été sans reproche, lui semblait dans cette occurrence inexplicable. Carmen, sans lui donner le temps d'émettre ses objections et ses doutes, reprit : — « Je suis peinée de détruire la haute opinion que vous avez de ce prodige de vertu féminine; mais quant à moi, j'ai vu, et je sais maintenant à quoi m'en tenir. Je n'ignore pas que, dans votre système d'indulgence plénière, vous voudriez qu'on fermât les yeux sur les fautes du prochain : je le voudrais aussi, si le prochain était disposé à agir envers nous avec la même charité chrétienne; mais le public ne veut consentir en aucune manière à jouer le rôle d'aveugle, au contraire, son regard sévère étant sans cesse tourné sur nous qui sommes au faîte de l'édifice social, nous perdrions trop au jeu, si nous voulions suivre

les règles de votre sagesse débonnaire. Je conclus donc, monsieur, qu'il faut à l'instant instruire le père Lipari de l'événement qui a eu lieu chez vous. » Le marquis, qui avait la plus grande confiance dans l'expérience et la haute sagesse du missionnaire, se disposait à l'envoyer quérir, lorsque le général des Augustins, qui avait reçu le message de la marquise, parut.

VI.

— « Vous arrivez à propos, révérend père, dit le Stratico en voyant le moine, nous avons à causer d'une affaire de la plus haute importance, et à laquelle, j'en suis sûr, vous aurez de la peine à ajouter foi. — Quel préambule! Monseigneur, reprit le moine, de grâce, je vous prie, apprenez-moi de quoi il s'agit. — Il s'agit, père général, il s'agit de madame de Belviso. » A ce nom chéri qui venait à la suite de tous les détours oratoires que le marquis de Soria avait cru devoir employer, le missionnaire perdit contenance, pâlit, se troubla au point que le Stratico, dont le regard innocent laissait tout passer inaperçu, vit l'émotion profonde qui agitait celui qui était devant lui, et, fier

de cette découverte, il ajouta : — « Je vois que vous avez deviné, par la surprise dans laquelle vous jette un événement si peu agréable et si peu attendu; mais moi, continua-t-il avec l'air d'un homme qui connaît à fond le cœur humain, mais moi, je ne m'étonne de rien, le juste pèche sept fois par jour; nous sommes faibles, révérend père! je crois, si je ne me trompe, que Saint-Augustin pécha plus d'une fois, mais il pleura; les larmes effacent bien des fautes, je suis sûr que notre jeune princesse versera des larmes amères sur ses erreurs! Dieu aura pitié d'elle ».

La marquise, qui savourait goutte à goutte le poison que sans s'en douter son mari venait de verser dans le cœur du prêtre, ajouta, pour mettre le comble à son trouble : — « En vérité il arrive maintenant des choses qui passent toute croyance. Un homme qui a fait vœu de chasteté, dans une position éminente dans son ordre, qui, assure-t-on, a rendu de grands services à la religion (tandis qu'elle prononçait lentement ces mots, elle fixait ses yeux perçants sur le malheureux moine qu'elle torturait), cet homme, continua-t-elle, devient le séducteur d'une jeune veuve dont la vertu, dit-on, avait été toujours exemplaire, et déprave, pour assouvir une passion brutale, une ame candide et pure, digne jusqu'alors des béatitudes du paradis! » Le disciple de Saint-Augustin, qui dans ses missions avait affronté tous les dangers, sans

jamais sentir fléchir son courage, fut saisi de terreur, et resta comme pétrifié en entendant l'apostrophe qu'indirectement on lui adressait, et qu'il semblait avoir méritée, car les apparences le condamnaient; mais le Stratico, qui le premier avait touché une corde qui vibrait si douloureusement dans le cœur du prêtre, le tira pour un instant de la stupeur dans laquelle il était, pour le plonger ensuite dans un abîme d'angoisse et de désespoir sans fin. — « Vous vous taisez, dit-il, revérend père général, j'en soupçonne la cause. Un des premiers devoirs de votre saint ministère, est la charité, et vous voulez, par votre silence, nous prescrire la conduite que tout bon catholique doit tenir à l'égard des faiblesses dont M. de Valbelle et madame de Belviso se sont rendus coupables. » Le moine, qui jusque là, fort de son innocence, avait souffert patiemment les sarcasmes de madame de Soria, et les banalités de son époux, bondit en entendant ces deux noms, et reprenant tout-à-coup le mouvement, l'énergie, la parole, qui semblaient l'avoir abandonné, s'écria avec une voix de tonnerre : — « Non, cela ne se peut, c'est impossible, on vous a trompé, c'est une calomnie infâme, une invention diabolique. » Le Stratico, étonné du changement subit qui s'était opéré dans le disciple de saint Augustin, et ne pouvant expliquer cette fureur qui avait si soudainement succédé au silence et à l'immobilité, ouvrait de

grands yeux, et ne disait mot; mais la furie acharnée à la perte de l'infortuné religieux, sans lui donner le temps de revenir à lui-même, reprit : — « Je vous admire toujours, révérend père; cette sainte colère prouve combien le salut de votre brebis égarée vous est cher? Mais que voulez-vous? Pauvres créatures que nous sommes, il faut avoir un peu d'indulgence pour notre faiblesse. Votre pénitente est jeune, les aiguillons de la chair se sont éveillés en elle, le chevalier de Valbelle en a su profiter, et l'infortunée Marie a pour un moment tout-à-fait oublié les sages préceptes que votre morale austère avait gravés dans son ame. Vous ne sauriez comprendre cela, vous dont le cœur n'est occupé que de la gloire du Seigneur; vous ne comprenez pas qu'un homme qui a fait vœu de chasteté, qu'un religieux puisse, non-seulement enfreindre ces vœux, mais entraîner les autres à la perdition; non, vous ne comprenez pas cela, vous, apôtre du Christ; vous, qui foulez aux aux pieds les passions dont les pauvres humains sont esclaves; vous, colonne de l'église, inébranlable comme elle, vous n'êtes pas sujet à faillir. » Enfin, après avoir tourné et retourné le dard acéré dans le cœur de l'homme qu'elle avait aimé, et qu'elle détestait d'autant plus maintenant, elle se tut!...

VII.

Le malheureux missionnaire, étourdi, écrasé par tout ce qu'il venait d'entendre, en proie à toutes les passions les plus violentes qui bouleversaient son ame et égaraient presque sa raison, resta comme frappé par la foudre; heureusement pour lui, l'arrivée de madame Spadafora, sœur de la gouvernante, en attirant l'attention sur celle-ci, tira le moine de la position dans laquelle son bourreau l'avait de longue main amené. L'apparition, cependant, de cette dame ne fut pas également agréable à tous : l'insolente joie qui avait jusqu'alors brillé sur les traits de Carmen diminua visiblement, et lorsque madame Spadafora arrêta le prêtre qui, profitant de la conjonc-

ture, s'apprêtait à sortir, l'aplomb et l'aisance de la Stratica disparurent; la présence insolite de madame Spadafora qui, quoique habitant le même palais, se montrait rarement dans les appartements où elle se trouvait en ce moment; la crainte que cette rencontre n'amenât une explication qu'il était dans l'intérêt de Carmen d'éviter, et sur-tout les vertus reconnues de madame Spadafora, qui faisaient un terrible contraste avec les vices de sa sœur, tout cela fut senti par celle-ci, et paralysa ses moyens; pendant ce temps, madame Spadafora, s'adressant au Stratico, lui parla ainsi :

— «Vous, monsieur, qui êtes un des chefs de l'État, et le maître ici, mais qui, dans le fait, ne l'êtes que de nom, car madame (indiquant la femme de celui à qui elle s'adressait) vous impose ses volontés; sachez, dis-je, que je quitte cette demeure souillée par le vice. Je ne puis plus longtemps cohabiter avec des gens qui font de leur maison un lieu de scandale et d'opprobre. Lisez! Vous trouverez dans cette lettre la cause de ma juste colère et l'explication de mes paroles!» Le Stratico ébahi portait son regard étonné alternativement de sa femme à sa belle-sœur, et de celle-ci à l'autre; il prit le papier, et se préparait à lire lorsque Aloïsio, qui, à l'apparition de madame Spadafora, avait compris qu'il fallait tirer sa maîtresse de la fâcheuse position dans laquelle la présence de sa sœur l'avait mise, étant allé cher-

cher les dépêches arrivées depuis plusieurs jours, mais que madame de Soria avait défendu de mettre à la connaissance de celui à qui elles étaient adressées, Aloïsio, disons-nous, arriva avec ces dépêches au moment où le Stratico allait commencer la lecture de la lettre en question, et annonçant hautement leur importance, la nécessité d'y répondre immédiatement détermina le gouverneur à sortir avec lui.

Madame Spadafora ne tenta pas de le retenir, car elle avait appris par une longue expérience, que lorsqu'on parvenait, ce qui était d'ailleurs très-facile, à exciter la peur dans l'ame du Stratico, tous les autres sentiments se taisaient en lui; cela ne détourna cependant pas madame Spadafora du projet qui l'avait amenée dans l'appartement de sa sœur, et lorsque les deux acteurs de cette scène improvisée s'éloignèrent, elle lut à haute voix la lettre de Valbelle.

« *Madame*,

« *Au moment de m'éloigner de Messine, je croirais manquer à mon devoir si je ne prenais la liberté de vous dire combien ont prospéré les graines de saine morale qu'à mon arrivée dans cette ville, vous avez bien voulu semer dans mon cœur. Pour vous en donner une preuve, madame, et vous témoigner, en même temps, ma reconnaissance, je viens vous proposer une bonne œuvre, elle est digne de vous, ma-*

dame, il s'agit de faire rentrer au bercail une brebis égarée qui, malgré votre exemple, et les leçons de vertu que sans doute vous ne lui avez pas épargnées, s'est jetée dans les bras d'un pécheur endurci, d'un Français dont la LÉGÈRETÉ ET L'AFFÉTERIE, *pour me servir de votre langage, doivent le rendre ridicule aux yeux du beau sexe messinais; vous êtes une sainte, madame, mais vous n'êtes pas prophète! Et la charmante Belviso, protestant contre votre arrêt et vos prévisions, est tombée dans mes filets! Cependant, je puis le dire, ma modestie ne me permet pas d'en tirer vanité, car, peut-être aurais-je échoué dans mes projets de séduction sans le puissant secours de madame votre sœur. Un souper qu'elle nous offrit en rendit la réussite possible, son éloquence entraînante apaisa les scrupules, son immense expérience aplanit les difficultés, son vin égara la raison, et l'autel où jadis madame de Soria avait sacrifié à l'amour, fut destiné par elle, à être le théâtre sur lequel on couronna les vœux de la légèreté et l'afféterie française!*

« *Je vous baise les mains, madame.* »

« VALBELLE. »

VIII.

Tandis que tout ce que nous venons de retracer se passait chez le Stratico, l'infortunée Marie, rentrée chez elle et en elle-même, loin des conseils perfides et des séductions plus perfides encore, redevenue, en un mot, ce qu'elle avait toujours été, mesura avec horreur le gouffre dans lequel la faute d'un moment l'avait pour toujours plongée. Le remords, la honte, le repentir, Dieu offensé, l'homme auquel elle avait voué ses plus pures affections, oublié pour un autre qui avait abusé de son inexpérience, de sa crédulité, sa réputation souillée, la paix de son ame perdue, toutes les illusions dont on l'avait bercée évanouies; toutes ces pensées assaillirent à la fois son esprit! Cacherait-elle son crime à l'ami qui avait été son

guide, son conseil, son soutien dans la carrière épineuse de la vie? A celui qui avait fait germer dans son ame la parole consolante de l'évangile, à celui qui y avait gravé les préceptes de la loi divine? Non! Ce serait le tromper, ajouter une faute à une faute, « et d'ailleurs le pourrais-je, si je le voulais, se disait-elle! En me voyant il lira ma honte sur mon front! que devenir? que faire? où fuir? en quel lieu me cacher? et si je parvenais à me rendre invisible, je pourrais me soustraire aux regards accusateurs; mais le remords qui ronge le cœur infortuné ne lâchera pas sa proie! Il me suivra toujours, partout, quelque part que j'aille il sera là, toujours là, me rappelant ma chute, mon crime! Ah! j'en perdrai la raison!! Dieu de bonté, venez à mon secours, ma tête s'égare, mes facultés s'affaiblissent, mon jugement s'obscurcit, il n'y a que votre divine puissance qui puisse me sauver; vous qui pénétrez au fond des cœurs, vous savez si mon ame avait été toujours pure, vous savez que c'était dans le but d'exalter votre saint nom, dans l'intention de raffermir la foi, de propager la loi divine pour l'enseignement de laquelle vous avez quitté votre céleste demeure, et vous êtes venu au monde souffrir le martyre. » Elle s'arrêta tout à coup, elle crut entendre du bruit, elle supposa à l'instant que ce pouvait être celui dont elle souhaitait et redoutait à la fois la présence. A cette idée, son sang se glace, une

sueur froide l'inonde, sa vue s'obscurcit, mais personne ne parut. Elle prête l'oreille, rien, — « c'était une illusion de mon esprit égaré, reprit la malheureuse, il ne reviendra pas, il me laissera seule me débattre contre les remords qui me déchirent! Mais cet oubli, cette indifférence, ce mépris? Oui, il me méprise, et je l'ai mérité, grand Dieu! J'aimerais mieux sa colère, son indignation, la mort la plus cruelle; oui, la mort la plus cruelle venant de sa main me serait douce. Qu'il frappe de son bras vengeur ce cœur perfide, et que mon sang coulant à ses pieds lave ma honte, et apaise son courroux! Vaine illusion, il m'a abandonnée, il me laisse dans le plus profond des abîmes sans me tendre une main secourable; je suis tombée si bas, que ses regards se détournent de dégoût. » A cette idée, Marie fut comme frappée par une puissance inconnue qui arrêta en elle toutes les sources de la vie; elle resta immobile, l'œil grandi par l'intensité de la douleur, et fixé sur le plancher, comme si elle espérait qu'il s'entrouvrirait pour l'engloutir et disparaître ainsi d'un monde où elle n'avait plus rien à craindre, rien à espérer! Laissons-la dans cette position que le poëte appelle *life without life, and without dyng die*, et portons nos regards sur le palais communal ou sénatorial, comme on voudra l'appeler, où se passait une scène du plus grand intérêt.

IX.

Le Stratico, madame de Soria et Aloïsio s'étaient réunis dans la chambre du conseil. Cependant, avant de retracer le drame qu'acteurs involontaires ils jouèrent tous les trois, faisons plus ample connaissance avec le représentant du roi des Deux-Mondes, à Messine. Il est, en effet, nécessaire qu'après avoir tracé le portrait de l'homme qui fût un des principes actifs de l'événement dont nous allons dérouler les phases, il est nécessaire, disons-nous, d'ébaucher au moins le portrait de celui qui en fut le principe passif, si nous pouvons nous exprimer ainsi; car l'action agit toujours sur quelque chose qui la subit.

L'homme qui, comme nous venons de le dire,

fut le principe passif de la catastrophe dont il est question, était le marquis de Soria, Stratico ou gouverneur de Messine, que nous avons vu favoriser, sans s'en douter, les projets haineux de sa femme. Cet homme était étendu dans un fauteuil auquel on parvenait en montant une marche, de manière que, perché là-haut, il dominait sinon le conseil, au moins la table où il se tenait, et de laquelle on avait enlevé, en demi-lune, un assez considérable morceau de bois, afin que l'énorme ventre de son excellence, en s'y plaçant, pût lui permettre d'atteindre les papiers, la plume et l'encrier, qu'on posait à cet effet aux deux extrémités de la courbure destinée à renfermer la panse de celui à qui était confié le sort de la seconde ville sicilienne. Le reste du portrait était en harmonie avec ce que l'on vient de lire : court, large, gros! ce qui ne lui avait laissé de tous les mouvements que celui des pieds qui, faisant de petits pas mal assurés, le transportaient d'un endroit à un autre. La tête penchée en arrière, pour faire équilibre avec le ventre, l'obligeait à toujours regarder en haut. Cette position de sa tête, et une intelligence bornée, ne lui faisaient envisager, au physique et au moral, que la surface des choses.

La marquise Carmen de Soria, dont on connaît le moral, mais dont on ne connaît que superficiellement le physique, mérite plus que tout autre l'honneur du portrait. Dans sa jeunesse, nous l'a-

vons dit, l'élégance de sa taille, la noblesse de son maintien, les grâces de son esprit, lui avaient attiré les hommages des courtisans; mais maintenant, reléguée presque dans une place secondaire, loin de la cour où elle avait brillé, délaissée par les hommes qui ne trouvaient plus en elle ni beauté ni fortune, toutes ces causes réunies réagirent sur le physique de Carmen, et son corps, qui avait excité l'admiration et l'envie, dépérissant tous les jours, devint décharné, pointu, anguleux. Sa conversation, si remarquable par la couleur que son imagination méridionale savait donner à ses idées, et par l'adresse séduisante avec laquelle elle savait flatter ceux à qui elle voulait plaire, s'altérant peu à peu, rendit à la société les blessures qu'elle en avait reçues; jusqu'à sa voix, émanation de son Être en souffrance, devenue aigre, criarde, discordante, blessait votre oreille, et y laissait en passant une trace pénible de la parole amère qui choquait votre esprit. Mais ce qui sur-tout rendait madame de Soria un Être vraiment extraordinaire, c'étaient ses yeux qui, par un phénomène inexpliquable, s'enfonçant toujours davantage dans l'intérieur de la tête, avaient pour ainsi dire fini par se cacher dans le fond de deux vallées que les chagrins apparemment leur avaient creusées; on aurait pu croire que la lumière leur parvenait quelques secondes plus tard, et qu'elle les quittait quelques instants plus

tôt que les yeux des autres. Les plaisants siciliens de l'époque prétendaient que c'était un être semblable que le Dante avait en vue lorsqu'il écrivait :

Gente a cui si fa notte innauauzi sera[1].

Pour en finir avec les portraits, qui sont cependant indispensables, nous dirons que le secrétaire Aloïsio était l'écho de madame la Stratica ; on aurait pu le comparer à ces béliers de bronze qu'on a découverts près de Syracuse, qui, étant vides, recevaient par leur bouche béante l'air qui, en sortant par le côté opposé, produisait un son quelconque, selon la force et la direction du vent qui en était la cause. Faites commencer cette opération par les oreilles, et finir par la bouche ; faites que le vent qui souffle soit la voix de la marquise de Soria, et vous saurez par quel mécanisme la parole se développait dans la bouche d'Aloïsio, en présence de cette dame, dont la vue paralysait en quelque sorte les facultés de cet homme, qui, loin de la sphère d'action de sa maîtresse, redevenait ce que sa nature l'avait fait, vrai génie du mal.

[1] Gens pour qui la nuit arrive avant le soir.

X.

Les trois individus dont on vient d'ébaucher l'esquisse s'étaient réunis en conseil pour lire les dépêches du vice-roi de Palerme, et pour convenir des mesures à prendre afin de mettre un frein à l'esprit remuant des Messinais. La marquise conseillait un déploiement de forces et des mesures de rigueur; Aloïsio était, comme de coutume, de son avis; mais le Stratico objectait l'inopportunité de ces mesures qu'on le poussait à prendre sans perdre de temps. — L'énergie, disait-il, est ma nature : j'en ai donné des preuves, j'espère; mais laissez-moi avant tout réfléchir, car je ne vois pas d'urgence. — Sans doute, il n'y a jamais d'urgence pour vous, reprenait la Stratica; vous réflé-

chirez à votre ordinaire, jusqu'à ce que les affaires s'arrangent d'elles-mêmes sans que vous ayez rien fait pour leur donner une direction favorable à vos intérêts. — Vous dites que les affaires s'arrangent d'elles-mêmes, ripostait le Stratico ; vous convenez donc qu'il n'est pas nécessaire que je m'en mêle ? A quoi bon alors déployer l'énergie de mon caractère ? Il faut réserver les grands moyens pour les grandes occasions. Jupiter n'a pas toujours les foudres à la main, comme nous l'a appris l'autre jour le révérend père Lipari. — Vous et le révérend, qui est votre oracle, ne savez ce que vous dites, ajoutait la gouvernante : apprenez donc tous deux que c'est la peur qui gouverne le monde ; et si le dieu de l'Olympe n'a quelquefois pas ses foudres en main, c'est qu'il les a lancées sur les coupables ! Voyez le saint-office, chef-d'œuvre de notre édifice social, c'est par la crainte qu'il inspire qu'il impose silence aux mauvaises passions, qu'il raffermit la morale et inculque la foi ! Voyez ce qui se passe à Palerme, malgré la famine réelle ou prétendue dont on se plaignait. Si l'autorité avait su se faire respecter, le peuple ne se serait jamais porté aux excès qui ont avili le gouvernement. — Que dites-vous ? interrompit le Stratico ; qu'est-il arrivé ? — Voici, monseigneur, les dépêches du vice-roi, répondit le secrétaire ; elles contiennent les détails de l'émeute de Palerme. — N'élève pas ainsi la voix, imbécille ! s'écria le mar-

quis tout tremblant ; cela pourrait être entendu, et devenir contagieux. Laisse là les dépêches du vice-roi ; il est toujours trop prolixe. Le temps de ceux qui, comme moi, tiennent dans leurs mains les destinées des peuples, est précieux. Donne-moi, mon bon Aloïsio, le plus brièvement possible, le résumé de cette...... affaire : ce mot générique vaut mieux, en pareil cas, que celui dont tu t'es servi si imprudemment. Apprends les leçons de la sagesse et fais-en ton profit ; maintenant dis-moi le tout en deux mots, et promptement, car je suis excédé, je suis anéanti par cette longue séance. — Monseigneur, reprit Aloïsio, puisque vous ne voulez pas entendre la cause et les détails de cette affaire, comme il vous plaît de la nommer, voici succinctement le fait : le vice-roi a été insulté et obligé de fuir et de se cacher, mais enfin on est parvenu à tout calmer, en distribuant au peuple du pain dont il manquait. — Les lâches, les imbécilles, dit la marquise avec indignation, on apaise la faim du peuple avec du plomb, et non pas avec de la farine. — Taisez-vous, madame, s'écria le marquis tout pâle de frayeur, si on vous entendait on mettrait le feu au palais, ils ne demandent pas mieux, messieurs les Messinais, qui ne vous aiment pas ; je suis sûre que si le révérend père Lipari savait que, tandis que nous pesons les destinées du monde, vous criez comme une énergumène, et montrez des sentiments qui font

trembler rien qu'à vous entendre, il dirait avec raison que vous n'êtes pas même bonne pour gouverner une basse-cour! — Nous ne tenons pas conseil pour émettre des opinions dramatiques ; cet avis, croyez-moi, est aussi sage que votre sentence de la farine et du plomb. — Mais enfin, voyons un peu ce que nous demande le vice-roi, de la farine ou du plomb ? — Il prie votre excellence de lui expédier la plus grande quantité possible de blé, fut la réponse du secrétaire. — Eh bien ! dit le Stratico en se rengorgeant, qu'on lui en envoie; il me semble que lorsqu'il s'agit de prendre un parti, je ne suis pas si lent que vous le prétendez, madame ; oui, qu'on lui envoie du blé, allez ! Vous connaissez maintenant mes volontés ! — Non, il ne faut rien envoyer, s'écria Carmen, quand même les greniers de Messine regorgeraient ! Songez davantage à votre intérêt, qui vous fait une loi avant tout, de créer des entraves au vice-roi, au lieu de faciliter la marche de son administration. Le but de votre ambition est d'être un jour à son poste ; or, sachez que vous ne parviendrez à le remplacer que par ses fautes ou ses malheurs, et jamais par votre mérite et les services que vous rendrez à l'Etat ! La loi fondamentale qui régit l'Espagne, est l'égalité de l'intelligence ou de la bêtise, ce qui revient au même. Si vous vous élevez, vous êtes perdu, tout le monde s'éloignera de vous, comme on s'éloigne d'un lépreux ; on fera

un vide autour de votre personne, vide dans lequel vous disparaîtrez; laissons déchoir les autres, votre tête dépassera tout naturellement et sans efforts. »

Tandis que Carmen jugeait avec sa sagacité accoutumée la monarchie des Deux-Mondes, le Stratico, fatigué par les idées bien au-dessus de son intelligence, que sa femme venait d'exprimer, et porté d'ailleurs par son obésité à la somnolence, s'endormit! La marquise, s'apercevant qu'il ne l'écoutait plus : — « Voilà l'homme, dit-elle, auquel on a enchaîné ma destinée! Et, comme si ce n'était pas assez de l'antipathie qu'il m'inspire, pour me pousser à bout, il se complaît à faire, à tous les instants, l'éloge de ce moine ambitieux hypocrite, que je hais, que je déteste, que j'abhorre. — Votre haine, madame, lui répondit Aloïsio, doit cependant être satisfaite, car la vengeance... — Satisfaite! reprit Carmen les yeux enflammés de courroux! tu me crois vengée, Aloïsio, parce que j'ai poussé l'objet de son amour dans les bras de Valbelle! moi satisfaite! parce que j'ai blessé le misérable moine dans ce qu'il a de plus cher au monde! satisfaite, moi! tu ignores donc, ou tu l'as oublié, tout ce que j'ai souffert pour cet ingrat que j'ai protégé, que j'aurais fait élever à l'archevêché de Palerme, à l'évêché de la monarchie, à la pourpre, au ministère! avec lui, j'aurais gouverné les deux mondes; mais il a tout dédaigné, tout, parce que c'était ma main qui le lui offrait;

il a dédaigné cette main qui, pour l'élever, descendait jusqu'à lui, le misérable! il l'a repoussée pour me préférer... Cette idée allume dans mon cœur tout le feu de l'enfer, elle me tue, elle me calcine. Mais je serai vengée, dussé-je y périr; oui, je le jure, il faut que je m'abreuve de leur sang. — Que dites-vous, madame? reprit le secrétaire; au nom du ciel renoncez à un pareil projet, un moine! un prêtre! un missionnaire! qui jouit d'une si grande considération, c'est une puissance! vous risquez tout votre bonheur, votre nom, votre avenir. — Silence, s'écria la marquise en fureur, tu oublies qui je suis; songe à exécuter mes ordres si tu ne veux que je te fasse rentrer dans le néant d'où je t'ai tiré. Mes volontés sont irrévocables comme celles du destin; l'heure dernière du moine a sonné, te dis-je, il faut qu'il meure! » En achevant cette phrase, comme il arrive lorsque l'on fait ou dit une chose que la morale et la religion réprouvent, Carmen porta ses regards autour de la grande salle dans laquelle ils se trouvaient, et, spectacle horrible! elle crut apercevoir, sur la terrasse qui intérieurement dominait le salon, une tête pâle, amaigrie, échevelée, des yeux rouges et sortant de leur orbite; cette figure semblait écouter attentivement et regarder avec effroi. A la vue de ce spectre, le courage habituel de la gouvernante l'abandonna, et ne pouvant retenir un cri d'horreur, porta l'attention du secrétaire vers le point

qui avait causé sa frayeur, la lui fit partager et exprimer de même. A ce double cri, le Stratico, s'éveillant en sursaut, appela au secours, les hallebardiers, les pages, les valets-de-pied entrent tous au même instant et demandent à la fois ce qui était arrivé à monseigneur, qui, n'ayant rien vu, ne savait que répondre. La marquise n'osait parler, Aloïsio n'ouvrait pas la bouche, sa perspicacité naturelle lui faisait craindre que la découverte du fantôme n'amenât celle des paroles terribles que la gouvernante, à laquelle il était dévoué, avait prononcées; de sorte que les gens qui étaient accourus, se regardant, et ne recevant aucune explication, finirent par partager l'immobilité et le silence de ceux au secours desquels ils s'étaient empressés; pendant ce temps le fantôme avait disparu!

XI.

Enfin le grand jour où l'on célèbre à Messine la fête de la Madone à la Lettre, ou pour mieux dire la lettre de la Madone, et ceci n'est pas un jeu de mots, qu'on ne se permettrait pas sur un pareil sujet, car c'est réellement la lettre et non la Madone que l'on expose sur l'autel; le jour solennel, enfin, parut au contentement de tous. La belle ville de Messine était radieuse, la longue file de palais, qui, tous d'une même architecture, portent dans le pays le nom collectif de *Palazata*, le quai où ils s'élèvent, et qui, peuplé par toutes les nations de la terre, offrait une scène continuellement variée et constante seulement dans son changement; le port, un des plus vastes et

des plus sûrs que la nature ait creusé, et dans lequel mille vaisseaux pavoisés déployaient au vent tous les drapeaux de l'univers; les collines qui dominent la ville, et qui, couvertes de jardins, de maisons de campagne, de villages, s'élevant et s'abaissant graduellement, disparaissent derrière l'Ethna dans la direction de Tindaro; l'odeur qui s'exhale des bois d'orangers et de citronniers, dont les environs de Messine sont couverts, les édifices fantasques, et de toutes formes, qu'une illusion d'optique, appelée *fata Morgana*, dessine dans le ciel, comme pour avertir les hommes que ceux dans lesquels ils habitent, placés dans le voisinage du volcan, sont aussi éphémères que ceux que la répercussion des rayons solaires répète dans les airs; tout cela, dis-je, présentait un ensemble tellement fabuleux, qu'on s'explique facilement pourquoi la mythologie doit à ce pays, en grande partie au moins, ses images, ses fables, ses fictions! Le spectacle qui n'a que le Bosphore pour rival, avait été embelli, ce jour-là, de toute sa pompe extérieure, qu'en Sicile, on est encore dans l'habitude de déployer en pareille occasion; les terrasses et les balcons étaient couverts des plus belles tentures, des plus beaux tapis, les tableaux des premiers maîtres étaient exposés dans les rues à la curiosité publique, les fenêtres ornées des vases les plus rares, les places jonchées de fleurs, des musiciens égayant de leur harmonie

les promenades et les carrefours; l'aristocratie, le commerce, le barreau en grande cérémonie, se donnaient en spectacle, et, par le luxe qu'ils étalaient, inspiraient l'admiration ou l'envie des passants, selon que la position sociale de ceux-ci les approchait ou les éloignait des classes privilégiées. Malgré tout cela, il n'y avait que la modeste boutique d'un perruquier, appelé Adam, qui attirât la foule, et excitât la curiosité publique. On voyait sous la devanture de boutique, un tableau où était représentée la ville de Messine servant de piédestal à la statue de Charles II, qui, léger par sa nature chétive et ses proportions frêles, menaçait cependant d'écraser la cité qui le soutenait, à cause des vautours affamés, des reptiles énormes, des ânes, des zèbres, des vampires, qui les uns s'accrochant au manteau royal, d'autres plaçant leurs griffes et leurs pattes sur l'oint du Seigneur, menaçaient de le mettre en lambeaux et de le dévorer avec la ville soumise. Sur le devant du tableau on remarquait le Stratico marquis de Soria, qui levait les bras pour escamoter de la poche des Merli et des Malvezzi [1], les parchemins qui contenaient les priviléges de leur commune patrie; mais l'énorme ventre de son excellence se trouvant par l'étendue de ses proportions, avant ses mains, en

[1] Noms que portaient les deux factions populaire et aristocratique de Messine.

contact avec le dos des Messinais, elles restèrent levées, sans pouvoir commettre le politique larcin; la femme du gouverneur venant au secours de son époux, et avançant sur l'épaule du Stratico, son long nez grandi par le peintre, pompait de la poche aristocratique et de la poche plébéienne, les titres que Royer d'Hauteville leur avait octroyés. Cette sanglante caricature, qui flattait à la fois les opinions de tous les partis, attirait la foule, et donnait un vaste champ aux commentaires. » — Voyez-vous, disait l'un, nos droits ne sont pour la marquise qu'une prise de tabac; mais nous la ferons éternuer, et il faudra bien qu'elle nous les rende. — J'espère, ajoutait un second, que puisque nous sommes destinés à perdre ce que nos pères ont su garder avec tant d'efforts, qu'à la première *pajillas* [1] que cette mégère fumera, les parchemins prendront feu, et qu'elle sera étouffée. — « Mais regardez un peu, reprenait un troisième, on a mis les ânes en haut, on aurait dû les mettre en bas, car c'est nous que l'on pille qui sommes les ânes, et non pas ceux qui nous mangent. »

[1] Petit cigarre.

XII.

Tandis que le dialogue continuait de la sorte, et que le public se dédommageait par des lazzis des maux réels qu'il endurait, le gouvernement fut informé de ce qui se passait. Le Stratico voulait tenir conseil; mais madame de Soria, en attendant, envoya des sbires et une compagnie espagnole pour détruire le tableau, arrêter le perruquier et enlever le père Lipari, à qui elle voulait absolument attribuer cette sanglante caricature; mais les alguazils, épouvantés à l'idée de mettre la main sur un religieux si vénéré, hésitèrent à exécuter leur mandat, et cette hésitation les perdit. On vit alors une pluie de tous les projectiles imaginables tomber sur les malheureux instruments de la vindicte féminine. Les exécuteurs des

volontés de la marquise, ainsi accueillis, tournèrent les talons : le peuple les suivit, et, entraînant avec lui le père Lipari, qui se trouvait au milieu de la foule, arriva, comme l'Océan à la marée montante, sur la place où s'élevait le palais sénatorial. Les soldats préposés à sa garde, aux premiers bruits précurseurs de l'orage, fermèrent les portes, et se préparèrent à battre en retraite, mesure de prudence que le représentant du roi des Deux-Mondes allait aussi prendre de son côté, sans s'inquiéter de ce que deviendrait Messine; mais le peuple cernait déjà le palais; toutes les issues étaient occupées; la foule devenait compacte : comment parvenir à la percer, sur-tout avec le physique du Stratico? Les menaces, les imprécations étaient des arrêts de mort; les coups de feu, les pierres lancées aux fenêtres, tout cela avait fait perdre au marquis de Soria la voix et la parole; de sorte qu'il en résultait des efforts inutiles qu'il faisait pour s'exprimer, qu'un bruit inarticulé, semblable à celui produit par une tabatière neuve que l'on ouvre avec effort; ce qui aurait fait rire, si les spectateurs n'eussent été préoccupés du danger qui les menaçait tous. La marquise, au contraire, avait acquis de l'énergie par les périls qui l'environnaient : elle ordonnait les dispositions de défense, encourageait, menaçait, récompensait selon la conduite de chacun. Elle assignait les postes, distribuait les armes, faisait tirer de la

poudre et des balles de l'arsenal; elle donnait cent ordres à la fois, que le secrétaire Aloïsio aurait voulu répéter par habitude, et aussi pour en accélérer l'exécution; mais avant qu'il eût achevé la répétition d'une première phrase, l'expression d'une nouvelle volonté de la dame venait croiser la voix de son écho, qui, embarrassé entre l'énonciation de l'ordre précédent et de celui qui suivait, arrêté tout-à-fait par un troisième, finit par être le pendant du Stratico, c'est-à-dire qu'il ouvrait et fermait la bouche sans articuler une seule parole. Ajoutez à ce tableau, à la fois ridicule et sombre, les pleurs, les lamentations des femmes, le bruit des barricades, les clameurs des pages courant dans toutes les directions pour exécuter les commandements de la dame châtelaine; les vociférations des énergumènes du dehors, qui, ayant élevé, au moyen d'une longue perche, le tableau sujet de tant d'alarmes, appelaient à grands cris le couple détesté, afin de faire juger de la ressemblance des portraits. Qu'on imagine tout cela réuni, et l'on aura une idée de la scène bouffonne, autant que terrible, que Messine présentait en ce moment. Le général des Augustins fut, sans y avoir songé, investi de la direction de ces opérations militaires improvisées; et malgré sa détermination de redevenir étranger aux intérêts et aux passions du monde, il se trouva contraint d'y prendre part, et son cœur, forcé pour ainsi dire à

savourer la vengeance, allégeait sa conscience du remords.

Dans cet état, il n'avait qu'à donner tête baissée dans la position que le hasard lui avait faite, et il allait peut-être franchir le Rubicon, quand heureusement la cloche de la cathédrale sonna l'heure de la procession. A cette annonce que le beffroi fit entendre, et qui appelait les fidèles à l'église, les passions se calmèrent comme par enchantement; on suspendit l'attaque, et le repentir, prenant tout à coup dans le cœur de ces hommes égarés la place de la haine, arrêta les blasphêmes, qui firent place à la prière sur leurs lèvres coupables. On se regarda avec étonnement, avec effroi; et à peine le premier donna-t-il l'exemple en se dirigeant vers la cathédrale, que les autres, abandonnant la partie, le suivirent en masse, de manière que cette place, naguère couverte de monde, devint en un moment un désert, et dans ce désert, le moine resté seul, combattu, déchiré par les passions que malgré lui on venait de réveiller dans son cœur, ressemblait au palmier qui, s'élevant solitaire au milieu des vastes plaines de sable qu'il domine, continue à s'agiter encore, quoique le brûlant simoun qui lui a imprimé le mouvement ait cessé de souffler. Enfin, après un moment de réflexion, et ayant repris une contenance convenable, lui aussi s'achemina vers l'église.

XIII.

En y entrant, il trouva la procession prête à se mettre en marche : les confréries, dont chaque membre était couvert d'un masque de toile qui lui cachait le visage, lui couvrait la tête, et ne laissait que les yeux et l'extrémité du nez en contact avec l'air, ces confréries sont précédées par l'étendard qui les distingue, et que peu d'hommes ont la force de soulever; les ordres religieux, suivis de la châsse qui contient les cendres ou l'effigie en cire, en bois, et quelquefois en argent de leur saint patron; les maîtrises ayant leur consul en tête, les sénateurs et toutes les autorités avec leur toge et le costume de leur grade; le clergé, déployant toute la pompe que les richesses dont il

était à cette époque possesseur lui permettaient d'étaler; tous enfin étaient à leur poste avec leur cierge en main. L'église était tapissée de velours à crépines d'argent; le grand autel de porphyre d'agate de lapis-lazuli, était éblouissant de la lumière que répandaient d'innombrables cierges et les lampes d'or qui l'entouraient. Pour couronner tant de magnificence, les Arméniens, les Turcs, les Grecs, les Albanais, les Égyptiens, les Persans, qui se trouvaient toujours en grand nombre dans le port de Messine, étaient, par leur présence, venus joindre aux pompes de l'Europe tout le luxe de l'Orient! Il ne manquait à ce magnifique et religieux spectacle que le Stratico et la Straticа. Ils arrivèrent enfin, précédés et suivis par les officiers de service, les hallebardiers, les pages, les commandants des forts, du port, de la citadelle, et une nombreuse livrée. On lisait encore sur les traits du couple qui régissait Messine, l'émotion causée par la scène que nous avons décrite plus haut. Mais si le passé agitait le Stratico, ce n'était peut-être que l'avenir qui troublait la marquise : la suite de ce récit nous l'expliquera. En attendant, nous ne pouvons passer sous silence la place que, soit par hasard, soit autrement, l'ordre de Saint-Augustin occupait dans le sanctuaire, où tout le monde était réuni. Les disciples de l'évêque d'Hippone étaient resserrés dans l'espace qui existe entre deux colonnes destinées à soutenir

une des arches du temple, de manière que leur général se trouvait dans l'ombre projetée par la chaire, une des deux colonnes contre laquelle cette tribune de vérité était adossée, la châsse du saint et la bannière de l'ordre. Dans cet état de choses, la procession allait se mettre en marche, lorsqu'un cri terrible, perçant, retentit sous les voûtes sonores du temple. Les regards se tournant à l'instant du côté d'où il partait, on vit briller un stylet dans la main d'un inconnu. Un homme, on aurait dit un enfant à le voir, se jeta contre l'arme homicide, atténua la force du coup qui, descendant amorti sur le père Lipari, à qui il était destiné, ne fit que glisser et le blesser légèrement. A cette vue, une colère furieuse enflamme de nouveau la foule : on veut se précipiter sur l'assassin, le massacrer, le mettre en pièces; mais des hommes, qui sans doute ne se trouvaient pas là par hasard, lui ouvrirent un passage, et le bravo disparut, échappant ainsi à la vindicte publique.

XIV.

La facilité avec laquelle le meurtrier s'était esquivé dévoila le mystère. Le peuple alors, oubliant le saint lieu où il était, s'élance vers le grand autel, auprès duquel, sous un dais, se trouvait le couple auquel on attribuait le crime. Pour l'atteindre, il fallait se frayer un passage à travers le clergé, la noblesse, le sénat, les ordres religieux, enfin tous ceux qu'on y a vus précédemment arriver, et qui, resserrés par la foule, formaient une masse compacte, difficile à percer, ce qui donna le temps au Stratico et à la Stratica de se sauver par la sacristie et d'arriver avant ceux qui les poursuivaient, à leur palais, où ils espéraient trouver, comme le matin de ce même jour, un abri

contre la colère du peuple; mais cette fois, soit que l'exécution du crime, sous les yeux mêmes de celui qui en était l'auteur, et dans la maison de Dieu, eût réveillé dans l'ame de Carmen les remords éteints depuis long-temps, et eût conséquemment paralysé l'énergie qui la distinguait; soit toute autre chose, le fait est qu'elle se sentit frappée comme si sa dernière heure eût sonné. Les Messinais ne lui donnèrent pas le temps de se remettre, et, débordant de tous les côtés sur le palais dont ils parvinrent à enfoncer les portes, pénétrèrent par toutes les issues, sans rencontrer aucune résistance! Les gardes, les pages, en un mot tout ce qui constituait la cour du Stratico, n'ayant pas pu, ou peut-être n'ayant pas voulu le suivre, étaient restés dans l'église, de sorte que le peuple s'était emparé de la demeure souveraine avant que ceux destinés à la défendre y fussent arrivés; et les deux individus qui, l'instant d'auparavant, étaient entourés de respect, d'hommages et de pompe, se trouvaient maintenant seuls, abandonnés de tout le monde, dans un immense palais, tremblants, courant de chambre en chambre, espérant trouver un moyen de salut, de fuite! elle était impossible! La mort planait sur les deux misérables: elle était inévitable, terrible, imminente; il ne leur restait pour la retarder de quelques instants que l'abri d'une terrasse: ils veulent y monter; mais en approchant de l'escalier qui y con-

duit, ils entendent les efforts que des hommes, qui avaient pénétré par les toits, faisaient pour en enfoncer les portes. Dans cette position, penchés sur l'échelle par laquelle on parvenait au seul endroit où ils se flattaient de trouver un refuge momentané, entre les assassins qui allaient déboucher par en haut, et ceux qui s'étaient introduits par en bas, dans cette épouvantable position, la même figure qui avait apparu à Carmen, lorsqu'elle avait prononcé l'arrêt de mort contre le moine, se présenta de nouveau à ses yeux!

XV.

D'où et comment était-elle arrivée dans ce réduit, le seul que les flots populaires n'eussent pas encore envahi? Sans nous arrêter à cette considération que la marche du récit nous expliquera sans doute, disons cependant que cette apparition était comme la première, une réalité, car c'était la malheureuse Belviso en personne! Le chagrin, la réflexion, la prière, avaient donné à ses traits une expression sévère, qu'avant la catastrophe dont elle avait été victime, sa physionomie fine et délicate n'avait pas. Le danger de partager le sort réservé aux deux êtres qui lui avaient été si fatals, si le peuple parvenait à s'introduire dans le réduit où elle se trouvait, ce danger avait donné

à son regard, l'assurance du courage qui brave et surmonte les périls, et le plaisir de tenir dans ses mains la destinée de son ennemi acharné semblait l'avoir grandi.— « Le temps presse, dit-elle, si je voulais me venger comme toute autre ferait à ma place, je laisserais marcher les événements; la punition de vos forfaits par les mains du peuple, ne tarderait pas à s'accomplir; elle serait terrible, digne de la trahison infâme dont j'ai été la victime, mais mon intérêt me porte à vous sauver, signez cette déclaration, par laquelle vous avouez que vous, madame, avec monsieur de Valbelle, avez été les vils moteurs de ma perte, que vous l'avez préméditée, que vous l'avez calculée froidement d'avance, de manière à m'ôter toute espérance de salut, à la rendre inévitable, aussi inévitable que l'est votre mort en ce moment; enfin signez cette déclaration, et vous êtes sauvée..... » Madame de Soria ne la laissa pas achever et signa; alors, Marie se plaçant avec les deux fugitifs derrière cette même échelle, où elle les avait trouvés, poussa un ressort, le plancher céda, s'abaissa lentement, les déposa doucement dans un corridor obscur, remonta reprendre la place qui pour un instant était restée vide, et les deux voyageurs souterrains, précédés par leur libératrice, se trouvèrent, en quelques minutes, dans la maison Belviso.

XVI.

Ce corridor, inconnu à tout le monde, avait été construit par l'aïeul de Marie, qui, étant Stratico, ne trouva d'autre expédient pour se mettre à l'abri de l'esprit mutin de ses administrés, que de bâtir cette communication, par le moyen de laquelle il pouvait s'esquiver sans être vu, et sortir de la ville, si cela devenait nécessaire; car si d'un côté, ce passage de la maison Belviso aboutissait au palais sénatorial, de l'autre il ouvrait une issue hors la ville dans la campagne. Le Stratico Belviso emporta ce secret dans la tombe, et son arrière-petite-fille ne dut qu'au hasard la découverte de ce souterrain, par lequel notre héroïne, s'étant une fois introduite dans le palais, avait surpris,

ainsi que nous l'avons dit plus haut, les projets de vengeance de madame de Soria, et aurait pu maintenant livrer à la mort cette femme acharnée à sa perte, dont la haine avait si cruellement pesé sur sa destinée.

Sans perdre un instant, Carmen et son époux prirent le chemin de Melazzo, où ils arrivèrent sains et saufs. Pendant ce temps, les révolutionnaires avaient brisé les deux seules portes qui jusqu'alors eussent offert de la résistance, et qui les avaient séparés de ce cabinet, arche de salut des deux fugitifs. Cette opération achevée, la plèbe se précipita vers l'endroit où elle croyait trouver la proie promise à sa rage; et désespérée d'avoir été déçue dans son projet sanguinaire, elle assouvit sa fureur en brisant les glaces, en jetant les meubles par les fenêtres, en brûlant au milieu de l'appartement les portraits des souverains et des Stratici de Messine. Les acteurs de cette scène de destruction s'étaient en partie accoutrés de la garderobe du Stratico; d'autres s'étaient affublés des modes et des jupes de la Stratica, et, fardés du rouge et du blanc qu'ils avaient trouvés sur la toilette de la marquise, jouaient le rôle de ceux qu'ils venaient de chasser. Pour ne rien laisser sans l'empreinte de la main destructive du peuple, on avait commencé à arracher des murs les tentures qui les couvraient, lorsque cette salle ainsi dépouillée offrit à la vue une porte que jusqu'alors la tapisserie

avait cachée. L'enfoncer, y entrer, fut l'affaire d'un moment; et la marquise Spadafora et le père Lipari, en prières dans la chapelle où cette porte conduisait, se présentèrent aux regards étonnés de la foule; mais ni le saint lieu, ni la présence du missionnaire, ni les mœurs irréprochables de la dame, n'apaisèrent les passions déchaînées de cette tourbe populaire qui, ne voyant dans madame Spadafora que la sœur de celle qui était l'objet de la haine universelle, la condamna, holocauste innocente, à expier dans les flammes les crimes qu'elle-même avait si hautement flétris; et saisissant la malheureuse femme par les cheveux, la traîna sur le bûcher que nourrissaient les portraits des souverains de la Sicile. En vain le prédicateur tonna avec une éloquence qui aurait ému les tigres, en vain mit-il en usage tous les moyens qu'il avait dans ses missions trouvés efficaces avec les sauvages : tout fut inutile; et l'infortunée expira dans les flammes et les plus affreuses tortures, chantant comme les martyrs les louanges du Seigneur.

Dans cet état de choses, tout lien social étant rompu, le général des Augustins songea à battre en retraite; et tandis que les cannibales se réjouissaient à la vue du cadavre calciné de la femme forte, il s'éloigna précipitamment de cette scène hideuse, de ce lieu d'horreur.

XVII.

La première idée qui se présenta à l'esprit du religieux, dès qu'il se sentit libre, fut d'aller trouver son ami Pietro del Castillo, homme grandement considéré par sa naissance, par sa position sociale, son courage et la loyauté de son caractère, mais qui s'était éloigné de Messine, sa ville natale, parce que son amour de la patrie, différent de celui de ses concitoyens, ne s'arrêtait pas aux portes de la ville où il avait vu le jour, mais se portait sur tout le pays dont elle faisait partie; cet amour patriotique municipal qui vous oblige à étendre ou à rétrécir ce sentiment à mesure qu'on rapproche ou qu'on recule les barrières de votre cité, a toujours été le sentiment distinctif des ha-

bitants de la seconde ville sicilienne, et Pietro del Castillo, ne se trouvant pas d'accord sur cette manière de voir avec ses concitoyens, s'était retiré à la campagne, sur la pente de l'Etna, où étaient ses propriétés.

Le père Lipari, dont l'action suivait de près la pensée, dès qu'il eut cette idée, rentra au couvent, et montant sa mule, s'achemina vers la demeure champêtre de son ami. Il fut pendant la route, tellement absorbé par la multiplicité et la rapidité prodigieuse des événements dont il avait été acteur et spectateur involontaire, par l'atrocité de leurs causes et de leurs conséquences, que les beautés sans égales que la nature a prodiguées dans le pays qu'il traversait, n'attirèrent pas son attention, tel que saint Bernard qui, préoccupé par le grand projet de la seconde croisade, ne s'aperçut pas, assure-t-on, du lac Léman qu'il côtoyait. Quoique notre voyageur fût dans les mêmes dispositions d'esprit que le saint milanais, il fut, nonobstant cela, tiré de sa rêverie par des coups de feu qui de temps à autre frappaient son oreille, et qui devenaient plus fréquents et plus distincts à mesure qu'il avançait vers le but de son voyage. Il presse le pas, met sa mule au galop, et bientôt le château de del Castillo s'offrit à sa vue en proie aux flammes. Frappé du danger que courait son ami, mu par le besoin de secourir le prochain, poussé par la pensée de prévenir un crime, le

moine s'élança au milieu du combat que le maître du château, aidé de ses gens, soutenait contre une troupe de brigands. A son aspect, ainsi qu'il arrive au Renaud du Tasse, lorsqu'il entre dans la forêt enchantée, le feu cesse, les assaillants mettent bas les armes, s'empressent d'éteindre l'incendie, et tombent aux pieds du prêtre, dont ils baisent le froc, les mains, les genoux! Tout cela peut paraître invraisemblable aujourd'hui; mais qu'on recule, par la pensée, de presque deux siècles; qu'on sache, en outre, que la plus grande partie de ces malfaiteurs avaient été délivrés de l'esclavage, dans lequel ils languissaient à Maroc, par notre missionnaire, qui, affrontant tous les périls, avait été prêcher l'évangile dans l'empire africain, et on ne s'étonnera plus du changement opéré dans la conduite des assaillants. La reconnaissance est, pour les brigands siciliens, une religion aux préceptes de laquelle on ne les a jamais vus manquer; en cette occasion ils en donnèrent une nouvelle preuve, et les deux amis, libres de toute crainte, purent se livrer au plaisir que cette rencontre inattendue leur causait.

XVIII.

Malgré ce qu'on vient de lire dans le chapitre précédent, on vit les traits du moine prendre tout-à-coup une impression de défiance et de doute ; il avait remarqué que celui qui semblait être le chef de la troupe, et qui à son arrivée dirigeait l'attaque, n'avait pas suivi l'exemple des autres, mais, au contraire, lançant un regard de courroux contre celui qui était l'objet de cette espèce d'ovation improvisée, s'était enveloppé dans son manteau et avait disparu! Cette conduite, qui contrastait si fort avec celle de ses camarades de crime, avait attiré l'attention du père Lipari; mais il en fut détourné par l'apparition du marquis de Bajona, vice-roi de Sicile, qu'il crut apercevoir à une des fenêtres du château ; il prit cela pour une hallucination de son esprit, car, se disait-il, comment

le représentant du gouvernement espagnol se trouverait-il dans la maison de l'homme connu pour être l'ennemi le plus acharné de l'Espagne, et pourquoi aurait-il quitté Palerme, sa résidence, d'où les vice-rois ne s'absentent jamais, pour aller se jeter à cent-cinquante mille de distance dans la gueule du lion! Non, ce n'est pas possible, je rêve tout éveillé, les terribles émotions que mon ame vient d'éprouver ont affaibli ma raison. Pietro del Castillo, qui avait vu le vice-roi à la fenêtre, car c'était véritablement lui, lut dans les regards étonnés de son ami ce qui se passait dans son esprit, et lui garantit la vérité de ce que le moine croyait n'être qu'une erreur de son imagination. — « Le peuple de Palerme s'était insurgé, continua le seigneur châtelain du lieu, on avait calmé cette première manifestation des besoins publics en distribuant du blé; il paraît cependant que l'appétit vient en mangeant, et que la faim, au lieu de diminuer, s'en était accrue; en effet, une seconde émeute plus sérieuse que la première avait fait prendre à l'homme que vous voyez ici la prudente résolution de se sauver, et d'aller rejoindre à Messine le Stratico; mais, surpris par un orage des plus violents, il fut contraint de chercher un refuge dans la première habitation qui s'offrit à sa vue et qui se trouva être la mienne. Je suis au fait des événements de Messine, continua del Castillo, mes amis Avarna et Marullo

m'en ont instruit, et peut-être ignorez-vous que, pour mettre le comble à son indigne administration, le Stratico effrayé comme le marquis de Bajona que vous voyez ici, s'est enfui vers Melazzo où il doit être maintenant, laissant ainsi à la disposition d'une populace effrenée, la fortune, l'honneur, la vie de tous les gens honnêtes et paisibles. Les autorités que l'Espagne nous envoie, mon cher ami, me rappellent les araignées que j'ai vues en Suède, qui, tant qu'on les laisse tranquilles dans les toiles qu'elles se sont tissues, crachent un poison qui vous tue, mais qui disparaissent, et sont emportées au loin au premier souffle de vent. Eh bien! mon cher missionnaire, il faut profiter de l'éloignement de ces deux êtres malfaisants qui nous régissaient, il faut profiter de la position semblable dans laquelle se trouvent pour la première fois les deux grandes villes de notre île pour assurer la réussite d'une si grande, d'une si noble entreprise. Louis-le-Grand est pour nous! Ce monarque, la gloire de la France, la terreur de ses ennemis, la lumière de l'Europe, qui chasse les huguenots, raffermit la religion, et sait subir les arrêts sévères que l'éloquence foudroyante de Massillon, de Bourdaloue, de Bossuet, lancent du haut de la chaire contre les égarements de l'homme couronné! Oui, le grand roi est pour nous, il n'attend, pour envoyer ses flottes et ses armées à notre secours, il n'attend qu'une

demande formelle de Messine. Le marquis de Vallavoire, qui naguère se trouvait parmi nous pour sonder l'esprit public de la nation sicilienne, m'en a donné l'assurance; maintenant, vos indécisions doivent cesser, il faut à l'instant partir pour Messine; on nous y attend, notre présence y est nécessaire, nous accompagnerons cet automate qui représente le souverain des Deux-Mondes; nous l'accompagnerons, dis-je, juqu'au carrefour où se croisent les routes de Melazzo, et celle qui mène à la ville vers laquelle nous nous dirigeons. La réunion des deux chefs du royaume, au lieu de nous être nuisible, favorisera notre cause; la marquise de Soria, qui porte la discorde partout où elle porte ses pas, se brouillera bientôt avec l'homme auquel son mari doit obéissance, sa haine servira la nôtre, les mesures qu'ils prendront contre nous se ressentiront des passions jalouses qui les auront dictées, ils frapperont toujours à faux! » Tandis que le maître du château naguère assiégé, parlait avec cet entraînement et cette conviction que la défense d'une juste cause nous inspire et fait partager aux autres, tout avait été préparé pour le départ, de sorte que le fougueux Pietro, voyant son ami tout-à-fait vaincu, par le souvenir sur-tout de l'édit de Nantes, rappelé si à propos, monta à cheval, et se mit en route suivi de zes deux hôtes.

XIX.

Les chevaux et les mulets de notre île, sont si adroits, et tellement accoutumés à marcher dans les sentiers dont la largeur ne paraît pas pouvoir contenir les pieds d'un seul homme, que malgré la nuit, malgré la lave à travers laquelle ce chemin était tracé, ils ne tardèrent pas à arriver à l'endroit où les deux routes se croisent; nos voyageurs se séparèrent, le vice-roi prit celle de Melazzo, et les deux amis suivirent celle qui mène à Messine. Enfin le jour paraît, et avec lui, on aperçut à peu de distance le *fondaco*, espèce de venta, où les deux amis se proposèrent de faire reposer leurs montures. Avant cependant de continuer ce récit, il faut que le lecteur sache ce que c'est qu'un *fondaco*, cela en vaut la peine. Le fondaco ne ressemble en rien aux maisons dans lesquelles,

en Europe, le touriste trouve un refuge contre les intempéries de l'air et les dangers de la route. Dans le fondaco, il n'y a pas de chambre, pas de lit, pas de feu, pas de nourriture, pas de vin! les ustensiles les plus indispensables à l'homme y sont inconnus; souvent le pain et l'eau même y manquent absolument. Le fondaco est composé de deux murs très longs et de deux très étroits, ce qui forme une espèce de parallélogramme aux parois intérieures duquel sont adossées les mangeoires, pour les mulets, ânes, bœufs, chevaux, etc., etc. La voûte de cet édifice qui n'est composée que de tuiles très mal adaptées les unes aux autres, est soutenue par plusieurs pîliers en maçonnerie, qui, s'élargissant beaucoup à leur base, forment des espèces de bancs qui tiennent lieu de canapés, de lits, de fauteuils, de chaises, et sur lesquels le voyageur harassé est obligé de s'étendre entre deux rangs de quadrupèdes dont la queue lui caresse de temps en temps la figure, dont les émanations flattent son odorat et dont les excréments, qu'on laisse accumuler pendant des jours et quelquefois des semaines, soulèvent le cœur et finissent par porter atteinte à la santé et à l'intelligence même de ceux qui vivent dans ces égouts. Qu'on ajoute à cette réunion de toutes les misères humaines, le soleil, la pluie, le vent qui pénètre de toutes parts, les cochons, les poules, les chats, les chiens, les chèvres, à qui la

auquel la porte du confortable édifice toujours ouverte permet de venir patauger dans ce dépôt infect, de le remuer jusque dans ses couches primordiales, et on pourra peut-être se former une idée approximative de ce que c'est qu'un fondaco. Il faut croire que ni le Dante, ni le Tasse, ni Milton, ni aucun des poètes qui ont décrit l'enfer n'en avaient jamais entendu parler ; car, s'ils en avaient eu connaissance, ils n'auraient certainement pas fait tant de frais d'imagination pour décrire le séjour des réprouvés. C'est dans un endroit pareil que les deux amis entrèrent ; le premier objet qui frappa leur regard, fut un homme qui, tournant le dos à la porte d'entrée, appuyait son bras contre un des piliers du fondaco, et son front sur son bras. Dans cette position, comme on le supposera sans peine, il laissait forcément voir sa main, à un doigt de laquelle brillait un superbe diamant ! On comprenait sans peine que ce singulier personnage, plongé dans ses pensées, avait exprès choisi cette posture méditative afin de n'être pas distrait par le spectacle mouvant que présentait en cet instant l'auberge sicilienne ; mais cette immobilité au milieu de tant de mouvement, la singulière position qu'il avait prise et par laquelle il espérait peut-être échapper à l'attention des autres, attira davantage celle des deux nouveaux arrivants, qui ne furent pas peu surpris en reconnaissant sur l'homme qu'ils

avaient sous les yeux, le même costume que portait le chef des brigands qui s'était éclipsé de chez del Castillo, à l'apparition du moine; l'intérêt de ce dernier, excité de plus en plus par cette circonstance, le porta à s'approcher du possesseur de la bague; mais à peine y porta-t-il ses regards, qu'il la reconnut, *aih vista, aih conoscenza;* à cette vue, il ouvre les yeux comme s'ils allaient sortir de leur orbite, les ferme l'instant d'après, pâlit, chancelle, et si son ami n'eût pas été là pour le soutenir, le malheureux prêtre serait infailliblement tombé. Cette scène qui se passait près de l'homme possesseur du bijou, le tira de sa longue rêverie, et apercevant le père Lipari tout près de lui, il fut saisi d'une telle frayeur, que s'enfonçant dans les sombres profondeurs du fondaco, il disparut à l'instant à travers les animaux qui peuplaient l'endroit, de sorte que lorsque l'infortuné moine, dont la malheureuse passion avait été réveillée par la seule vue de la bague, fut en état de s'expliquer, le secrétaire Aloïsio, car c'était lui, était en sûreté. — « Mais comment se fait-il que ce misérable, disait le moine à del Castillo, se soit emparé de l'anneau dont madame Belviso ne se séparait jamais? Carmen l'aurait-elle fait assassiner? et pourquoi pas! la voix de la vengeance ne l'a jamais trouvée sourde à ses cris! elle aura peut-être voulu punir l'infortunée Marie d'avoir détourné le coup qui

m'était destiné! elle se flattait, jouissance digne de Carmen, de me voir expirer à ses pieds; le projet était merveilleusement arrangé! Au milieu de la foule, dont l'attention était tout attirée par la pompe du sanctuaire et les mystères de notre sainte religion, moi, dans l'ombre, avant que le public pût être instruit de la vérité, et tandis qu'on serait accouru à mon secours, on aurait fait évader l'assassin! Moi mort, l'argent et le pouvoir, moyens dont madame de Soria use largement, auraient fait taire quelque faible voix importune, qui se serait élevée en ma faveur! Mais une frêle créature se trouve là! elle prévoyait sans doute le crime, son costume d'homme le prouve, et cette femme chétive renverse des projets si savamment combinés! Oui l'infernale Stratica, à qui on n'ôte pas impunément la pâture promise à sa rage, l'aura immolée à sa jalousie, à sa vengeance, et le sicaire a emporté la dépouille de la victime! » Après avoir ainsi épanché sa douleur dans le sein de del Castillo, celui-ci voyant que le chagrin du moine, malgré sa résignation aux volontés de la providence, devenait plus intense et ses réflexions plus tristes, espérant que le mouvement et le changement de lieux aurait amené un soulagement à sa peine, fit seller les chevaux, et nos voyageurs prirent le chemin de Messine, où ils ne tardèrent pas à arriver.

XX.

La ville de Messine présentait le spectacle le plus animé et le plus vivant : on fourbissait des armes, on réparait les murs des fortifications, on exerçait des hommes au tir, on les enrégimentait, on leur assignait le poste qu'ils devaient défendre. On promenait dans les rues la lettre de la Vierge; on prenait à la solde de la ville les paysans des environs; en un mot, on pouvait facilement se convaincre que les Messinais se préparaient à soutenir courageusement la lutte, quelque inégale qu'elle fût. La présence de del Castillo et du père Lipari ranima encore le courage de la ville révoltée; le peuple se presse sur leurs pas, on les entoure de marques de respect, on les mène presque

en triomphe au palais communal. A la nouvelle de leur arrivée, les sénateurs les plus influents, et qui se trouvaient à la tête de l'insurrection, s'empressèrent d'accourir à la maison de ville. Les plus marquants parmi ces pères de la patrie étaient Chinigo, Balsamo, Marullo, Avarna, qui mourut maître-de-camp des armées françaises à la bataille de Steinkerque, et Romano Colonna, qui nous a laissé une assommante histoire de l'événement qui forme le sujet de ce récit, dans lequel, entre autres choses, il nous assure que *Messine était un peuple rempli de nations fidèles.*

Les sénateurs n'eurent pas besoin de faire grands frais d'éloquence pour prouver les avantages évidents que la Sicile aurait obtenus sous le gouvernement de Louis XIV. Les soieries et le sucre que cette île expédiait encore à cette époque pour la France seraient parvenus sans entraves à leur destination, ce qui en aurait augmenté le débit; les pirates n'auraient plus osé enlever les troupeaux, mener en esclavage les Siciliens, qu'ils venaient arracher de leurs foyers, et s'emparer des bâtiments de cabotage, seul commerce auquel les malheureux habitants de la Sicile pussent se livrer, sous un gouvernement qui, loin de protéger les peuples soumis à ses lois, n'était occupé qu'à contrecarrer toutes les opérations qui avaient pour but l'accroissement de la prospérité publique. Le ministère espagnol sentait sa nullité; et craignant

que les innombrables provinces qui composaient l'empire des Deux-Mondes ne se détachassent une à une, ne trouva pas de meilleur expédient pour les raffermir dans l'obéissance, que de leur inculquer la paresse, la misère et la faim; car l'expérience lui avait appris que ce sont les peuples industrieux, riches et heureux qui font les révolutions; les nations pauvres ne font que des insurrections dans lesquelles, épuisant le peu de force vitale qu'on leur a laissé, ils retournent plus soumis à leur chaîne, qu'ils finissent par aimer. Qu'on ajoute à toutes ces considérations l'inquisition qui existait en Espagne dans toute sa splendeur, et dont en France on n'avait aucune idée; la protection accordée par Louis XIV aux lettres, et l'éloignement que le gouvernement de Madrid éprouvait pour les savants et le progrès des lumières, et on n'aura pas de peine à croire que les sénateurs messinais ne furent pas long-temps indécis sur le parti à prendre. En un mot, entre Charles II et Louis XIV, le choix ne pouvait être douteux. On résolut d'envoyer une ambassade au roi de France, et on confia cette importante mission au père Lipari et à del Castillo. Le premier avait été, à cause de la bulle *Unigenitus*, en correspondance avec Letellier, archevêque de Rheims, et frère de M. de Louvois; le second, étant allié de la famille Mazzarino, pouvait facilement, par le moyen des nièces du cardinal de ce nom,

la duchesse de Nevers, de La Meilleraie et de Bouillon, parvenir jusqu'au monarque dont il allait implorer la protection. Pour prévenir les conséquences d'un naufrage qui aurait pu avoir lieu, on fit partir les deux messagers séparément, et lorsqu'ils eurent reçu leurs instructions et leurs lettres de créance, ils mirent à la voile.

XXI.

Del Castillo eut un heureux voyage, et arrivant en peu de jours à Marseille, il franchit avec toute la rapidité possible à cette époque, la distance qui le séparait de Paris. Il n'en fut pas de même du père Lipari ; lorsqu'il eut perdu de vue la Sicile, la nuit étant venue, il descendit dans la cabine qui devait lui appartenir exclusivement, et la trouva occupée par un malade, avec lequel il dut la partager pendant les trente-huit mortels jours qu'ils restèrent en mer. Le malade avait quelque chose d'extraordinaire. Toujours enfoncé dans ses couvertures et son bonnet de nuit, il ne laissait en contact avec l'air, que le bout de son nez, sa voix ne se faisait pas plus entendre que ses traits ne se

faisaient voir ; car il ne répondait que par des gemissements aux paroles bienveillantes que le disciple de saint Augustin lui adressait ; le moine attribua le silence de son compagnon de voyage à l'épuisement de ses forces, quoique le regard du muet annonçât la santé et la vigueur. Notre missionnaire était trop préoccupé de tout ce qui venait de lui arriver, et des graves intérêts dont il était chargé, pour songer à autre chose, et le malade qui aurait attiré l'attention d'un autre moins clairvoyant que notre moine, passa comme inaperçu devant son regard pénétrant. Enfin, après avoir relâché à Cagliari, en Corse, à Livourne, le trente-huitième jour après leur départ de Messine, Marseille apparut aux yeux de nos navigateurs, et le soir on jeta l'ancre dans la rade de cette ville fameuse. En mettant pied à terre, notre diplomate en froc eut le plaisir d'apprendre que del Castillo, arrivé depuis plus d'un mois, était aussitôt parti pour Versailles ; cette nouvelle, les dispositions du Cabinet français, qu'il n'ignorait pas, et le mouvement extraordinaire qu'il remarquait dans le port, lui firent présager l'heureux résultat que les démarches de son collègue avaient probablement obtenu, de sorte que, après s'être reposé des fatigues d'un si long voyage, il prit à son tour la route de Paris. En y arrivant cependant, il trouva, à son grand désappointement, que del Castillo avait repris le chemin de Marseille! avait-il quitté la partie?

avait-il réussi? sans perdre de temps à élever des doutes qui ne pouvaient recevoir aucune solution, il se dirigea vers l'hôtel de l'archevêque de Rheims, mais les soins de l'épiscopat avaient obligé ce prélat à aller résider pendant quelque temps dans son diocèse, de manière que, par l'absence de l'archevêque et par le départ imprévu de del Castillo, notre disciple de saint Augustin se trouva seul au milieu d'une ville immense, ayant la perspective de retourner dans sa patrie avec la honte de n'avoir pas même su commencer ce que son collègue avait peut-être achevé. Dans cette position désespérante, il prit une résolution hardie. Le père Lipari se rappelait avoir lu avec plaisir la belle traduction des confessions de saint Augustin par Arnauld d'Andilly, janséniste, père du marquis de Pompone, ministre des affaires étrangères; il ne lui en fallut pas davantage pour se présenter chez l'élégant traducteur. Deux hommes, pensait-il, dont l'un a porté par ses prédications le nom de l'evêque d'Hippone jusqu'au bout de la terre, et dont l'autre a fait aimer ses ouvrages en les mettant à la portée de tout le monde, ces deux hommes doivent s'entendre. Fort de ce raisonnement, il alla frapper à la porte de Port-Royal-des-Champs, où tous les jansénites s'étaient retirés; mais, à son grand regret, ne trouvant plus le père de M. de Pompone, il dirigea sa course vers Versailles, où M. Arnauld d'Andilly passait de

temps à autre quelques jours auprès de Louis XIV. Mais le hasard semblait prendre plaisir à contrecarrer l'impatience du prêtre sicilien, et il ne trouva pas l'homme qu'il cherchait, l'homme qui était sa seule ressource. Profitant cependant de cette occasion, car le nom du père du ministre des affaires étrangères qu'il venait voir, lui avait ouvert les portes de la demeure royale, profitant, dis-je, de l'occasion, il voulut admirer les merveilles élevées par la puissance du monarque français, et par le goût de Le Nôtre. Comme il errait au hasard, l'escalier qui le premier s'offrit à ses yeux, et par lequel notre visiteur solitaire descendit dans le parc, le mena sur cette terrasse immense, point central où Louis XIV aimait à se tenir, et d'où partent des allées à perte de vue, qui, comme autant d'émanations de l'irrésistible volonté souveraine, suivent la direction que cette même volonté leur a marquée, et se perdent dans le lointain, hors la portée du rayon visuel, tels que les décrets du destin que notre intelligence ose entrevoir, mais dont la marche et le but se dérobent à notre faiblesse. C'est sur ce centre élevé que le grand Roi, planant sur l'ensemble de sa gigantesque création, se posait entouré de toutes les illustrations de la France, de tous les noms historiques dont les représentants, tous découverts, baissant leurs fronts orgueilleux devant le grand monarque, venaient confondre leurs splendeurs dans celle du

soleil qui les absorbait toutes; les arbres mêmes, pliant sous le vent qui est presque permanent à Versailles, semblaient s'incliner devant cette majesté royale plus imposante que toute autre, car s'il y a eu de plus grands hommes que Louis XIV, il n'y a pas eu de plus grands rois.

XXII.

Tandis que notre diplomate en froc regardait tout avec l'admiration et l'étonnement qu'un tel spectacle ne peut manquer de causer, le bruit d'une voiture qui s'approchait frappa son oreille; bientôt elle apparut, et se rangea au pied de cet immense escalier qui dépare l'architecture du château, puisqu'il en dérobe une partie à la vue, mais que Louis XIV fit à toute force construire contre l'avis de Le Nôtre, par la raison, disait le Roi, qu'il ne faut jamais permettre qu'on s'approche de plain-pied de la majesté royale. Lorsque le carrosse se fut arrêté, Louis XIV descendit l'escalier dont nous venons de parler, et se plaça dans la calèche avec un vieillard et un jeune

homme dont les traits rappelaient beaucoup Henri IV; le vieillard était M. Arnauld que le père Lipari cherchait, le jeune homme était le duc de Chartres! Si Louis XIV avait pu lire dans l'avenir, il aurait vu le doigt de Dieu marquer le renversement du système politique, qu'il s'efforçait d'établir par tant de victoires, et par l'habileté de M. de Pompone, fils de ce vieillard qui l'accompagnait dans ce moment; il aurait vu que la lignée de ce jeune prince qui était à son côté, devait un jour occuper le trône laissé vide par la branche aînée. Notre voyageur, qui ne fit pas et ne pouvait faire les réflexions qui se présentent à notre esprit deux siècles plus tard, suivit des yeux la voiture qui portait le présent et l'avenir de la France; après l'avoir perdue de vue, il s'enfonça dans ces bois qui font, et feront encore long-temps, les délices de ceux qui vont admirer la grande création de Louis XIV, devenue maintenant le monument le plus prodigieux qui ait élevé à la gloire de la France.

XXIII.

Lorsque notre missionnaire se fut avancé dans ces magnifiques bois qui entourent Versailles, il se crut dans les forêts vierges de l'Amérique; son imagination disposée à se porter sur les lieux où l'éloquence du prédicateur avait obtenu les plus éclatants succès, lui facilita l'illusion; l'imagination est, dit-on, la folle de la maison, de sorte que le père Lipari oubliant l'objet pour lequel il se trouvait dans le parc royal, s'enfonçant dans le bois, se mit à passer en revue les événements de sa vie, les services rendus à la religion, ses prédications, les dangers courus, ses souffrances, la fatale passion qui, malgré lui, l'avait entraîné loin de la voie qu'il avait toujours suivie, ce qui

l'avait obligé à se mêler d'affaires politiques ; cette idée le rappela à son devoir, mais il s'était tellement éloigné du château qu'il ne savait comment faire pour revenir sur ses pas ; seul, dans un lieu inconnu, il portait ses regards aussi loin qu'il pouvait, personne ne se présentait à sa vue ; le vent, le bruit de ces arbres gigantesques poussés les uns contre les autres, empêchait sa voix d'être entendue, il n'osait avancer de peur de s'éloigner davantage, s'arrêter était encore pis ! Alors son imagination méridionale s'échauffant par degrés, lui fit entrevoir la probabilité, si la nuit le surprenait dans la position où il se trouvait, d'être arrêté et pris pour un espion, les papiers importants qu'on aurait trouvés sur lui, la mission dont il était chargé, serait dévoilée! Pendant que ces tristes pensées l'assiégaient, il aperçut un homme qui, caché, en quelque sorte, par des branches de l'arbre auquel il s'appuyait, l'examinait avec la plus grande attention ; notre voyageur ne fut pas peu surpris en voyant son observateur vêtu à la mode du règne précédent, faute capitale pour un homme de cour, comme il semblait l'être; mais cette singularité disparaissait à côté des traits décharnés, empreints de souffrances, que le physique de l'inconnu offrait ; il semblait diaphane, la nature lui avait repris presque tout ce qu'elle lui avait donné, on aurait pu dire qu'il avait par avance envoyé dans la tombe, une partie de lui-

même, cela ne l'empêchait pas cependant de prendre son élan et de s'approcher du moine; celui-ci, immobile sur le banc de pierre sur lequel il était assis, regardait le spectre s'avancer lentement, tous les deux tenaient leurs yeux fixés l'un sur l'autre; enfin l'inconnu se trouve tellement près du prêtre sicilien, que celui-ci, ne connaissant pas quelles pouvaient être les intentions de cet homme qui le dominait de toute sa taille, fut obligé de se lever; se trouvant ainsi face à face, ils restèrent quelque temps à se regarder en silence, enfin l'homme d'outre-tombe, parla ainsi: — «Je n'ai pas oublié, monsieur, tout ce que je vous dois, et mon cœur reconnaissant aime à vous en témoigner sa gratitude.» Le père Lipari ne savait que penser et était porté à croire que l'âge avait affaibli la raison de cet être singulier; mais celui-ci, sans donner le temps à de nouvelles réflexions, reprit: — «Je vois que vous m'avez entièrement oublié, et cela n'est pas étonnant, car bien des années se sont écoulées depuis que nous ne nous sommes vus. Je vais aider votre mémoire; vous rappelez-vous qu'à votre retour de votre mission à la Chine, vous étiez bien jeune alors, vous faisiez vos premières armes, vous vous étiez égaré de votre route et vous fûtes obligé de traverser la Sibérie, vous devez vous en souvenir? Une nuit on vint troubler votre sommeil pour vous prier de donner vos secours spirituels à un Français qui se mourait

brûlé par la fièvre, les chagrins et les souffrances! — Comment, dit le moine, ne revenant pas de sa surprise, vous seriez le prince de Chalais! — Oui, reprit le vieillard, je suis ce malheureux Charles de Talleyrand, prince de Chalais, qui, quoique ambassadeur de Louis XIII en Russie, fut envoyé en Sibérie, par le czar Michel, et qui doit la vie à vos consolations spirituelles et à vos connaissances en médecine. Vous me rendîtes, monsieur, la paix de l'ame lorsque je désespérais de la justice divine, et la santé lorsque le trépas s'apprêtait pour moi.» Cette rencontre inopinée de ces deux hommes qui s'étaient vus à Tobolsc, au fond de la Sibérie, et qui se revoyaient à Versailles lorsqu'ils s'y attendaient le moins, au bout d'un long espace de temps, au moment où l'un d'eux avait grand besoin de l'autre, parut au père Lipari un de ces coups que la providence, dans sa bonté, arrange pour soulager les malheureux dans la détresse; aussi se prépara-t-il à en profiter, et offrant son bras au vieux diplomate, ils se dirigèrent vers le château.

XXIV.

Le moine ne savait comment amener la conversation sur le sujet qui l'intéressait; mais M. de Chalais lui en épargna la peine, en lui disant : — « J'attribue votre présence à Versailles à la révolution qui a éclaté en Sicile; vous avez bien fait de venir vous mettre sous l'égide du grand Roi, qui n'aime pas les révolutions, chez lui surtout, et il a raison! Une révolution est le plus grand des fléaux; je suis porté à croire que ces sortes de commotions populaires étaient inconnues ou impossibles, lorsque Dieu donna le choix à David entre la guerre, la famine et la peste. Une révolution!! Vous n'ignorez pas qu'il en coûta la vie à MM. de Thou, de Montmorenci, de

Cinq-Mars, et à mon malheureux frère, pour s'être mêlés de ces sortes de jeux politiques. — Ce ne fut pas une révolution, repartit le moine, qui mena sur l'échafaud ces messieurs, mon prince, mais une conspiration. — Les conspirations, sachez-le, mon père, reprit le vieillard, sont les mères des révolutions; si cet enfant de destruction vient au monde avant terme, l'avorton entraîne dans la tombe ceux qui, pressés de jouir de leur création, l'ont fait éclore dans les serres chaudes! s'il vient à terme, l'ébranlement que la naissance d'un tel monstre occasionne, renverse, écrase ceux qui l'ont conçu. Que sont devenus les héros de la Ligue? Ils ont été détruits par l'enfant dont ils étaient les pères, et dont le char, comme celui de la fille de Tarquin, passa sur le corps de ceux qui lui avait donné le jour. — Vous oubliez, mon prince, ajouta le père Lipari, une troisième classe de révolutions! celles marquées par le doigt du Seigneur, celles-là sont inévitables, il faut qu'elles s'accomplissent. Lorsque vous observez que de tous les points de la société il s'élève un sentiment de dégoût, de mépris contre les hommes qui la régissent, vous pouvez être sûr que les décrets de la Providence ont arrêté leur chute. Prince, les révolutions dont vous parlez échouent, parce qu'elles sont l'œuvre des hommes; celles auxquelles je fais allusion débordent toutes les prévisions humaines, et s'ac-

complissent, parce qu'elles sont l'œuvre de l'Éternel. — Dans quelle classe, reprit le prince, rangez-vous celle qui vient d'avoir lieu à Messine? — Il n'appartient pas, répondit le moine, à un pauvre missionnaire étranger aux intérêts du monde, de juger de si graves questions; les hommes qui, fiers de leur expérience et de leur sagacité, s'avisent d'expliquer les principes, et de prévoir les suites des grandes vicissitudes qui ébranlent les peuples, ressemblent au philosophe qui, comptant sur sa science, croyait qu'il lui aurait suffi d'un coup-d'œil pour expliquer les irruptions de l'Etna; il se pencha sur les bords du cratère, la tête lui tourna, et il tomba dans l'abîme, ne laissant après lui que ses sandales, témoignage de vanité et d'orgueil. La vraie cause première des révolutions que les nations subissent, a été et sera toujours un mystère pour l'homme; car elle est le résultat d'une foule de causes dont chacune, partiellement, agit sur l'évènement que toutes ensembles ont déterminé et accompli. Ces fractions de causes échappent à nos yeux, l'homme ne saura de vérités que celles qui émanent de la religion et de la morale; pour tout le reste, il sera toujours dans l'erreur; la vérité est, dit-on, au fond du puits, et personne ne descendra pour l'aller chercher dans l'humide et froid séjour où la société l'a reléguée. Dans l'affaire qui m'amène en France, une chose cependant m'est démontrée

et rassure ma conscience, c'est que malgré tous mes efforts pour rester étranger au déchaînement des passions politiques de mon pays, elles m'ont forcé d'y prendre part, et le terrible mouvement populaire qui s'y est opéré, m'a lancé au milieu de cet immense royaume. Vous voyez, monseigneur, quelle confiance j'ai en la loyauté de votre caractère, puisque je vous dévoile la cause de mon voyage en France. — Vous ne vous en repentirez pas, révérend père, reprit le prince, et je vous réitère mes offres de service ; acceptez-les, elles peuvent vous être utiles, car je dois partir cette nuit même pour passer quelques jours à la campagne, chez M. de Pompone. » Le moine pouvait à peine croire ce qu'il entendait ! rencontrer à point nommé, le seul homme qu'il connût personnellement en France, le trouver si bien disposé, et au moment d'aller trouver le ministre des affaires étrangères, auprès duquel il était bien difficile à notre Sicilien de parvenir, tout cela lui semblait tenir du prodige. Et ne laissant pas échapper l'occasion, il remit au vieux seigneur les dépêches dont ce dernier se chargea avec plaisir. Et ils se séparèrent, peut-être pour ne jamais se revoir.

XXV.

Le père Lipari, enchanté du début de sa carrière diplomatique, resta deux jours, comptant les minutes dans l'attente d'une solution favorable. Dans la nuit qui précédait le troisième jour, tandis qu'il était à genoux devant le Christ, lui demandant de l'éclairer dans la position difficile et nouvelle où il se trouvait, réchauffant sa vertu par la prière, il entendit une voiture s'arrêter devant sa demeure, ensuite des coups redoublés qu'on frappait à la porte. Après quelques instants de silence, le bruit recommença ; on montait les escaliers, on s'arrêta à l'entrée de la chambre où logeait le solitaire, on lui ordonna d'ouvrir au nom du roi. Cette injonction qui aurait fait trembler tout autre, ne troubla pas notre mis-

sionnaire, qui pouvait hardiment répéter avec le poète :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Enfin il ouvrit, et un exempt de police se présentant, lui enjoignit au nom de M. d'Argenson, lieutenant de police, de le suivre ; le moine obéit. Ils montèrent en voiture, et après quatre heures de marche on fit halte devant un pont-levis ; sur un mot de l'exempt, le pont-levis s'abaissa, le le carrosse roula de nouveau, et on passa le seuil de la terrible Bastille, car c'était là qu'ils étaient entrés. Après avoir traversé la cour du *passage*, la cour de l'*orme* et celle du gouvernement, on s'arrêta à l'entrée d'un corridor. Là, l'exempt et le prisonnier mirent pied à terre. Le bruit des clefs que les guichetiers portaient, des cadenas qu'ils enlevaient et replaçaient, des portes qui en s'ouvrant et se refermant criaient sur leurs gonds rouillés, le pas monotone des sentinelles répété par l'écho des sombres voûtes, tout cela offrait à l'imagination méridionale du disciple de saint Augustin une scène solennelle et terrible. Enfin, on mena le malheureux père Lipari dans une chambre éclairée à peine par une petite lampe ; deux chaises, un lit de sangle, une table et une cruche d'eau en formaient l'ameublement. On ferma la porte sur le prisonnier, et on le laissa seul avec ses pensées.

XXVI.

Laissons le malheureux missionnaire expliquer à sa manière la détention qu'il subissait dans la prison dont Aubriot, prévôt des marchands, fut le premier constructeur et le premier prisonnier; nous reviendrons peut-être plus tard l'y chercher; retournons en attendant en Sicile.

Le Stratico dont l'indécision et l'apathie avaient été vaincues par les emportements de Carmen, et par l'insistance et l'énergie de Arrigo del Basco, prince de Belvédère, un des plus nobles seigneurs du pays, et colonel au service d'Espagne; le Stratico, disons-nous, avait enfin tiré quelques compagnies des forteresses de Calabre et de Sicile, et, renforcé de tous les bandits qu'il avait

amnistiés, s'était approché de Messine; mais aux premiers coups de feu des insurgés, la petite armée espagnole, animée par l'esprit de son général, lâcha prise, et se débanda, au grand contentement de celui qui en était le chef, qui, croyant, après cet exploit, avoir rempli toutes les conditions que le commandement impose, se préparait à se reposer sur ses lauriers.

Pour parvenir plus sûrement au but qu'il se proposait, le Stratico publia une amnistie pleine et entière en faveur de ceux qui l'avaient chassé à coups de fusil!! Pendant ce temps, les amnistiés ne restèrent pas oisifs, ils avaient acheté des armes. Ils avaient pris à leur solde deux compagnies d'Albanais, et avec les deux ou trois mille hommes des environs de Messine, appelés dans le pays *furia di Messine*, et la troupe civique, ils avaient formé une garnison suffisante pour défendre les remparts assez étendus de leur cité. Profitant du découragement que la mauvaise issue de la dernière attaque avait jeté dans les rangs ennemis, les Messinais enhardis par le succès, devinrent agresseurs à leur tour. Deux châteaux forts, Mattagrifone et Conzaga, bâtis sur la colline, dominaient et gênaient Messine. Les insurgés résolurent de s'en emparer; mais en faire le siège était impossible, à cause du voisinage de l'armée espagnole, qui, quoique battue, pouvait venir à leur secours. Un coup de main était donc le seul moyen

de se rendre maître des forteresses en question ; mais comment transporter des échelles, sans lesquelles on n'aurait jamais pu escalader les murailles? comment les transporter à travers cette forêt d'arbres fruitiers de haute futaie, qui occupe tous les environs de Messine, forêt tellement épaisse, que l'homme s'aidant de ses mains, parvient difficilement à s'y frayer un chemin. La vega de Grenade n'était pas plus touffue. Ce qui rendait absolument impossible le transport de tout instrument propre à faciliter l'escalade des deux forteresses, étaient les haies vives qui marquent les limites de chaque ferme. Ces haies vives, en Sicile, sont composées de ce qu'on appelle dans le pays, *Fichi d'India*, espèce de nopal, Cactus opuntia, et de *Zabbare*, Agave americana, plantés, la première ayant des feuilles ovales, épaisses d'un pouce et au bord desquelles en poussent plusieurs autres et qui toutes se tenant de la sorte, et couvertes de fortes épines, sont un rempart impénétrable. L'autre plante, les *Zabbare*, oppose des difficultés plus grandes encore ; les feuilles épaisses, de deux où trois pieds de hauteur, superposées les unes aux autres, forment en pyramide une masse compacte que la balle parvient bien difficilement à traverser.

Toutes ces difficultés n'arrêtèrent pas Avarna et Marullo que les Messinais avaient mis à leur tête, qui, connaissant le pays, et n'étant pas pressés,

purent les tourner. Le premier de ces deux chefs avait remarqué que la négligence des officiers qui s'étaient succédé dans le gouvernement de Mattagrifone avait laissé planter des arbres fruitiers, qui en Sicile deviennent gigantesques, dans les fossés et sur les remparts; de sorte que ces arbres ayant atteint toute leur croissance, leurs branches s'entrelaçaient, c'est-à-dire que les branches inférieures des figuiers des remparts se confondaient avec les branches supérieures des amandiers et des marronniers plantés dans les fossés. Ces données suffirent à Avarna pour combiner son plan d'attaque, et par une belle nuit du mois de juin, menant six cents hommes d'élite, protégés par l'obscurité impénétrable qui régnait dans les bois, dont nous venons de parler, il se trouva, sans être aperçu, à une portée de pistolet de Mattagrifone. Par le moyen de cordes qu'il avait eu la précaution d'apporter, Avarna fit descendre une partie de son monde dans les fossés, d'où les révoltés grimpant jusque sur la cime des arbres qui y croissaient, s'accrochèrent aux branches inférieures de ceux qui ombrageaient les remparts, et se trouvèrent ainsi au cœur de la forteresse, sans avoir brûlé une amorce. Quelques-unes des sentinelles alarmées par la chute de ces aérolithes vivants, voyant des hommes tomber du haut des figuiers et des marronniers, crurent que c'étaient des démons, et s'enfuirent épouvantés. Les agresseurs profitant

de cette panique, les poursuivent, arrivent avec eux aux portes, les ouvrent, et faisant entrer le reste de leur troupe, ils se rendirent maîtres de Mattagrifone avant que la garnison fût en état de se défendre. Avarna, dont l'activité ne se ralentissait jamais, et qui croyait n'avoir rien fait s'il lui restait quelque chose à faire, promit à don Melchior de Loyo, commandant de la forteresse emportée, de le renvoyer libre, si à l'instant il lui signait un ordre par lequel on enjoignait à l'officier espagnol gouverneur de la Consaga, de se rendre aux insurgés. De Loyo y acquiesça, l'officier subalterne obéit, et le drapeau des Bourbons, à l'ombre duquel plus tard, par droit de naissance et par droit de conquête, les Siciliens devaient se ranger, le drapeau des Bourbons, disons-nous, flotta au vent sur les forts conquis.

XXVII.

Ces malheurs ne furent pas les seuls qui vinrent assaillir la branche espagnole de Rodolphe de Habsbourg. Les propositions de Messine présentées par del Castillo, ayant été accueillies par Louis XIV, M. de Louvois avait envoyé au duc de Vivonne, général des galères, l'ordre de mettre en mer, six vaisseaux de ligne, quatre galères, et trois brulôts chargés de troupes, d'armes et de vivres, et de les faire partir le plus vite possible, sous le commandement du chevalier-commandeur de Valbelle et du comte de Preuilly, au secours des Messinais. Les ordres du grand roi ayant été exécutés, la petite flotte apparut le 5 janvier 1675, en vue de la ville assiégée. A

cette apparition, à l'annonce de ce secours envoyé par la France, on aurait dit que la ville de Messine avait été frappée de vertige; le délire s'empara de toutes les têtes, on montait sur les clochers, on gravissait les collines, on se penchait vers les arbres pour se repaître de la vue de l'escadre amie, on sonnait les cloches, on tirait le canon, on abattait les statues des souverains qui avaient régi la ville révoltée, on quittait l'habit espagnol, on adoptait les modes françaises, on dansait, on buvait, on chantait dans les rues, sur les places publiques. Tout à coup, que les joies humaines sont courtes! tout à coup on aperçoit une voile dans une autre direction; ce bâtiment est suivi d'un second, puis d'un troisième, enfin, en peu de temps, on en compte plus de vingt-cinq. La joie bruyante se modère, une incertitude pénible règne dans tous les esprits, on braque les lunettes, les télescopes, on distingue le pavillon. Grand Dieu! c'est la flotte espagnole. A cette terrible annonce, le silence de la tombe remplace les explosions de la gaîté, la consternation succède à l'assurance, et tout ce peuple qui naguère trépignait de plaisir, reste immobile, silencieux à la place où la terrible nouvelle l'avait surpris; la flotte espagnole, favorisée par le vent, gagne constamment sur l'escadre française, on s'attend à une lutte, l'issue n'en peut être douteuse, vingt-cinq bâtiments de haut bord et dix-neuf galères, sont une

telle supériorité numérique sur l'escadre française, que les talents de Duquesne, de Tourville même ne pourraient balancer. Tandis que ces quatre-vingt mille habitants, tous comme un seul homme, avaient les yeux fixés sur les deux flottes, et que le cœur palpitant, ils laissaient douloureusement errer leur esprit incertain dans les vastes champs des probabilités et de l'avenir, un cri de joie partit simultanément de toutes les bouches, et l'on vit La Cueva, amiral du roi très catholique, cingler vers Melazzo, où bientôt toute la flotte espagnole jeta l'ancre, et l'escadre française profitant du vent qui, dans ce moment, la favorisait à son tour, gagna, toutes voiles déployées, le port de Messine, malgré les bordées de Saint-Salvador qui en garde l'entrée.

XXVIII.

Quel put être le motif qui détermina l'amiral de Charles II à déshonorer son pavillon à la vue de tout le monde? Fut-il intimidé en voyant le drapeau blanc arboré sur les deux forteresses qui, du côté de terre, dominaient la ville? avait-il reçu l'ordre de s'entendre d'abord avec le Straticò avant de tenter le sort des combats? avait-il été gagné par l'argent de la France! L'histoire ne nous fournit aucune donnée certaine pour répondre à ces questions; mais ce qu'elle nous apprend d'une manière positive, c'est qu'une des premières opérations entreprises par les Français à peine débarqués en Sicile, fut le siége du château de Saint-Salvador, qui, comme nous venons de

le dire, défend l'entrée du port de Messine, et qui avait beaucoup incommodé les escadres de Louis XIV. Mais Pimentel, commandant de Saint-Salvador, était un Castillan de la trempe de ceux qui avaient conquis le Nouveau-Monde et fait trembler l'ancien. Et c'est parce qu'ils avaient eu de tels ancêtres que les Espagnols régissaient encore une grande partie de l'Europe, et la moitié de l'Amérique! Pimentel, sans espoir d'être secondé par la flotte qui s'était déshonorée, sûr d'être abandonné par le Stratico qui avait fui lâchement de la ville confiée à sa garde, sans aucune probabilité d'être secouru par son gouvernement, se promit de ne jamais se rendre qu'à la dernière extrémité; ainsi, ayant répondu à toutes les sommations, à toutes les propositions qu'on lui fit, par des refus et des coups de canon, il vit les Français former le siége du château de Saint-Salvador. Laissons les assiégeants et les assiégés faire leurs lignes, leurs sorties, leurs mines et contre-mines, qui offrent peu d'intérêt pour notre époque si avancée et si pacifique, et revenons au camp de Melazzo.

XXIX.

L'amiral Lacueva avait amené sur son bord le marquis de Castel-Rodrigo qui venait remplacer le marquis de Bajona rappelé, avec lequel nous avons fait connaissance dans la maison de campagne de del Castillo ; le nouveau représentant de Charles II, à peine débarqué, somma les barons, qui, à plusieurs reprises, avaient offert, soit en haine de Messine, soit par attachement à leur souverain, d'accourir à la défense de la couronne, avec le contingent militaire que chacun d'eux était tenu de commander en personne, d'après la loi féodale ; c'est le dernier spectacle de ce genre, si je ne me trompe, auquel l'histoire de la féodalité expirante nous fasse assister. Malgré cela nous passerons

sous silence, à notre grand regret, les noms de ces féaux et nobles barons, qui, esclaves de leur serment, volèrent à la défense de la monarchie menacée, car nous l'avons dit dans l'avant-propos de cet ouvrage, les grandes nations ont tué les petites, celles-ci ne trouvent plus de place sur l'horizon politique dont les premières se sont emparées, et le lecteur qui a assisté à la chûte de tant de monarchies, qui a vu naguère tous les peuples de l'Europe parcourir le monde à la suite d'un homme, et qui a maintenant sous les yeux la lutte terrible des peuples en souffrance, s'agitant pour trouver l'utopie constitutionnelle qui doit régir le monde, terre promise, Eldorado aux bords desquels tous les navires ont jusqu'à présent fait naufrage, le lecteur, disons-nous, ne peut éprouver un grand attrait dans la nomenclature aride que nous lui ferions des personnages qui déployèrent leurs nobles pennons pour la défense de la famille espagnole d'Absbourg. L'histoire contemporaine, comme nous venons de le dire, présente un intérêt que jamais les fastes du genre humain n'ont offert; l'ingénieuse antiquité avait imaginé l'épée de Damoclès, qui, suspendue à un fil, menaçait continuellement la vie de celui sur la tête duquel elle était élevée, maintenant les nations ont leur épée de Damoclès, leur existence ne tient qu'à un fil!

XXX.

Une fois que toutes ces forces siciliennes furent réunies à celles qu'on avait déjà, on songea à relever le courage des troupes par un coup hardi; on mit sur le tapis beaucoup de projets, mais celui qui réunit tous les suffrages fut celui que présenta Arrigo Bosco, prince de Belvédère: — « Les Français, disait-il, ont concentré presque toutes leurs forces autour du château de Saint-Salvador, qui dominant le port, rend difficile l'arrivée des secours qu'ils attendent de France; il est donc évident qu'un déploiement de nos forces de ce côté-là, leur fera prendre facilement le change, et croire que nous voulons les chasser des lignes qu'ils ont tracées autour de la forteresse assiégée;

pendant ce temps nous pouvons nous porter à l'improviste sur le point qu'il convient le mieux à nos intérêts d'attaquer, et l'emporter sans que nos ennemis puissent l'empêcher. Or, ce point dont notre honneur et notre intérêt nous imposent le devoir de nous rendre maîtres, sont les deux forts de Consaga et de Mattagrifone qui dominent Messine, et dont les révoltés se sont emparés sous vos yeux. Si notre flotte veut canonner le camp français, jeter à la mer des embarcations pour simuler un débarquement, Valbelle portera toutes ses forces sur le point menacé, et dégarnira les autres points de défense; nous saisirons ce moment pour nous emparer de ce que nous trouverons le plus à notre convenance. » Ce projet une fois adopté, on voulut procéder à son exécution, pour attirer l'attention des Français sur le point qui était dans le moment l'objet de tous leurs efforts : il fallait, comme on vient de le voir, que la flotte se présentât devant le port de Messine pour simuler un débarquement du côté de l'armée ennemie; or, l'amiral de Lacueva refusa sa coopération, et la raison de ce refus explique l'empressement avec lequel il entra, à son arrivée en Sicile, dans le port de Melazzo. Cet amiral ayant fait dans le temps un long séjour à Palerme, avait conçu une grande passion qui avait résisté à l'absence, pour la princesse de Belvédère, femme de celui qui, dans cette guerre, ainsi que nous l'avons déjà dit,

commandait un régiment au service d'Espagne.

Avant de condamner l'amiral dont l'honneur est si gravement compromis, il faut faire connaissance avec cette nouvelle Hélène qui, différente de la première, empêcha en cette occasion le combat au lieu d'en être la cause; les traits prononcés de la princesse de Belvédère étaient un type mélangé de grec et d'italien; son ton décidé, sa superbe taille, sa marche solennelle, son regard hardi qui semblait vous imposer le choix entre l'amour et la haine, sa parole élégante, tout retraçait en elle une de ces femmes de l'aristocratie de la fronde, auxquelles Gaston d'Orléans écrivait *à Mesdames les commandantes de l'Armée de ma fille contre le Mazarin.* L'amour n'était pas le mobile principal de ces belles ennemies du successeur de Richelieu, l'ambition l'emportait quelquefois sur ce sentiment dont le beau sexe est presque toujours l'esclave. Leur ressemblant en tout, la princesse de Belvédère sentait parfois l'envie de commander aux puissants du jour s'éveiller dans son cœur; mais en voyant la matière sur laquelle son esprit aurait dû agir pour parvenir à ses fins, les velléités d'ambition se taisaient, et l'amour, reprenant ses droits, régnait en maître dans le cœur rebelle. En un mot, la princesse de Belvédère était un de ces êtres enchanteurs dont le moule semble, depuis quelque temps, avoir été brisé; on dirait que la nature,

se conformant aux idées de nivellement, si fort en vogue aujourd'hui, a octroyé à la république des pygmées, l'égalité de la laideur. Pour revenir à notre héroïne dont notre plume vagabonde nous a un peu éloignés, nous dirons que c'était pour la voir plus tôt que le pacifique amiral avait évité le combat et renoncé à la probabilité de s'emparer des six vaisseaux français. Mais il se mettait à couvert de tout reproche, en montrant les instructions du ministère de Madrid, qui lui enjoignait de ménager la flotte, parce que, si elle était détruite, l'Espagne n'aurait pu en équiper une autre; c'était plus qu'il n'en fallait pour pallier la lâcheté de Lacueva : aussi, comme on vient de le voir, il laissa l'escadre française entrer, à sa barbe, dans le port de Messine; mais dans le refus qu'il fit de coopérer au coup de main proposé par le prince de Belvédère, il y avait aussi une autre cause que nous allons expliquer. La considération dont ce dernier jouissait, les grâces, la beauté, l'esprit de sa femme, l'amitié que leur témoignait le nouveau vice-roi, le marquis de Castel-Rodrigo, avaient attiré l'encens de la foule vers la nouvelle divinité; l'orgueil, la jalousie, la vanité de M.[me] de Soria, avaient allumé, éveillé dans son cœur toutes les torches de la haine et de la vengeance, et cette furie, qui ne se résignait pas facilement à jouer le second rôle, sur-tout vis-à-vis d'une femme qui n'avait aucun caractère

public, se promit de troubler la fête. Pour y parvenir, elle ouvrit les yeux du confiant et timide Lacueva, qui, en vrai hidalgo, ayant une confiance aveugle dans la dame de ses pensées, espérait toujours, ne soupçonnait rien, et souffrait en silence. Carmen lui apprit que cette belle, dont les rigueurs le rendaient malheureux, n'était pas si cruelle avec les autres, et qu'au contraire, prodigue de sa personne, elle vidait jusqu'à la lie la coupe du plaisir, ce qui avait porté le public à dire d'elle, en parodiant un vers de Racine :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Que le vice-roi, la dame en question et son mari' ajoutait-elle, n'avaient informé le chef de l'armée navale du coup de main qu'ils voulaient tenter, que lorsque tout avait été arrangé entre eux, comme si lui, amiral égal de rang au vice-roi, supérieur à tous les autres, ne méritait pas d'être au moins consulté. « Si cette expédition dans laquelle vous ne jouerez qu'un rôle secondaire, continuait Carmen, a lieu et réussit, la gloire et les récompenses seront toutes pour l'amant et le mari de celle dont vous portez des chaînes. Croyez-moi, ne permettez pas qu'une provinciale, exploitant à son profit la passion du vice-roi, se joue de l'amiral de Lacueva, mon orgueil en souffre, ma vieille amitié pour vous en gémit. »

On devine facilement l'effet produit par de telles insinuations sur l'esprit borné de l'Espagnol, qui ayant été mené toute sa vie, se révoltait à la preuve évidente de sa faiblesse ; pour la démentir au moins, à ses propres yeux, il n'eut rien de plus pressé, après avoir quitté M.me de Soria, que d'aller chez la princesse de Belvédère, se flattant de se venger d'elle par ses refus, et de briser en même temps les fers qui l'attachaient au char de la cruelle beauté ; mais, comme il arrive et arrivera toujours en pareil cas, aux hommes qui ont beaucoup d'amour, pas de principes et point de caractère, les belles résolutions de l'amiral l'abandonnèrent en présence de l'ennemi, et l'amant repentant reprit sa chaîne. Ayant fait amende honorable des velléités de révolte qui avaient passé comme un éclair dans son esprit, le vieux marin jura sur l'honneur de coopérer avec la flotte sous ses ordres, au coup de main projeté. La dame de ses pensées le fit mettre à genoux, lui frappa trois fois avec son éventail sur l'épaule, lui donna l'accolade comme si elle l'avait armé chevalier, et le renvoya. La Stratica, qui avait des oreilles et des yeux partout, fut informée à l'instant de l'acquiescement que, malgré et contre toutes ses insinuations, l'amiral avait donné à l'entreprise qu'elle était intéressée à contrecarrer, et jura de la faire échouer ; l'esprit d'intrigues et de machinations qui animait cette

femme pour qui les moindres choses pouvaient servir de base à des grands projets, lui suggéra l'expédient qu'on va lire pour arrêter la flotte dans le port, et faire manquer l'expédition.

XXXI.

Pour comprendre la sanglante plaisanterie par le moyen de laquelle M.me de Soria espérait atteindre le but qu'elle se proposait, il nous faut entrer dans quelques détails qui, tout futiles qu'ils puissent paraître, ne sont pas sans quelque intérêt. Le beau-père de la princesse de Belvédère étant perclus de tous ses membres, on avait arrangé, pour pouvoir le mettre en voiture sans lui faire traverser les escaliers et les appartements, un fauteuil qui, au moyen de poulies et de cordes, descendait de la terrasse dans la rue, et remontait de même. Cette donnée, et un valet de chambre de la princesse qu'elle gagna, furent les ressorts que Carmen fit jouer et qui faillirent déjouer tous les projets de son heureuse rivale; mettant tout à profit, elle n'oublia pas le nom de Vénus par lequel les innombrables adorateurs de

M.[me] de Belvédère la distinguaient, et le jour qui précéda la nuit pendant laquelle la flotte devait sortir du port de Mélazzo et se diriger vers Messine, elle envoya à l'amiral le billet suivant, au nom de la princesse :

Mon cher Neptune,

Je suis votre sujette, mais vous êtes mon esclave, car je suis née de l'écume de l'élément que vous domptez, et vous portez les chaînes que ma beauté a rivées dans votre cœur. Vénus doit récompenser la fidélité et la constance de l'esclave. La sujette doit un tribut de reconnaissance au maître à qui elle appartient. Pour satisfaire à ces deux obligations, venez à minuit dans mon palais, je veux couronner par avance votre front bientôt victorieux, mais un Dieu tel que vous ne doit pas parvenir à une divinité telle que moi par un escalier, comme un simple mortel; le fauteuil de mon beau-père descendra jusqu'à vous, et vous emportera dans le paradis de Mahomet, où, selon vous une seule houri réunit toutes les perfections qui embellissent dans le harem toutes les épouses de l'infidèle; à l'heure du danger, je vous laisserai suivre la fougue de vos passions guerrières, et vous triompherez des ennemis, comme vous avez triomphé de votre

Rosalie Belvédère.

P. S. L'expédient du fauteuil épargne à ma pudeur le nécessité d'avoir un confident des mystères de nos cœurs.

XXXII.

A la lecture de cette épître, l'amoureux amiral perdit le peu de sens-commun que le ciel lui avait accordé, il fit mille extravagances, il changea dix fois d'habit, de veste, de culotte ; il se mirait à chaque instant à la glace, il se parfumait, il ne pouvait tenir en place, il regardait à tout moment sa montre, se flattant peut-être, dans son délire, que le temps aurait accéléré sa marche, par politesse pour un homme si haut placé dans la hiérarchie sociale. En attendant, pour calmer la fièvre qui le dévorait, il fit à la dame une réponse que les archivistes de la famille Bosco ont bien fait de nous avoir conservée, et que nous nous faisons un devoir de mettre sous les yeux du public.

« Princesse adorable et adorée,

« J'avais, depuis nombre d'années, sacrifié sur l'autel de mon cœur à l'idole de mon autel, mais la divinité de mon culte n'avait jamais agréé les vœux de la victime immolée sur le bûcher de l'amour : bien au contraire, la cruelle déesse a constamment soufflé sur le flambeau que la passion allume avec le vent froid de l'indifférence, qui vient des régions de l'antipathie, et y fait couler le torrent glacial du mépris qui se jette dans le fleuve de l'oubli; mais le fleuve Léthé venant se perdre, comme toutes les rivières dans la mer, a subi les lois de votre Neptune, qui viendra cette nuit déposer à vos pieds son trident. »

Sans perdre un instant, il fit partir son épître sentimentale, qu'il ne tarda pas à suivre. Enfin minuit sonna! Il arrive! Le fauteuil descend des hautes régions où il était suspendu, l'amiral s'y place, à mesure qu'il s'élève, sa vue se trouble, son cœnr bat à lui briser la poitrine, il est obligé de se tenir fortement aux bras du siège qui l'emporte vers la beauté qu'il adore. Mais tout-à-coup le fauteuil s'arrête au milieu de sa course aérienne, entre le troisième étage et la terrasse, à une cinquantaine de pas du sol. Dans cette position, sans pouvoir demander l'explication de ce qui lui arrivait, sans pouvoir même faire le plus léger bruit, dans la crainte d'éveiller quelqu'un des habitants

de la maison, aux fenêtres de laquelle il était presque collé, il commença à trouver le temps long, la position désagréable ; il se rappela que la flotte aurait dû mettre à la voile aussitôt que le vent se serait levé, mais qu'on n'aurait rien pu faire sans lui. Si le projet arrêté, se disait-il, allait manquer par mon absence, mes ennemis et mes rivaux triompheraient ; pourquoi me laisse-t-on ici? Le prince aurait-il eu tout-à-coup quelque soupçon? Pauvre princesse! elle endure peut-être en ce moment les reproches et les outrages d'un époux offensé, et je ne puis lui porter secours! Pendant que l'amant doublement malheureux raisonnait de la sorte, le temps marchait, la nuit s'écoulait et les premières clartés du jour surprirent l'amiral dans la position aérostatique la plus ridicule qu'on puisse imaginer. Pour mettre le comble aux infortunes du malheureux de Lacueva, le vice-roi ne voyant pas paraître l'amiral, profita de l'occasion pour le perdre, et l'empêcher de partager la gloire que le succès de l'entreprise devait lui assurer. Dans ce but, il mit dans ses intérêts le conte-amiral Kakon, et pour rassurer celui-ci sur les conséquences que cet acte d'insubordination pouvait amener, le vice-roi déclára que le service de S. M. exigeait impérieusement dans cette conjoncture la coopération de la flotte, et que si le contre-amiral se prêtait à l'exécution du plan arrêté avec l'amiral, le vice-rói prenait sur lui la responsabilité

du tout. Rassuré par ces raisons en apparence, mais au fond par la probabilité que cette opération militaire exécutée en l'absence de l'amiral, pouvait renverser celui-ci et élever la fortune de Kakon sur la ruine de Lacueva, le chef en second de la flotte consentit à aider avec la division sous ses ordres, l'armée de terre, de sorte que Lacueva eut la douleur de voir partir et manœuvrer plusieurs de ses vaisseaux, sans son consentement, sous ses yeux, sans pouvoir l'empêcher, et ses officiers et ses équipages subirent l'affront de voir leur chef perché dans les airs, attirer la curiosité de tous, et être l'objet des railleries et des brocards que de tous côtés on se faisait un malin plaisir de lui décocher. L'un disait que, l'amiral n'ayant jamais su trouver la gloire dans le monde, il allait la conquérir dans le ciel. *Sic itur ad astra.* « — Oui, répondait un autre, cela lui est plus facile, car le ciel est le règne des pauvres d'esprit. — Vous vous trompez, ajoutait un troisième, cela lui a été tout aussi difficile, puisqu'il est resté à moitié chemin. — Vous n'y êtes pas, ripostait un autre, je vais vous dire le fin mot de l'affaire, c'est que la princesse de Belvédère, après l'avoir mis à la porte, a voulu le mettre à sa fenêtre. — Pas du tout, ajoutait un cinquième, l'amiral est allé chercher le vent dont la flotte a besoin. » Mais, laissons ces propos, et portons notre attention sur un récit plus important.

XXXIII.

L'escadre, composée de douze vaisseaux sous les ordres du contre-amiral Kakon, parut devant Messine, canonna de toute son artillerie le camp français, et en même temps mit à la mer plusieurs embarcations chargées de soldats. Cette manœuvre donna le change à Vallavoire, commandant en chef des troupes de terre, qui, ne doutant plus qu'on voulait sérieusement le chasser de ses lignes et qu'une affaire sanglante allait avoir lieu, pour se trouver en mesure, dégarnit les autres points de défense; cependant, s'apercevant ensuite que les vaisseaux se tenaient toujours à la même distance, et que les embarcations n'approchaient pas davantage, il commença à soupçon-

ner qu'il avait été induit en erreur par une ruse de guerre ; mais il n'était plus temps de changer ses dispositions. Belvédère avait saisi le moment favorable, et s'étant porté en toute hâte sur Mattagrifone et le château de Consaga qui en dépendait, et n'y ayant trouvé qu'une très faible garnison, s'en était emparé presque sans coup férir, et l'aigle du dernier rejeton espagnol de Charles-Quint, avait encore une fois étendu ses ailes sur Messine. Ce succès dont l'armée Ispano-Sicilienne se réjouit, fut pour elle le dernier sourire de la fortune, et devint la source de maux incalculables. Les officiers de marine, qui avaient pris part à ce coup de main, regardaient avec mépris ceux qui n'avaient pas voulu y coopérer ; l'amiral n'osait les punir, parce que cela aurait rappelé son absence et l'ascension qui en avait été la cause ; mais pour assouvir son ressentiment, Lacueva protégeait ceux qui avaient été sourds aux ordres du vice-roi, et tyrannisait ceux qui avaient obéi. Conséquemment, les officiers qui jouissaient de la protection de leur chef étaient avancés en grade, les autres mis aux arrêts et réprimandés sévèrement pour les fautes les plus légères. Les duels et l'indiscipline furent les fruits de cet état de choses ; les matelots suivirent les errements de leurs officiers ; les querelles, les rixes, l'insubordination relâchèrent tout-à-fait la discipline militaire. D'ailleurs l'Espagne n'envoyait pas d'ar-

gent, les équipages manquaient du nécessaire, ils murmuraient, on ne pouvait pas exiger beaucoup de gens qui mouraient de faim ! De quel droit aurait-on pu leur infliger des punitions lorsque le gouvernement manquait à ses engagements ? Ainsi la flotte, faute de réparation nécessaire, ne fut bientôt plus en état de tenir la mer, et comme on va le voir, Charles II fut obligé d'appeler à son secours la flotte hollandaise ; mais n'anticipons pas sur les événements.

XXXIV.

Nous avons laissé le général des Augustins enfermé à la Bastille, et Louis XIV dans la position la plus embarrassante qu'on puisse imaginer, surtout pour un grand prince tel que lui. En effet, il avait envoyé une escadre et des forces de terre pour protéger une ville qui, ayant changé d'avis, récusait maintenant la protection de la France. Les papiers que le père Lipari avait, par le moyen du prince de Chalais, fait remettre à M. de Pomponne, contenaient l'expression des regrets que les Messinais éprouvaient de ne pouvoir accepter les offres de secours que Louis XIV leur avait faites, et la nécessité dans laquelle les habitants de la

seconde ville sicilienne se trouvaient, les circonstances ayant changé, de changer aussi de politique. On expédia des ordres pour faire rebrousser chemin à l'escadre, mais il était trop tard ; à cette époque, les éléments mêmes secondaient les projets du grand roi, et le secours envoyé était arrivé à sa destination avant que le contre-ordre fût parvenu à Marseille. Bientôt on fut informé à Versailles, de l'enthousiasme que la présence de l'escadre française avait excité dans Messine; il était donc évident, pour le gouvernement de Louis XIV, que le moine était un agent de l'Espagne chargé d'empêcher que la France ne prît sous sa protection la ville révoltée. Mais l'archevêque de Rheims et le prince de Chalais, qui connaissaient la moralité du religieux, plaidèrent sa cause, et on eut bientôt la preuve évidente que les dépêches dont on l'avait chargé, avaient été soustraites et remplacées par celles que le prisonnier, dans l'ignorance de cette trahison, avait fait parvenir au ministre des affaires étrangères. Mais par qui avaient-elles été soustraites, et dans quel but? voilà ce qu'il était difficile de préciser. Aussitôt que le père Lipari obtint la liberté, il n'eut rien de plus pressé que de retourner en Sicile, et une seconde escadre, sous le commandement de M. le comte de Preuilly, ayant à bord de troupes de terre, étant prête à mettre à la voile à Toulon, pour aller au secours de Mes-

sine, notre missionnaire s'y embarqua ; son voyage fut aussi heureux, au retour dans sa patrie, qu'il avait été malheureux lorsqu'il en était parti, et il arriva en peu de jours à Messine.

XXXV.

Aussitôt que les troupes de terre de ce second convoi furent débarquées, Vallavoire résolut de s'emparer de la forteresse de Saint-Salvador. Il partagea ses forces en trois colonnes : la première, commandée par Vallavoire en personne, devait pénétrer par la brèche que l'artillerie des assiégeants avait pratiquée dans le mur de la citadelle ; la seconde, à la tête de laquelle d'Esparbères fut placé, devait escalader les bastions du port ; et d'Humiers et de Lavilledieu qui conduisaient la troisième, aidés par le feu de la flotte aux ordres de Valbelle, devaient attaquer du côté de la mer. On forma un quatrième corps de Messinais afin que del Castillo, qui le commandait, pût se

porter partout où il serait nécessaire. A trois heures du matin, on se met en mouvement, on avance, on se traîne presque à plat-ventre, on pose le pied avec précaution; le bruit des vagues et des vents favorisant la marche, on arrive aux avant-postes, sans avoir été entendus; les sentinelles espagnoles faisaient mauvaise garde, le vin de l'Etna en était cause, on les égorge avant qu'ils aient pu donner l'alarme, on continue à avancer, on se flatte avec raison de surprendre l'ennemi; mais l'ivresse, qui avait jusque-là facilité le projet de Vallavoire, l'arrêta tout à coup, et faillit faire manquer l'entreprise. Un artilleur français qui avait fait de copieuses libations de la liqueur qui avait endormi les soldats ennemis, fit, on ne sait comment, partir un coup de canon du camp français. A cette détonation les colonnes assaillantes s'arrêtent. Pimentel, qui était toujours sur ses gardes, fait jouer à la fois toute son artillerie qui fait d'autant plus de ravage que les ennemis sont plus près. Les Français reculent, Vallavoire les ramène à la charge; mais les petites choses agissent si fortement sur l'homme, que ces guerriers accoutumés à affronter la mort, pour qui le chemin de la brèche n'était pas nouveau, ces guerriers, disons-nous, ont perdu leur élan pour un boulet parti de leur camp; ils hésitent, ils regardent en arrière, et l'idée de trahison se présente à leur

esprit. Dans cet instant une seconde décharge de l'artillerie de la forteresse emporte presqu'en entier les deux premiers rangs des Français; il commençait à faire jour, toute tentative ultérieure devenait impossible, Vallavoire se décide à la retraite, et envoie aux deux autres colonnes qui n'avaient pas été plus heureuses que lui, l'ordre de revenir; lui-même en donne l'exemple. Mais à peine avait-il commencé son mouvement rétrograde, que del Castillo arrive hors d'haleine, et dit au commandant français que, s'il veut le suivre avec sa troupe, le drapeau des lys sera bientôt arboré sur la forteresse assiégée. Pour faire comprendre ce qui suit, il faut nous reporter pour un instant au commencement de l'attaque qu'on vient de lire. Parmi le quatrième corps formé presque en totalité de Messinais, il se trouvait des vieillards qui se rappelaient avoir vu, dans leur jeunesse, une porte donnant sur la mer, et par laquelle on faisait entrer ou sortir de la citadelle, les prisonniers dont on voulait cacher la punition au public. Tandis que les trois colonnes allaient à l'assaut, plusieurs hommes de la quatrième se déshabillent, entrent dans l'eau, et, favorisés par les ténèbres et la connaissance des lieux, trouvent la porte! C'est par cette issue, ignorée de la garnison, que Vallavoire et del Castillo pénétrèrent dans la forteresse, et, tandis que Pimentel donnait des ordres nécessaires pour repousser une se-

conde attaque à laquelle il s'attendait, il fut inopinément enveloppé par un parti français, auquel il ne se rendit que lorsqu'en se défendant, malgré les blessures qu'il avait reçues, son épée se fut brisée. La capture du commandant fit mettre bas les armes au reste de la garnison, qui, animée par l'exemple de son chef, résistait encore, et les Français se rendirent maîtres de ce boulevard de Messine, sans grande effusion de sang. Le père Lipari, que la charité chrétienne poussait partout où l'humanité en souffrance réclamait son ministère, après avoir porté ses secours aux blessés et aux mourants qui gisaient autour des fossés, et devant la brèche, entra dans la citadelle; mais à peine avait-il franchi le second pont-levis, qu'il se trouva face à face avec Valbelle; ils s'arrêtèrent soudainement; mais, au même instant, une voix plaintive qui semblait sortir des entrailles de la terre se fait entendre, et tous les deux, mus par un sentiment d'humanité, se dirigent vers l'endroit d'où le cri de douleur était parti. Ils ignorent cependant les détours infinis de ce labyrinthe de casernes, de prisons, de souterrains, de magasins, d'armes, de casemates. De quel côté aller? fallait-il descendre ou monter? Dans cette incertitude un second cri, tel que le rugissement d'une bête fauve, parvient à leur oreille, ils en sont effrayés, ils en suivent la direction, ils hâtent le pas, ils n'entendent plus rien, tout bruit avait

cessé, le silence régnait dans les sombres réduits où ils étaient descendus. Cependant, après être restés quelques instants incertains sur ce qu'ils avaient à faire, il leur sembla entendre le son d'une voix sourde, sépulcrale, qui répétait toujours, avec la monotonie du balancier, la même parole; ils approchent de l'endroit d'où ce bruit paraissait sortir, et ils entendent distinctement prononcer le mot *trahison! trahison! trahison!* et recommencer et continuer à répéter sans relâche, sans accélérer ou ralentir le temps, *trahison! trahison!* Valbelle alors appelle du monde, fait enfoncer la porte de cette espèce de cachot qui renfermait le prisonnier plaintif, et un être dans l'état le plus dégradant dans lequel l'espèce humaine puisse tomber, s'offre à ses yeux; il était assis par terre, sur une dalle, pieds nus, le corps enveloppé dans un large manteau qui tombait en lambeaux, la figure couverte d'un capuchon; sa tête s'abaissait et se relevait alternativement, et ce mouvement d'oscillation perpétuelle faisait frapper son front contre ses genoux relevés, et sa nuque contre le mur, au pied duquel l'insensé était assis; entre ces deux coups, la parole *trahison* trouvait place. La présence de tant de monde, que la pitié et la curiosité avait attiré dans ce séjour de douleur et de démence, porta l'infortuné prisonnier, que la raison avait abandonné, à suspendre cette espèce de bascule, qu'il

s'était imposée, et à diriger ses yeux hébétés sur les curieux : il regarda quelque temps tout étonné, comme si les objets présents à sa vue, ne lui eussent fait aucune impression et n'eussent rappelé aucun souvenir ; mais peu à peu, on vit que les traits de Valbelle attiraient son attention et qu'ils réveillaient une idée vague, car ses regards s'y fixèrent immobiles, et finirent par avoir cette expression d'intelligence qui annonce que l'image qui a frappé l'organe de la vue a pénétré jusqu'à l'esprit. Tout à coup, en effet, bondissant comme un tigre, il s'élance vers la porte pour fuir, mais en étant empêché par la foule qui encombrait l'issue, il fait entendre le même rugissement horrible, qui d'abord avait attiré l'attention du père Lipari et de Valbelle, et repoussé par les curieux qui obstruaient la porte, il tombe à la renverse et offre aux yeux épouvantés des spectateurs, les formes féminines et les traits délicats de la malheureuse Belviso. A cette vue, celui qui avait été la cause d'une telle catastrophe, quoique accoutumé à traiter légèrement les femmes et l'amour, se sentit écrasé sous le poids du crime, et le remords déchira son âme ; il ne put soutenir plus long-temps un tel spectacle, le regard du prêtre le tuait, il fit écarter la foule du lieu où cette scène se passait, s'éloigna avec elle, et laissa sa victime seule avec le missionnaire.

XXXVI.

Elle ouvrit enfin les yeux. La présence de celui qui avait été son guide, son ami constant, pour qui elle avait éprouvé un attachement si chaste, qui n'avait versé que des consolations dans son âme, semblait la calmer; elle se releva, regarda long-temps et attentivement son confesseur, et une expression de contentement se peignit sur ses traits. Le père Lipari profita de ce moment de calme pour placer la malheureuse insensée dans une chaise à porteur, et ainsi cachée à tous les yeux, la fit transporter dans le palais de ses ancêtres. En traversant la citadelle, pour en sortir, il apprit qu'une autre femme, amenée en même temps que la marquise, languissait aussi en pri-

son; le missionnaire obtint sa mise en liberté, et, à sa grande surprise, reconnut dans la prisonnière une femme de service de madame Belviso; par elle on sut le guet-apens dont elle-même et sa maîtresse avaient été les victimes. Profitant de la révolution qui avait éclaté, dit la suivante, deux jours après l'évasion du Stratico et de sa femme, Aloïsio, le secrétaire de madame de Soria, déguisé en homme du peuple, et accompagné par douze scélérats comme lui, se présenta à la porte de ma maîtresse, ordonnant, au nom du peuple souverain, qu'on lui ouvrît pour faire une visite domiciliaire! Il n'y avait pas moyen de refuser; aussitôt qu'il fut admis il fit enfermer les deux seuls vieux domestiques qui étaient restés près de nous; nous bâillonna, nous enveloppa dans les manteaux à capuchon que nous portons encore, et nous plaçant dans un bateau, nous fit entrer dans la citadelle par une petite porte qui donne sur la mer; là, exhibant son ordre, nous fûmes renfermés dans le cachot où vous nous avez trouvés.

XXXVII.

Dans les événements que nous avons jusqu'à présent exposés, et dans ceux que nous allons dérouler aux yeux du lecteur, une chose nous frappe par dessus toutes les autres, c'est que, malgré le bonheur presque constant dont furent couronnées les opérations des Français en Sicile, cette île leur échappa, et que les Espagnols, battus sur mer et sur terre, accumulant fautes sur fautes, et à la fin sans armées et sans vaisseaux de guerre, s'en assurèrent la possession. Cette contradiction constante que nous signalons entre des succès stériles et des revers avantageux, se rencontre dans l'histoire de tous les peuples; toutes les catastrophes que la France a éprouvées, et qui ont

fait craindre maintes fois pour son existence, n'ont servi qu'à augmenter sa puissance; prenons au hasard une époque entre mille: les Armagnacs et les Bourguignons, en se déchirant, déchirent la France. L'invasion des Anglais vient mettre le comble aux malheurs de ce beau royaume gouverné par un fou, et mis au pillage par les partisans des trois régents; dans cet état de choses, tandis que tout semble désespéré, une jeune fille, que maintenant on suppose, je ne sais trop pourquoi, d'origine italienne, et de la famille Guisiglieri, une jeune fille inconnue se présente, ranime le courage de la nation aux abois, et chasse Henri V, qui occupait le trône des lys. Le roi qui succède à celui sous le règne duquel la Pucelle accomplit tous ces prodiges, Louis XI, comme pour mettre la France dans une plus fâcheuse position que celle dont elle venait de sortir, saisi pour la première et la seule fois en sa vie d'un sentiment de générosité, de confiance, court se livrer dans Péronne au pouvoir de son farouche ennemi; on aurait dit, et on disait, dans le temps, que la brance aînée des Valois avait cessé de régner : eh bien, non! c'est la Bourgogne et son souverain qui disparaissent, et Louis XI, tel que ces plantes flexibles des Indes que le vent du boulet fait plier jusqu'à terre, mais qui se relèvent plus droites et plus fortes dès que le projectile est passé, le roi de France, répétons-nous, devint

plus puissant qu'il n'avait jamais été. Les faits de ce genre qui se présentent à chaque page de l'histoire, nous portent à croire, quelque large que soit la part qu'on veuille faire à la sagesse de ceux qui ont joué un rôle dans les fastes du globe, que l'homme a peu ou point d'influence sur les destinées des masses, et que les vicissitudes politiques à travers lesquelles les peuples passent, s'évanouissant avec les passions qui les ont fait naître, les nations avancent ou reculent, selon la volonté immuable de la Providence, et atteignent, quoi qu'elles fassent, le but que le créateur leur a prescrit. Les événements que nous allons exposer prouveront peut-être la vérité des maximes que nous venons d'énoncer.

XXXVIII.

Louis XIV, informé des avantages obtenus par ses armes en Sicile, et de l'enthousiasme que son drapeau qui avait été arboré dans les port, citadelles et forteresses de Messine, y avait excité, prit le parti de secourir efficacement cette ville. Il fit embarquer, sur dix-huit vaisseaux de ligne et autant de galères, cinq mille hommes de troupes, et nomma le duc de Vivonne, à qui il en donna le commandement, vice-roi de l'île dont on devait faire la conquête. Avant de suivre la marche des événements qui nous occupent, il faut s'arrêter un instant pour faire connaissance avec l'envoyé du grand roi. M. de Vivonne s'est en partie peint lui-même en répondant à Louis XIV, qui lui de-

mandait à quoi la lecture était bonne : *Sire, la lecture fait à l'esprit ce que vos perdrix font à mes joues.* En effet, son visage était beau, frais, vermeil. et son esprit fin et très cultivé; le duc de Mortemart, son père, lui avait donné une éducation supérieure à celle que généralement recevaient ses pareils à cette époque. Aussi était-il l'ami intime de Molière et de Boileau, et ce dernier le consola quelquefois par ses lettres des harangues que les messinais lui prodiguaient. Son obésité ne lui ôtait rien de son énergie, et ne l'empêchait pas, au moment du danger, de prendre part à tous les travaux de la guerre, comme le jeune homme le plus ingambe; le chevalier de Vendôme, qu'il sauva au moment où les eaux du Rhin allaient l'emporter, en est une preuve. La physionomie de Vivonne exprimait le contentement dont jouissent presque toujours les caractères légers qui posent en glissant le pied sur le chemin raboteux de la vie; cette heureuse disposition, que la nature lui avait départie, avait été développée par la faveur dont, grâce à ses sœurs, mesdames de Thianges et de Montespan, il avait constamment joui auprès de Louis XIV. Cet homme, dont nous venons d'ébaucher quelques-uns des traits principaux, habillé du fantasque et brillant costume de l'époque, couvert de soie, de rubans, de dentelles, de broderies, les mains chargées de bagues, c'était sa passion, parut devant Messine; l'évêque

Carafa suivi de tout le clergé, le sénat, le syndic, la garde urbaine, les troupes à la solde de la ville, les ordres religieux, tous se trouvèrent sur le quai où le vice-roi mit pied à terre. Les salves que l'artillerie de la ville tirait pour fêter l'arrivée d'un si haut personnage, et se réjouir du secours qu'il amenait; le bruit produit par les canons de la flotte en répondant à ceux de la citadelle et des remparts, les cloches des innombrables églises et couvents mises en branle, les cris du peuple qui vociférait sans interruption : *vive le duc de Vivonne! vive notre libérateur! vive la Madone à la Lettre! vive le roi de France! vive Messine!* les marchands d'eau à la glace, de pastèque, *de fichi d'India,* qui prônaient leurs marchandises, ajoutaient à ce vacarme infernal. Toute cette populace, moitié militaire moitié bourgeoise, armée de toutes espèces d'armes, et habillée de toutes sortes de costumes, tout cela réuni formait un tableau bien étrange et bien bizarre. C'est au milieu de cette scène que le représentant de Louis XIV débarqua à Messine.

XXXIX.

La vue du drapeau de Charles II qui flottait encore si près de celui de son maître, blessa l'orgueil de Vivonne, et sans perdre de temps, avec la promptitude de conception et d'exécution qui a toujours distingué la nation à laquelle il appartenait, il fit mettre en marche les troupes rangées sur son passage pour lui faire honneur, et arriva devant les forteresses de Mattagrifone et de Consagua avant que leurs garnisons se fussent doutées de son projet. Les Espagnols, lents dans leurs opérations, ne pouvaient imaginer que, sans connaître les localités, sans tenir conseil, à peine débarqué, Vivonne pût songer à les attaquer. D'abord ils n'avaient rien compris à ce mouvement, ensuite

en voyant les Français approcher, ils crurent que c'était une fanfaronnade, et ils étaient encore à regarder lorsque effrayés du voisinage de leurs ennemis, et s'aperçevant de leur bévue, ils coururent à leurs pièces et s'empressèrent de fermer les portes ; il était trop tard. Les assaillants, s'élançant à la course, étaient entrés dans les deux forteresses pêle-mêle avec les Espagnols, et tuant ceux qui résistaient, faisant mettre bas les armes à ceux qui se rendaient, s'emparèrent définitivement des deux seules positions qui restassent encore au pouvoir de l'armée Siculo-Ispana ; ce malheur augmenta la mésintelligence et l'insubordination qui, brisant tous les liens de la discipline, démoralisaient les troupes commandées par le marquis de Castel-Rodrigo. Les Espagnols rejetaient les fautes sur les Siciliens, les Siciliens sur les Espagnols, l'amiral sur le vice-roi, le vice-roi sur l'amiral ; d'après ceux-ci sur-tout, c'était le parlement de Palerme qui, tel que la boîte de Pandore, avait versé tous les maux sur la Sicile par le refus d'augmenter les impôts; qu'on ajoute à ces causses de dissensions, la jalousie que les préférences de la princesse de Belvédère excitaient dans tous les cœurs, et on ne sera pas étonné que tant de braves qui s'étaient ailleurs vaillamment battus, n'eussent rien fait de bon dans cette guerre.

XL.

Il n'y a peut-être pas un exemple pareil d'une femme qui ait eu l'adresse de mener pendant si long-temps, non-seulement des individus, mais des masses, avec un empire plus despotique et plus capricieux que la princesse de Belvédère. Tous les officiers de terre et de mer étaient à ses pieds; ils obéissaient ou désobéissaient à leurs chefs, d'après les moindres désirs de la volage beauté. L'amiral et le vice-roi, quoique éconduits, et par conséquent envieux de ceux qu'elle leur avait préférés, étaient obligés d'adorer l'idole qui avait dédaigné leur encens, dans la crainte que l'armée ne brisât les derniers liens de discipline qui la retenaient encore sous les drapeaux. Tous ces gens de guerre, pour qui le duel était une

partie de plaisir, étouffaient les querelles dont la jalousie était cause, et vivaient dans une union apparente, parce que l'intérêt bien entendu de la dame de leurs pensées le voulait ainsi ; car si ces hommes avaient pris l'habitude de décider par la force le différend de l'amour, les droits de la beauté n'auraient plus fait la loi suprême de ce peuple amoureux, dont les passions étaient apaisées ou excitées par un regard de la belle Sicilienne.

En observant l'allure peu favorable que prenait pour l'Espagne la guerre de Messine, on aurait pu dire que tous ces guerriers lombards, belges, allemands, napolitains, espagnols, américains même, n'étaient venus de si loin, et ne s'étaient réunis autour de la ville révoltée que pour adorer la princesse de Belvédère, qui, par un privilége peut-être unique, recevait à la fois l'encens de presque tous les peuples de la terre.

Une autre remarque sur-tout ne peut manquer de frapper l'esprit du lecteur : c'est que l'histoire ne présente pas un autre exemple d'un empire si vaste luttant pendant plusieurs années avec une ville de troisième ordre, qui ne rentre à la fin sous le joug abhorré que lorsque l'immense monarchie des Deux-Mondes, après avoir essuyé toutes les défaites imaginables, n'a plus les moyens de les soumettre.

XLI.

Tandis que cette nouvelle Armide, plus habile que celle qui enleva Renaud du camp des Croisés, attachait tous les cœurs à son char, le représentant en Sicile de Louis XIV se livrait, autant que son caractère léger pouvait le lui permettre, à de tristes réflexions : il n'avait vu en place, depuis son arrivée, que des gens du peuple qui, ayant éloigné la noblesse, s'étaient emparés du pouvoir. Ces hommes ignorants et sans aucune éducation avaient mal administré les deniers publics ; la plus grande imprévoyance avait présidé aux mesures de défense ; la fabrication de la poudre et la fonderie, qui prospéraient sous le commandement d'Avarna, étaient négligés ; les ouvrages

pour accroître la force de la ville, entrepris sous l'administration précédente, abandonnés ; les propriétaires fonciers obligés de livrer, sans aucun dédommagement, leur blé, leur vin ; les marchands de bestiaux leurs bœufs et leurs vaches ; la noblesse maltraitée, les couvents et le clergé contraints d'abandonner une partie de l'argenterie de leurs églises ! Mais ce qui préoccupait encore plus tristement le maréchal de France, était les assassinats multipliés commis sur les soldats français, ce qui lui démontrait que l'esprit public avait subi un grand changement, depuis que Messine était occupée par les troupes de Louis XIV, et que tout l'enthousiasme que son arrivée paraissait avoir excité, que tout cet encens de louange qu'on lui avait prodigué dans des harangues interminables, tout cela n'était que le résultat habituel que le spectacle imposant d'une nombreuse flotte, de troupes bien habillées, et du ronflement du canon, produit toujours sur le peuple, qui, sans s'en douter, voit peut-être dans le déploiement de la force légale le seul moyen de comprimer la force illégale, qui est l'instinct des masses, tel que les eaux qui, resserrées entre des digues, deviennent utiles, et qui, abandonnées à elles-mêmes, inondent, ravagent et se perdent. Cependant, sans la coopération des masses, on perdait cette unité d'action sans laquelle il était impossible de mener la guerre avec succès. Si l'on

remettait le pouvoir aux mains de la noblesse, la haine du peuple s'en serait accrue; d'un autre côté, comment laisser en place des gens sous l'administration desquels beaucoup de Français avaient été égorgés, sans que la justice eût sévi contre les coupables? Comment M. de Vivonne, duc, pair, maréchal de France, général des galères, favori du plus grand roi de la terre, descendant des comtes souverains de Limoges, pouvait-il se trouver sans cesse en contact dans une espèce d'intimité que la fréquence des rapports journaliers devaient faire naître, avec toute espèce de gens; et, qui le croirait? ces gens osaient demander des titres et des récompenses pour les services qu'ils prétendaient avoir rendus à la France. Cette passion pour les titres, qui finit toujours par devenir la passion dominante de ceux qui ont le plus déclamé contre l'inégalité sociale des castes, est digne de remarque. Ces démagogues professent publiquement un culte aveugle pour l'égalité; ils voudraient élever presque le rabot sur l'autel, et l'adorer; mais en secret se cachant à l'ombre de l'idole dont ils se font les apôtres, ils rampent avec une constance infatigable pour obtenir des distinctions nobiliaires. Voltaire disait, à propos de l'anti-Machiavel du grand Frédéric : *Il crache au plat pour en dégoûter les autres!* Il se pourrait que ce mot du patriarche de Ferney expliquât la conduite de ces gens prôneurs d'égalité pour les

autres, amateurs de distinctions aristocratiques pour eux-mêmes. C'est une ruse de guerre : on détourne l'attention de l'ennemi du point que l'on veut attaquer. Ces hommes égarés par la vanité ignorent que la noblesse s'acquiert et ne s'obtient pas. Si les La Trémouille, les Montmorency, les Chabanne-La-Palisse, les Masséna et les Soult, en France; les Talbot, les Warwick, les Canning, les Peel, les Brougham, en Angleterre, n'avaient pas été déclarés nobles, ils le seraient également; car l'histoire, archives des nobles actions, aurait gravé leurs noms d'un burin ineffaçable, et les aurait envoyés à la postérité la plus reculée. Les diplômes de comte ou de marquis, que les gouvernements octroient, ne sont donc que la confirmation d'un fait avéré, que l'aveu des services rendus à la patrie, sans lesquels le brevet n'est qu'un morceau de parchemin. L'immortel sir Walter Scott, lorsqu'il s'égarait, comme nous venons de le faire, loin de la route qu'il s'était prescrite, disait : *When Iam partioularly dull, I have my reasons for it*[1]; j'ai aussi mes raisons pour me laisser entraîner loin du sujet principal, auquel cependant me voici revenu.

[1] Lorsque je suis essentiellement ennuyé, j'ai mes raisons pour cela.

XLII.

M. de Vivonne était indécis sur le parti à prendre dans une si grave conjoncture; ôter le pouvoir des mains du peuple comme il l'aurait désiré, pour le remettre dans celles de la noblesse, était augmenter l'aversion de la majorité pour ne pas obtenir celle de la minorité qui n'était pas moins jalouse que les autres classes de la ville insurgée, des succès que les Français obtenaient auprès des femmes de Messine. Cependant, en permettant que les affaires publiques continuassent à être gérées par des hommes ignorants et inhabiles, la cause de la France en aurait souffert. Dans cet état d'incertitude, M. de Vivonne voulut s'éclairer de l'opinion des chefs de l'armée, et,

à cette fin, il manda pour le lendemain soir, auprès de sa personne, MM. de Valbelle, d'Humiers, de Vallavoire, de Preuilly, d'Esparbères, de Villehardoin; comme on le suppose, tous furent exacts au rendez-vous, excepté Valbelle duquel on ne pouvait se passer; car ayant séjourné longtemps en Sicile, d'abord avec les galères de Malte, ensuite avec les bâtiments français, il était en état de donner des renseignements plus nombreux et plus exacts que tout autre; on dut donc l'attendre; mais les heures s'écoulèrent, et Valbelle ne parut pas! Pour connaître la raison de son absence, il faut savoir que le commandeur fréquentait la société de la signora Letterina Liberti, dont la maison somptueuse réunissait chaque soir les sommités de Messine. Cette femme, que son amitié pour la marquise de Soria faisait juger défavorablement, avait été très mal partagée par la nature; son visage portait les empreintes profondes des ravages que la petite-vérole y avait faits. Ses joues pendaient de même que son double menton qui, prolongeant ainsi un visage déjà très long, allait se confondre avec sa gorge, au milieu de aquelle il se posait majestueusement. Sa tête enfoncée dans les épaules qui s'élevaient jusqu'aux énormes oreilles de la dame, n'avait qu'un seul et unique mouvement de haut-en-bas, tel que celui que, par le moyen d'un fil d'archal, les enfants font continuellement répéter à leurs poupées. Mais

ce qui rendait la signora Letterina plus ridicule et plus désagréable encore, c'était l'enflure, l'encolure magistrale que la conviction de sa propre importance, agissant continuellement sur son esprit borné, avait fini par donner à son physique; elle était gonflée de vanité comme une vessie l'est de vent. En un mot, son teint rougeâtre, son double menton pendant, son nez aquilin, sa marche lente, sa tête immobile et engoncée, l'effort qu'on lui voyait continuellement faire pour se rengorger et se rendre imposante, tout cela lui donnait une ressemblance frappante avec les poules d'Indes lorsqu'elles font la roue; malgré cela, qui le croirait, madame Letterina Liberti avait éprouvé un tendre sentiment que sa cuisine, sa cave et son coffre-fort avaient fini par faire partager al signor Baronio Baroni, qui en était l'objet. Cet homme à qui les Grecs auraient élevé un temple à cause de ses facultés aimantes, cet homme était chevalier de Malte. Valbelle, qui l'avait connu dans l'île, royaume de l'ordre auxquels ils appartenaient tous deux, lui ayant été préféré par une belle, avait été obligé de lui donner deux bons coups d'épée pour mettre fin aux doléances de l'amant délaissé; les anciennes blessures physiques étaient cicatrisées, mais celles de l'amour-propre, encore ouvertes et vives, saignèrent plus abondamment que par le passé, lorsque Baronio Baroni s'aperçut que la signora

Letterina lui préférait le jeune Français, et qu'il n'y avait pas d'avances qu'elle ne lui fit en présence de toute la bonne société de Messine qui se réunissait chez la volage et ridicule beauté au char de laquelle le malheureux rival de Valbelle s'était attaché; mais celui-ci, qui n'était nullement disposé à partager les sentiments de la dame, l'éconduisit avec une grâce parfaite, et adressa ses hommages à la baronne Natoli, très jolie femme et belle-sœur de celle dont le cruel Lovelace français refusait les vœux. De sorte que la signora Letterina voyait tous les soirs, dans son propre appartement, sa belle-sœur être l'objet des hommages que Valbelle lui avait refusés; elle en ressentit une rage qui, s'accroissant tous les jours, devait finir par déborder. Madame de Soria, qui était en correspondance secrète avec la dame jalouse, et qui avait la mémoire du cœur pour les offenses, ne perdit pas cette occasion de tirer vengeance de la lettre que le commandeur avait écrite à sa malheureuse sœur, madame Spadafora, et que l'on se rappelle sans doute; Carmen vit d'un coup-d'œil la disposition d'esprit dans laquelle se trouvait madame Liberti et son amant; elle attisa le feu de leurs passions et les fit servir à l'accomplissement de ses projets.

XLIII.

La veille du jour destiné par le maréchal de Vivonne au conseil qui devait décider la marche à suivre dans la guerre de Sicile, un homme se présente chez M. de Valbelle, portant un billet qu'il remet aux gens de celui à qui l'amoureuse épître était adressée, et s'esquive. Mais Maleck-Adel, le gros chien de montagne du commandeur qui, à l'apparition de l'ambassadeur, avait manifesté des signes peu rassurants pour celui qui en était l'objet, s'élance sur lui et le terrasse; aux cris de l'homme, aux grognements du chien, on accourt, et on délivre le messager. Cette attaque non motivée, cette fureur intempestive contre les habitudes et la nature de Maleck-Adel, firent naître de

fâcheuses impressions dans l'esprit de Valbelle; mais le contenu du billet imposa silence aux conseils de la prudence, et livra l'homme amoureux à toutes les illusions du bonheur. Voici le billet qui répondait aux désirs que le commandeur avait exprimés :

« *Ma conduite doit vous paraître étrange; tous les soirs chez ma belle-sœur, je ne réponds à votre amour que par l'indifférence! La vie, dans ce qu'on appelle le grand monde, n'est qu'une comédie, mon cher, il faut la savoir jouer, au risque d'être sifflé; les anciens, qui étaient plus sages que nous, paraissaient sur la scène avec un masque pour représenter celui qu'il est indispensable d'avoir en société. Je vous mande tout ceci pour vous expliquer ma froideur apparente qui contraste avec la passion que vous m'avez inspirée. J'ai toujours présent à l'esprit l'abyme de misère dans lequel vous, grand scélérat, vous avez jeté la pauvre Belviso, qui n'a pas su jouer son rôle; je saurai remplir le mien! Venez ce soir à une heure de nuit, à ma maison de campagne, mais seul, car si la preuve de mon amour, que je vous donne ainsi, venait à être connue, je serais perdue. Venez, venez, je vous attends.* »

On peut juger des émotions qu'éprouva celui à qui cette épître était adressée.

« — J'étais sûr qu'elle aurait fini par céder », se di-

sait-il à lui-même ; « mais elle joue serré. Hier au soir même, je ne me serais pas attendu à ce dénouement. Quel aplomb ! à quel point cette femme se possède ! Je défie le plus fin de la pénétrer, voilà ce qui me plaît en elle. Nos dames de l'Œil-de-Bœuf ne font pas mieux. Je crois ma foi que j'en suis amoureux ! Ce serait bien ridicule ! Mes amis riraient à mes dépens : avoir gardé ma raison en France pour la venir perdre en Sicile !

« Cependant il faut avouer que cette comparaison du masque qu'elle s'est imposé, avec le masque des anciens, est un peu prétentieuse ! Qu'importe ! Elle m'aime, c'est indubitable ; mais pourquoi me rappeler cette pauvre Belviso ! Ce nom me fait mal ! Folle, dans un cachot infect ! Moi j'ai contribué à la plonger dans cet abyme de misères ! Dieu ! que cette pensée est horrible ! Non ce n'est pas moi, c'est cette infâme madame de Soria, je suis innocent. Quel déchirement j'éprouve, je ne m'en consolerai jamais ! Madame Natoli parle de jouer la comédie ! C'est moi qui la joue à ravir ; on me croit heureux, si on savait ! cette malheureuse folle est toujours présente à mon esprit, c'est comme mon ombre, ombre terrible : que je suis malheureux ! »

XLIV.

Tandis qu'il raisonnait de la sorte, le temps marchait; enfin le soir arriva, et aussitôt que le court crépuscule des pays méridionaux eut fait place à la nuit, l'impatient Valbelle, oubliant tous les beaux raisonnements qu'il avait faits, s'élança hors de chez lui, enveloppé dans son manteau. En suivant les détours innombrables des rues sales, étroites et inégales de Messine, il lui sembla que quelqu'un le suivait; il s'arrêta pour mieux s'en assurer, mais le personnage mystérieux qui s'attachait aux pas de Valbelle s'arrêta aussi; le commandeur reprend sa course, et celui qui semblait ne pas vouloir le quitter, recommence à marcher dans la même direction. Cette conduite était

plus que suspecte. Valbelle rebrousse chemin, tire son épée, et va à la rencontre de l'ennemi caché. Mais que se présente-t-il à sa vue! L'ami le plus fidèle! Son gros chien de montagne, Maleck-Adel qui, ne voulant pas, à ce qu'il paraissait, le laisser aller seul, l'avait suivi de loin, se cachant derrière les angles des rues, dans l'enfoncement des portes, s'arrêtant ou avançant à mesure que son maître reculait ou avançait; mais celui-ci, qui craignait que Maleck-Adel ne fît du bruit, le renvoya rudement. Le fidèle animal, au lieu de se soumettre comme c'était son habitude, se coucha à terre, résigné à recevoir la punition, que la désobéissance à laquelle il paraissait déterminé devait lui attirer; les menaces, les caresses, les coups, rien ne réussit, Maleck-Adel resta immobile, et fit en même temps entendre un faible gémissement, mélange de plainte et de prière, si touchant, que son maître désarmé se laissa fléchir; alors les gambades, les sauts, les faibles aboiements en fausset, langage de tendre reconnaissance, ne peuvent se décrire. Mais à mesure qu'ils approchaient de la porte par laquelle les deux voyageurs devaient sortir, les démonstrations de gaîté diminuaient visiblement, et une fois hors la ville, le chien prit un aspect terrible, ses yeux devinrent de la couleur du verre rougi au feu, son poil se hérissa; la tête haute, le nez au vent, flairant toujours, au lieu de suivre, il précédait son maître;

à tous ces signes Valbelle ne pouvait se méprendre, il vit clairement qu'un danger le menaçait. La raison aurait peut-être conseillé de retourner en ville, d'appeler main-forte, et de reprendre le chemin qui menait à la maison de campagne vers laquelle il devait diriger ses pas. Mais l'histoire de France nous apprend que les places au Parlement augmentaient de valeur, et étaient plus recherchées à mesure que les troubles publics en rendaient les fonctions plus dangereuses. Comment donc se flatter qu'un militaire français reculât devant le guet-apens qui semblait imminent! D'ailleurs, accompagné par son fidèle et brave Maleck-Adel, il aurait affronté une armée. Dans cet instant le chien s'arrête, montre deux rangées de dents terribles, et par un hurlement rauque et profond, avertit son maître de se préparer à la défense. Valbelle tire son épée, mais elle n'était pas encore entièrement hors du fourreau, qu'il sentit quatre mains puissantes se poser à-la-fois sur lui; il veut se dégager, impossible! Mais ses efforts et l'agilité de ses mouvements cependant sont tels, que toute la force des sicaires suffit à peine pour retenir le captif. L'issue de la lutte est incertaine; si le chien attaque un des deux assistants, Valbelle fera sans doute mordre la poussière à l'autre; mais Maleck-Adel, s'aperçoit d'un coup-d'œil que son maître aurait tenu tête aux deux hommes contre lesquels il est aux prises, le temps qu'il lui fallait pour

prendre à la gorge et mettre hors de combat, un troisième individu, qui était d'autant plus dangereux, qu'il était libre ; en effet le personnage qui n'avait été visible que pour l'œil du fidèle animal, sortit de derrière un arbre, brandissant un stylet avec lequel il se préparait à mettre fin à la lutte commencée ; mais à peine a-t-il fait le premier pas, que Maleck-Adel d'un bond s'élance sur lui et le renverse, dans le même istant deux corps noirs, espèces d'ombres opaques, se dessinent au milieu de ce groupe et une voix s'écrie : infâmes assassins, lâchez votre victime ! Les deux sicaires qui s'étaient emparés du commandeur, s'esquivent. Le père Lipari et del Castillo, c'étaient les deux ombres, s'approchent de l'homme dont ils croyaient avoir sauvé la vie, et, à leur grande surprise, il tombe aux pieds du prêtre, et se frappe le front contre les racines d'un arbre.

XLV.

Avant de continuer le récit de cet épisode de douleur, sachons comment et pourquoi les deux amis se trouvaient être acteurs dans ce drame terrible. Le lecteur se rappellera, sans doute, qu'il existait dans le palais Belviso deux passages souterrains dont l'un communiquait avec le palais du gouvernement, et dont l'autre aboutissait hors la ville, et tous les deux à la chambre à coucher du maître de l'hôtel; c'est par le second de ces deux passages, par lequel le comte Soria était sorti de Messine, que le missionnaire et del Castillo menaient, de temps en temps, la malheureuse Marie respirer l'air oxigéné de la campagne. Abandonnée après sa faute, de tous ses parents et ses

amis, le père Lipari et son Pylade se crurent obligés de les remplacer auprès de l'infortunée délaissée. Les soins affectueux des deux amis, la vie tranquille qu'on lui faisait mener, les mesures qu'ils prirent pour éloigner d'elle tous les objets qui pouvaient lui retracer sa chute et sa folie; tout cela avait entièremement rappelé à la raison la pauvre recluse. Son corps seul conservait encore les traces de tant d'infortune; ce fut après une de ces promenades du soir, prolongée plus tard qu'à l'ordinaire, qu'en rentrant les deux amis remarquèrent l'allure suspecte de deux individus qui rôdaient dans les environs. Frappés de cette idée, le moine et son collègue en diplomatie se tinrent près de l'issue du passage, et à peine entendirent-ils l'aboiement du chien qu'ils accoururent au lieu du danger, et furent témoins de la scène dont nous avons dû suspendre le récit pour expliquer la présence des deux acteurs qui y mirent fin. Maintenant retraçons le tableau tel qu'il se présente à leurs regards. Le chien percé d'outre en outre par le stylet du sicaire, à qui en la recevant, le courageux animal avait donné la mort, gisaient tous deux par terre; l'animal enfonçant encore ses dents dans la gorge de l'homme sur la poitrine duquel il était étendu, mêlant leur sang, cadavre sur cadavre, gardant encore la position de leur dernière action. L'assassin étendu sur le dos avait le visage tourné vers le ciel, ses traits étaient

crispés par la douleur; sa main gauche, avec laquelle apparemment il avait fait de vains efforts pour repousser son furieux adversaire, étreignait encore la gueule du dogue; la droite reposait sur les reins du chien, et tenait encore, raidie par la souffrance, le manche de l'arme qui traversait de part en part le corps du fidèle ami de son maître; sur cette main brillait une bague en diamant. En y portant les yeux les deux amis la reconnurent pour être la même qui avait frappé leurs regards dans le *fondaco;* c'était la bague de Marie qu'Aloïsio lui avait arrachée en la menant à la citadelle, et le cadavre au doigt duquel le bijou volé se trouvait, était celui du secrétaire de Carmen, qui gisait là, représentant la trahison étouffée par la fidélité. Un peu plus loin était Valbelle, défiguré, le visage contre terre; les assassins qui, en se sauvant, lui avaient plongé un poignard entre les deux épaules, l'avaient fait d'un bras si vigoureux, que le malheureux était allé tomber le front contre les racines d'un arbre aux pieds des deux amis qui arrivaient à son secours, et peut-être leur apparition soudaine, suspendant pour un instant les efforts que le Français avait jusqu'alors faits avec succès pour sa défense, avait donné aux sicaires la facilité de le frapper, chose à laquelle ils n'avaient pu encore réussir. Il vomissait une bave sanguinolente; la boue mêlée aux feuilles des arbres et au sang qui sortait abondamment de la

tête et des narines, avait formé une croûte sur ses joues; un instant avait suffi pour faire de cet Adonis, de ce séducteur, idole des femmes, un être qui inspirait le dégoût et la pitié. Il donnait cependant quelques signes de vie; le missionnaire, expert en l'art de guérir, arracha l'arme homicide de la plaie, étancha le sang, appliqua le premier appareil, et ayant fait placer le blessé sur un brancard, le fit transporter chez madame Belviso et déposer sur le lit de la dame, qui, comme on l'a vu précédemment, était le premier qu'on rencontrât en entrant par le souterrain. La pauvre Marie ne se doutait pas à qui elle donnait l'hospitalité, et certes lorsqu'elle commit la faute qui fit le malheur de toute sa vie, elle était loin de s'attendre à ce qui lui arrivait en cet instant. Cet homme envers qui la nature avait été prodigue de tous ses dons, hideux, ayant perdu la parole et la pensée, dégouttant de sang, couvert de fange; cet homme qui, pour satisfaire le caprice d'un instant, avait de sang-froid détruit à tout jamais l'existence de l'infortunée, était moribond dans le lit de sa victime; et cette victime, s'élevant au plus haut degré de perfection auquel la nature humaine puisse atteindre, remplissait envers son séducteur tous les devoirs que la religion ordonne, donnait au parjure toutes les consolations que la charité enseigne.

XLVI.

Lorsque madame Belviso apprit le nom de l'homme qui gisait dans sa propre couche, elle ne manifesta aucune émotion. Peut-être, éclairée par l'expérience de sa vie, ayant toujours présents à la pensée les terribles malheurs que sa faute lui avait attirés, s'attendait-elle à voir la main de la providence s'appesantir sur l'auteur de sa chute, et la catastrophe de Valbelle n'eut-elle rien de nouveau et d'extraordinaire pour elle. Le moine et sa pénitente se firent les gardes-malades du blessé ; ils ne le quittaient pas des yeux, ils s'efforçaient de deviner, par l'expression de sa physionomie et les mouvements de ses traits, les besoins qu'il éprouvait pour les satisfaire, et sou-

lager ainsi autant que possible les souffrances du moribond. Le moine guettait un de ces courts instants pendant lesquels la raison éclaire ceux que la vie abandonne ; il guettait cet instant favorable pour calmer les déchirements et les angoisses qu'éprouvent les heureux de la terre à l'aspect de la mort. Mais le malheureux ne donnait d'autres signes d'existence, que quelques mouvements convulsifs; son visage, ses muscles se contractaient, ses traits se crispaient, sa bouche, dont la lèvre supérieure un peu relevée laissait apercevoir le bout de ses dents, vomissait du sang qui n'avait cessé de couler depuis que le malheureux avait été frappé; ses yeux étaient en proie à une convulsion continuelle, qui les forçaient à rouler dans leur orbite, mouvement effroyable qu'on entrevoyait par les paupières entr'ouvertes; le ventre était collé aux reins, la poitrine au contraire extrêmement dilatée; dans cet état, il était impossible, inutile, de parler religion à un être que toutes ses facultés avaient abandonné. En attendant qu'elles eussent, au moins pour un instant, animé cette machine prête à se dissoudre, le temps qui ne s'arrête jamais avait marché de son pas éternel, et la nuit s'était écoulée; les étoiles pâlissaient; une couche blanchâtre se répandit d'abord sur la voûte des cieux, la teinte rose qui annonce l'approche de l'aurore se montra ensuite à l'horizon, les oiseaux

commencèrent à gazouiller, les boutiques à s'ouvrir, les lampes, devant les Madones, s'éteignaient, les patrouilles se retiraient, les sentinelles étaient changées, les vendeurs de *zambu*, sorte d'anisette plébéienne, offraient leur liqueur à l'ouvrier matinal, les provisions commençaient à arriver, tout ce mouvement qui annonce la vie, entourait la scène lugubre dont nous venons de parler, et de la chambre même où était le blessé, on pouvait contempler le spectacle animé que présentait cette ville sicilienne au lever du soleil. L'inconstant et léger zéphyr qui s'élève toujours avec l'aurore, se glissa à travers les portes du palais Belviso, portes qui auraient peut-être présenté un obstacle aux voleurs, mais qui laissaient un libre accès aux intempéries des saisons, le zéphyr, disons-nous, pénétra jusqu'au lit du malade. Dans cet instant un rayon de soleil levant éclaira la chambre où le jeune Français achevait, d'une si triste manière, le festin de sa vie, et se posa sur son visage livide en traversant les rideaux de soie jaune du lit où il languissait; de sorte que ce visage, qui, vieilli en quelques heures, avait acquis la couleur qu'on est habitué de voir sur les figures des forgerons lorsque le fer coule liquide à leurs pieds, avait, outre ce reflet des démons, une nuance jaune, qui, glissant sur le sang, la boue, les cheveux hérissés par la douleur et par le combat, les narines serrées, la bave et les larmes que

la souffrance arrachaient au malade, offrait un hideux spectacle, et une terrible leçon. L'action simultanée du zéphyr matinal, du rayon du soleil, l'attouchement causé par la main du docteur, qui, arrivé en ce moment, lui tâtait le pouls, tout cela à la fois ranima les sens éteints dans ce corps désorganisé. Valbelle ouvrit les yeux, le blanc en était mat, on aurait dit du plomb, la prunelle éteinte! Il regarde sans rien comprendre d'abord, comme si l'organe de la vue ne transmettait pas à la pensée les objets qui se dessinaient dans son orbite; mais ensuite sa tête se débarrassa peu à peu, et les idées revinrent graduellement, quoique confuses, vagues, incertaines. Marie lui apporta à boire, le père Lipari lui soutenait la tête avec les oreillers sur lesquels elle reposait, le chirurgien se tenait en face du malade, debout les bras croisés sur la poitrine, suivant d'un œil attentif tous les symptômes qui pouvaient aider son expérience.

Ils restèrent quelque temps ainsi que nous venons de le dire, lorsque l'être dont l'existence allait finir dans le lit de celle qui avait été sa victime, fit entendre sa voix : — « Où suis-je? dit-il en regardant de tous côtés. — Chez madame de Belviso », se hâta de répondre le chirurgien, pour en ôter l'embarras à la maîtresse de la maison; car chaque chose que l'infortuné Français apprenait sur sa position, était un châtiment terrible

que Marie, par l'exercice des vertus chrétiennes, infligeait à l'homme qui les avait toutes négligées. — Et pourquoi ne suis-je pas chez moi? reprit le commandeur, à qui le nom de la femme qu'il avait déshonorée ne rappelait aucun souvenir. — Parce que, dans l'état où vous êtes, monsieur, ajouta le docteur, il aurait été dangereux de vous porter jusque chez vous. — Dangereux! vous dites dangereux! répondit Valbelle. Oui, en effet, je ne puis bouger... ma tête est lourde... je sens... j'éprouve... Ah! mon Dieu! je souffre beaucoup. — Je le crois, reprit le médecin : vous avez été blessé, vous ne pouvez l'avoir oublié. — Ah! oui... c'est cela... un combat terrible... bataille sanglante. Je me suis battu en gentilhomme: M. le maréchal l'aura mandé au roi... au roi... » Il continua encore quelque temps à faire entendre des paroles mal articulées, décousues, incohérentes. A la fin il se tut, et son corps s'affaissa, comme si toutes les forces vitales l'eussent abandonné à la fois. Marie, pour ranimer l'existence qui semblait prête à s'éteindre dans l'infortuné Valbelle, approcha des lèvres du moribond la potion prescrite par le chirurgien; et tandis qu'elle la lui présentait d'une main, elle lui relevait de l'autre le menton pour faciliter la déglutition du breuvage. En sentant ce visage cadavéreux dans sa main, on peut imaginer tout ce que la malheureuse dut penser et souffrir. Le petit chien de la

baronne vint en ce moment aboyer doucement près de sa maîtresse, comme pour faire entendre ses doléances jalouses de ce qu'on le négligeait, lui si fidèle, si constant! Marie faisait peut-être cette même réflexion qu'on vient d'indiquer, et pensait à l'injustice qui guide toutes nos actions et nous porte à nous occuper de ceux qui nous traitent mal, de préférence à ceux dont l'affection nous est acquise, lorsque la voix de *Fidèle*, c'était le nom du chien, réveilla le malade de son accablement. Il prit la potion, porta ses regards sur la pauvre petite bête, qui continuait à faire entendre ses plaintes, et après être resté quelque temps les yeux attachés sur le chien, prononça, quoique très indistinctement, le nom de Malek-Adel. Oliva, femme de service de madame Belviso, que nous avons vue partager les tristes vicissitudes de sa maîtresse, et qui gardait encore une haine profonde contre celui qui en avait été l'auteur, s'empressa de lui répondre : — « Malek-Adel, monsieur, n'est plus; il a été tué à votre côté. — Malek-Adel mort! comment... est-il possible?... Oui... il me semble... Pauvre ami!... brave Malek!... Il est accouru... vous avez raison... Je ne te reverrai plus! Et une larme glissa le long de la joue du moribond. La main de Marie se leva et essuya cette larme! Valbelle suivit des yeux cette main secourable, et s'écria en regardant madame Belviso, qui, certes, après de si longues souffrances, après la

perte de sa raison, et avec le costume modeste qu'elle avait adopté, était méconnaissable : — Je crois connaître cette dame... mais... non, non... Dieu! que la tête me fait mal... » Oliva, dont nous connaissons les dispositions hostiles envers le commandeur, profitant du moment d'hésitation dans lequel cet examen que le malade faisait de son infirmière, avait jeté tous les acteurs de cette triste scène, répondit : — « On voit, monsieur, que votre mémoire est très faible. Cette dame est ma maîtresse, madame la baronne de Belviso; c'est elle qui vous accorde l'hospitalité, c'est elle qui est votre garde-malade, c'est elle qui vous reçoit dans son palais, c'est elle qui vous cède son propre lit dans lequel vous reposez. » Cette explication, et le ton dans lequel elle était faite, déchira le voile qui couvrait le passé dans l'esprit du moribond; et sa conduite envers sa victime, qui contrastait d'une si frappante manière avec celle que Marie, en cette circonstance, tenait envers lui, se retraça à sa mémoire telle qu'elle avait été, lâche et cruelle. Lorsque la soubrette eut achevé sa virulente apostrophe, tous les regards se rencontrèrent; ce regard simultané, mu par le même sentiment, par la même pensée, exprima une longue épopée de douleurs. Marie, seule, n'osa lever les yeux; car elle sentait que ceux des autres devaient être tous dirigés sur elle; et de peur de les rencontrer, oppressée par la honte, l'infortunée tomba à genoux,

le visage entre ses deux mains. Au même instant, Valbelle, qui avait eu le temps de revenir de l'émotion et de la surprise dans laquelle la connaissance de son extraordinaire position l'avait jeté, s'écria : — « Le jour de la justice est arrivé! Seigneur, que votre volonté soit faite. Alors le missionnaire, profitant des dispositions favorables que ces mots devaient faire supposer, lui dit que, puisqu'il croyait que Dieu voulait le punir, il serait sage de calmer la colère céleste en s'adressant aux ministres de l'autel. — Vous croyez donc que le danger est imminent, révérend père? répondit Valbelle. — Je ne dis pas cela, répondit le prêtre. Qui peut se vanter de savoir l'heure à laquelle les portes de l'éternité doivent s'ouvrir pour nous? Il n'y a que le doigt du Seigneur qui marque l'époque où nous arrivons dans cette terre de douleur, et celle où nous la quittons. Mais nous sommes tous mourants. — Oui, je comprends, reprit Valbelle, nous sommes tous mourants; mais moi, je suis moribond... c'est trop tôt. Qu'importe! je suis Français et militaire : vous voyez qu'à la vue du trépas que vous m'annoncez, mes facultés s'animent au lieu de s'affaiblir; la parole, qui m'avait abandonné, revient un peu. Donnez-moi un peu d'eau... j'étouffe, mon révérend; soulevez-moi... J'aurais cueilli des lauriers si j'étais resté dans le monde... que la volonté de Dieu soit faite; je suis bon chrétien... J'ai affronté la mort sur

terre et sur mer, je la verrai venir étendre sur ce..... « Il ne put achever. Le mot *lit*, qu'il allait prononcer, lui rappela une autre fois le terrible passé, d'autant plus terrible que son avenir était l'éternité, l'épouvantable éternité, dont le mot seul fait dresser les cheveux sur la tête. Valbelle se tut : le missionnaire, d'un signe, fit éloigner tout le monde. Alors le pénitent et le confesseur se trouvèrent seuls, face-à-face, le coupable devant son juge. — « Monsieur, dit le commandeur, l'effort que je viens de faire pour surmonter le sentiment d'effroi que la prochaine dissolution de notre être nous fait éprouver à tous, quelque brave que l'on soit, sur-tout lorsqu'on a comme moi de terribles comptes à régler, cet effort, dis-je, monsieur, a épuisé toute ma force; ma blessure, je le sens, fait d'affreux ravages... je m'en vais... Le récit de mes iniquités serait long... ma mémoire est faible, ma parole est lente, ma respiration est pénible... veuillez, mon révérend père..... — Je vais suppléer à votre faiblesse, lui répondit en l'interrompant le moine, vieux médecin expert des ames; je connais les plaies qui les consument, les chancres qui les rongent; je vais vous faire l'histoire de votre vie : ce sera votre confession que vous ferez par ma bouche; si je me trompe, j'en serai ravi. Tous les hommes de votre naissance se font une divinité d'un être idéal, produit de leur imagination malade : cet être, qu'ils tâ-

chent d'imiter, auquel ils s'efforcent de ressembler, est complétement insensible; il n'aime que lui-même, concentrant et dirigeant vers sa propre personne tous les sentiments que les autres humains éprouvent les uns pour les autres; il se fait un Dieu de son individu, à la satisfaction duquel il immole ses parents, ses amis, ses bienfaiteurs : il marche vers ce but d'un pas assuré, le sourire sur les lèvres, semant le trouble et la discorde dans les familles, brisant les liens les plus sacrés, flétrissant par l'atroce calomnie la vertu qui résiste, condamnant au mépris, aux remords et aux larmes la vertu qui a cédé! L'argent, la séduction, l'intrigue, le mensonge, tout est mis en œuvre, tout moyen est bon pour contenter des passions honteuses; un tel être n'a pas de père, n'a pas d'enfants, tout commence et finit en lui; mais César, votre grand roi et les héros ses semblables, ont toujours honoré et payé de regrets les victimes que leur ambition a faites, tandis que vous, hommes à bonnes fortunes, ainsi qu'on vous appelle, vous déversez le mépris et la raillerie sur celles que leur faiblesse a portées à satisfaire vos désirs; la froide cruauté d'une pareille conduite envers un sexe plus faible et sans défense, me dispense de tout commentaire; maintenant que vos passions doivent être éteintes, vous vous jugerez vous-même mieux que je ne pourrais le faire. Valbelle, votre heure est sonnée, vous avez vécu,

l'éternité va commencer pour vous; employez le peu de temps qui vous est encore donné, pour demander pardon de vos péchés au Dieu tout-puissant et tout miséricordieux. Vous allez paraître devant son tribunal auguste, vos fautes sont innombrables, mais sa miséricorde est sans bornes, sa bonté immense, comme tout ce qui émane de sa céleste nature. Dites avec moi : Pardon, ô Seigneur, pardon, miséricorde, ô Seigneur, au nom du sang de votre Fils, miséricorde, miséricorde! Ayez foi en lui, à qui tout est possible, Valbelle, et espérez. » Il se tut, le moribond dans les yeux duquel les larmes de repentir ruisselaient, lui serra la main, le missionnaire leva la sienne, et le bénit. Marie, le chirurgien, del Castillo, Oliva, rentrèrent; madame Belviso entonna le *Miserere mei Deus, secundum magnam misericordiam tuam;* tous unirent leur voix à la sienne, et celle qui avait éprouvé tous les outrages, toutes les trahisons qu'une pauvre créature puisse endurer, pria pour le coupable, implora la miséricorde divine pour celui qui n'avait eu aucune pitié d'elle. Sublime loi du Christ! Le père Lipari, qui venait de sortir de cette chambre de douleur, revint avec le viatique; MM. de Vivonne, de Champlatreux, de Preuilly, de Chabannes, de Desparbes, de Château-Renault, Duquesne, Tourville, Vallavoire, de Clerembault, Crussol, Lafayette, Mornas, Lavilledieu, tous les officiers marquants de terre et de mer qui venaient dire

un dernier adieu à leur camarade, à leur compatriote, suivaient le Saint-Sacrement; la scène était terrible et solennelle ! Le moribond avait, comme au commencement, perdu une autre fois la parole, mais sa tête était encore assez libre pour calculer avec quelle rapidité la mort envahissait son être, et sentir, quelque résigné qu'il fût, toutes les angoisses d'une séparation éternelle. Le prêtre prit l'hostie consacrée, et dit à haute voix, au moment d'administrer l'extrême-onction au mourant : — « Seigneur, vous qui avez pardonné à ceux qui vous donnèrent la mort, pardonnez au pécheur repentant; pardonnez-lui, ô Seigneur; puisse sa triste fin servir de leçon à ceux qui, suivant les mêmes errements, marchent dans la voie de perdition; et puisse-t-elle en même temps, en désarmant votre juste colère, lui ouvrir, ô Seigneur, les portes de votre céleste demeure ! » Tous les témoins de cette scène déchirante fondaient en larmes; les prières continuaient, interrompues par les sanglots, le moribond seul était tranquille; la gangrène qui faisait en lui des progrès rapides, en atteignant la sensibilité dans ce corps désorganisé, lui rendait moins poignante l'approche de la mort; mais elle avançait à grands pas; une dernière étincelle de vie animait encore la tête; mais le doigt de Dieu avait marqué l'heure, elle sonna, les prières cessèrent. Valbelle n'était plus!

XLVII.

M. de Vivonne, a qui les délicieux fruits de l'Etna, le muscat de Syracuse, la malvoisie de Lipari, les belles femmes de Messine et sa paresse naturelle, avaient fait oublier le serment de fidélité que cette ville devait au souverain qui la protégeait, se décida enfin, trois mois après son arrivée en Sicile, à recevoir sur l'Évangile cette preuve publique de soumission envers le monarque qu'il représentait. Le 28 avril 1675, jour destiné à cette grande solennité, le vice-roi français de Sicile était à dîner entre une danseuse maltaise et une chanteuse grecque. Il était midi; quatre huissiers, habillés de noir, ayant leurs chaînes d'or au cou,

étaient assis dans la chambre qui précédait celle où cette espèce d'orgie avait lieu, et d'où sortirent des éclats de rire qui rappelaient la gaîté des dieux d'Homère. Un des quatre huissiers tenait son oreille collée au trou de la serrure, et transmettait aux trois autres ce qu'il entendait par intervalles; il se rangeait et ouvrait la porte pour laisser passer un valet de chambre qui portait des coupes de vermeil remplies de glaces, des bouteilles de vin, de liqueurs, ou un domestique qui sortait emportant les tasses, les assiettes, les couverts qui avaient servi. Tandis que les joyeux convives oubliaient dans le vin, l'un ses grandeurs et ses devoirs, les deux autres leur abjection et leur misère, D'Antiege, le secrétaire, qui rôdait autour de son maître pour suppléer à sa paresse, et pour empêcher que certaines choses qu'il était intéressé à cacher, n'arrivassent aux oreilles de celui dont il exploitait la bonté; d'Antiege, disons-nous, accourut aux éclats de la gaîté bachique qui s'était emparée du général des galères. Il aurait voulu entrer pour lui rappeler que l'heure à laquelle il devait recevoir le Sénat et les autorités approchait; mais le duc de Vivonne, facile, égal, et toujours enjoué, changeait de caractère lorsqu'on troublait les plaisirs, unique occupation de sa vie, et pour lesquels il prétendait que l'homme avait été créé. Tandis que le secrétaire hésitait, réfléchissait à ce qui s'ensuivrait s'il entrait ou s'il n'entrait pas,

arrivèrent, heureusement pour lui et pour son maître, MM. de Vallavoire, général des troupes de terre; le chevalier de la Fayette, commandant *le Prudent*, vaisseau de ligne; de Langeron, commandant la frégate *la Gracieuse*; Villedieu, colonel, et Mornas, lieutenant-colonel; tous ensemble, voyant que le temps s'écoulait, et que le maréchal continuait ses libations et ses chansons bachiques, tous ensemble forcèrent la consigne et entrèrent dans le sanctuaire défendu. On peut juger de leur surprise en voyant le duc en robe de chambre et dans un parfait déshabillé! Il s'en aperçut, et attribuant leur étonnement à la présence des deux femmes qui étaient avec lui, il s'écria : — « Vive-Dieu ! messieurs, je vois que votre pudeur se révolte à la vue de votre chef au milieu de ces deux princesses! Qu'est-ce que votre rigidité trouve à reprendre en cela!!! Messieurs, je fais en toutes choses, autant que je le puis, ce que fait notre maître: il se partage entre madame ma sœur et madame de Soubise; et moi aussi, entre la brune et la blonde, qui valent bien vos baronnes et vos marquises de Messine, qui vous font assassiner. — Vous êtes dans l'erreur, monsieur, répondit Vallavoire, nous rigides! Je croyais que vous aviez meilleure opinion de nous; notre étonnement est causé par le déshabillé dans lequel nous vous trouvons. — Par exemple! reprit le duc, vous plaisantez. Voudriez-vous me

voir au milieu de ces créatures avec mon cordon bleu et mon uniforme de maréchal? Règle générale, messieurs, la toilette est en raison inverse de l'amour : beaucoup d'amour, peu de toilette; beaucoup de toilette, peu d'amour. Je vois que M. de la Villedieu m'approuve, car il sourit. — Nous vous approuvons tous, monsieur le maréchal, et nous sommes tous de votre avis, répondit de la Villedieu; mais votre déshabillé nous contrarie, à cause du Sénat qui va arriver chez vous. — Le Sénat va arriver chez moi! vociféra M. de Vivonne, comme un énergumène; eh! que diable vient-il faire chez moi? Qui lui a permis de venir me déranger? Ces bourgeois, avec leur accent traînard et nasillard, croient me traiter sans façon! — Votre mémoire vous sert mal, monsieur, riposta M. de Langeron, nous avons osé pénétrer chez vous parce que c'est aujourd'hui jour du serment, et le Sénat sera ici à midi. — Que le ciel les confonde avec leur serment! ajouta M. de Vivonne, je l'avais entièrement oublié, mais peut-être l'ont-ils oublié aussi! — Non, monsieur, répondit Vallavoire, ils n'ont rien oublié, ce n'est pas la mémoire qui leur manque, et tout à l'heure vous allez les voir paraître. — J'avais exprès différé trois mois, dit le général des galères, espérant que cela leur serait sorti de la pensée; mais comme vous le dites, la mémoire ne leur manque pas; et d'ailleurs à quoi bon cette simagrée? J'aurais plus

de confiance dans le serment de fidélité de mes deux princesses que voici, que dans celui que nous allons nous prêter réciproquement. Convenez, messieurs, que c'est au moins singulier, ils nous assassinent! Nous sommes assassinés, et nous devons jurer d'être bien ensemble, de nous aimer!! — Si monseigneur le permettait, je prendrais la liberté de lui faire observer, dit le secrétaire d'Antiege, qu'il serait temps qu'il s'occupât de sa toilette; car ces gentillâtres, ces provinciaux, sont très susceptibles, et le service du roi exige.... — Le service du roi exige, reprit en l'interrompant M. de Vivonne, le service du roi exige que vous ne partagiez pas avec Courville les gains illicites qu'il fait dans les fournitures de la marine et de l'armée; mais je ferme les yeux sur ces vétilles, à condition, cependant, qu'on me laisse tranquille. — Ah ça, Ribaut, dépêchons, rase-moi d'abord; fais-moi un visage aussi lisse que le sein de ces demoiselles, ensuite tu me donneras ma plus grande perruque; en voyant messieurs les jurats, je rirai sous ma perruque, ne pouvant rire sous ma moustache, puisque malheureusement nous n'en portons plus. Allons vite, à l'ouvrage, Ribaut, ces messieurs s'impatientent, et ont raison. » Dans ce moment on entendit le canon qui annonçait le départ du Sénat et des autorités, pour se rendre près du vice-roi, et d'Antiege dit : — « Vous entendez monseigneur, c'est le canon. — Ah! tu m'ap-

prends cela ! toi? Je suis accoutumé à entendre ce bruit-là sur mer et sur terre, mon maître fourbe; mais, ventre-saint-gris, comme disait notre bon Henri IV, entendre tirer le canon, et un canon français, pour les jurats de Messine, c'est comme si on mettait des manchettes à un cochon. Ces choses-là me font mal; pour me remettre, mes belles, versez-moi un verre de malvoisie, cela neutralisera en même temps l'humidité que j'ai dans les os, et que j'ai gagnée lorsque je fis ce fameux plongeon dans le Rhin. Avouez, messieurs, que c'eût été ridicule de voir noyer en eau douce un général des galères ! Depuis lors j'ai pris l'eau en aversion; encore un verre, le vin développe l'intelligence, messieurs; il produit sur l'esprit le même effet qui résulte du feu sur l'encens, il en fait exhaler les parties les plus subtiles ; buvons à la santé du roi, messieurs, dépêche-toi, Ribaut. M. de Crussol entra tout effaré, et dit que les sénateurs étaient arrivés, et qu'ils étaient dans le salon d'attente. — « Ils sont dans le salon d'attente! riposta Vivonne; eh bien! qu'ils attendent, un salon d'attente est fait pour cela. Allons, Ribaut, donne-moi mon habit écarlate et mon cordon bleu. Vous remarquerez, messieurs, la vérité de l'axiome que tout à l'heure j'avais l'honneur de vous dire : beaucoup d'amour, peu de toilette; beaucoup de toilette, peu d'amour. Aussi voyez quelle superbe tenue est la mienne, allant à la rencontre

de messieurs les jurats. » En prononçant ces paroles, il prit son chapeau à plumes et son bâton de maréchal; les huissiers ouvrirent les deux battants, et annoncèrent à haute voix monseigneur!

XLVIII.

Vivonne, en entrant dans la salle où tout le monde l'attendait debout et découvert (comme de raison) depuis trois quarts d'heure, s'aperçut des dispositions peu bienveillantes que sa personne excitait; mais le duc feignant ne pas s'en apercevoir, salua gracieusement tout le monde, et fit signe qu'on se mît en marche. On obéit, et on défila dans l'ordre suivant : la musique en tête, deux compagnies de mousquetaires, deux de Suisses, les chevaliers de l'Étoile, corps de gentilshommes messinais, les gardes de M. de Vivonne, leur capitaine en tête, encore de la musique, ensuite les officiers et employés du Sénat, en velours violet, brodé en argent, les

hallebardiers en uniforme vert et galonné d'or, ensuite le Sénat habillé en satin noir, suivait M. de Vivonne, qui avait à ses côtés, quoiqu'un peu en arrière, MM. de Vallavoire, de Crussol, de Béthune, de Lafayette, de Langeron, et de Preuilly, chacun selon leur rang. Dans cet ordre, ils arrivèrent à la cathédrale que l'on connaît déjà, où le nouveau vice-roi prit place sur un trône avec un dais de velours cramoisi, frangé d'or; vis-à-vis, on en avait élevé un autre moins élevé, pour l'archevêque Caraffa, au-dessous duquel se trouvaient, pour les Sénateurs, des chaises à bras de brocard d'or. Les juges s'assirent sur les premières marches du trône du vice-roi. Quand tout le monde eut pris place, la messe et les prières commencèrent, l'orchestre, composé de cent musiciens, auquel répondait la musique militaire des régiments, les cloches en branle, le ronflement du canon, accompagnèrent le service divin. Lorsqu'il fut terminé, tout se tut, le silence le plus profond succèda à tant de bruit; d'Antiege s'avança au pied du trône, et lut en italien le serment suivant : — « Nous, Sénateurs, de la noble et exemplaire ville « de Messine, ville de Marie, mère de Dieu, le « genou en terre, faisons hommage-lige de fidélité « à l'invincible Louis XIV, roi de France et de « Navarre, et à ses successeurs, entre les mains de « votre excellence Louis-Victor de Rochechouart, « prince de Tonnay-Charente, duc, pair et ma-

« réchal de France, vice-roi, représentant la per-
« sonne du roi Louis XIV dans la ville de Messine,
« et dans les autres lieux de l'île dans lesquels
« les peuples auront secoué le joug de l'Espagne;
« et ainsi nous jurons sur la croix de Notre-Sei-
« gneur Jésus-Christ, et sur les quatre évangiles,
« que nous touchons avec nos mains, que la ville
« de Messine, ses citoyens et habitants seront très
« fidèles vassaux et sujets de Sa Majesté et de ses
« successeurs, jusqu'au dernier jour de la vie.» — Après quoi, chaque Sénateur mit la main droite sur les évangiles que l'archevêque leur présentait sur un coussin de brocard d'or. Cette cérémonie terminée, d'Antiege s'avança une autre fois, et lut à haute voix la formule suivante. « Nous, Louis-
« Victor de Rochechouart, prince de Tonnay-
« Charente, duc, pair, et maréchal de France,
« gouverneur des provinces de Champagne et de
« Brie, vice-roi en cette ville de Messine, et dans
« les autres lieux de l'île dans lesquels les peuples
« auront secoué le joug de l'Espagne, nous jurons
« sur la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et
« sur les saints évangiles que nous touchons, à
« vous Sénateurs, établis devant notre personne,
« de la part de toute la ville, de conserver à ladite
« ville ses privilèges, droits, immunités. » Alors M. de Vivonne se leva; sa corpulence, son costume brillant d'or, couvert de pierreries, sa belle prestance, son organe sonore qui retentit dans le

temple, produisirent un grand effet sur les masses qui l'écoutaient, et il dit d'une voix qui ébranla les voûtes du sanctuaire : — « Nous, Louis-Victor de « Rochechouart, prince de Tonnay-Charente, duc, « pair et maréchal de France, vice-roi du roi de « France en Sicile, nous prêtons solennellement « le serment tel qu'il est conçu dans la formule « qu'on vient d'entendre. » Cela dit, ceux à qui appartenait de droit, signèrent l'acte dans l'ordre suivant. Le lieutenant général de Vallavoire, marquis de Voulx, — Raymond de Crevant d'Humières, chef d'escadre, — Siméon Caraffa, archevêque de Messine, — don Charles Campolo, marquis de Saint-Théodore, — don Placido Raitano, marquis de Gallidoro, — marquis del Pozzo, — don Charles di Gregorio, marquis de Poggio, Grégorio.

Pour monseigneur *d'Antiege.*

Le 28 avril 1675.

Lorsqu'on eut finit de signer, et que les sceaux furent apposés, on se remit en marche dans l'ordre dans lequel on était arrivé, et le soir M. de Vivonne donna un bal dont à Messine on n'avait pas d'idée, et dont les fastes de la ville ont conservé le souvenir.

XLIX.

Pendant que ces fausses démonstrations d'union et d'amitié, qui certes ne trompaient personne, avaient lieu à Messine, un événement de la plus haute importance allait se passer sur la grande scène du monde. Le gouvernement espagnol se convainquit à la fin, qu'avec ses propres ressources, il ne pouvait rien, et que la guerre pour la défense d'une île ne se décide que sur mer. Il était donc évident que s'il parvenait à détruire la flotte de Louis XIV, la partie serait gagnée par l'Espagne, car la France n'aurait pu continuer à ravitailler les forteresses que ses généraux occupaient, et n'aurait pu envoyer de nouvelles recrues pour remplir les vides que la mort faisait

tous les jours dans les rangs de l'armée. Messine aurait donc fini par se soumettre forcément au souverain contre le joug duquel elle s'était révoltée. Mais comment parvenir à avoir une flotte capable, sur-tout, de se mesurer avec celle que la France avait dans la Méditerranée! *There is the rub*, comme dit Hamlet. Celle qui pourrissait dans le port de Melazzo, déshonorée par sa fuite devant une escadre française qui avait à peine le quart de sa force numérique; découragée par l'inaction dans laquelle elle s'était tenue toutes les fois que les vaisseaux de Louis XIV avaient navigué dans les mers de la Sicile; montée par des équipages mécontents, insubordonnés, devenus presque étrangers aux manœuvres par le repos auquel ils avaient été condamnés pendant leur séjour dans le port de Melazzo, cette flotte de l'Espagne ne pouvait devenir de quelque utilité que sous les ordres d'un amiral qui, venant avec une escadre alliée renforcer les vaisseaux de la Péninsule, imprimât, par ses hauts faits d'armes précédents, la confiance et le respect aux équipages espagnols démoralisés. Il n'y avait que la flotte hollandaise qui, montée par des matelots, exemples de discipline et commandés par un chef couvert de lauriers, pût satisfaire à toutes les conditions requises pour relever la fortune de l'Espagne. Heureusement pour cette monarchie, il existait un traité d'alliance qui avait eu lieu en 1672, entre

S. M. catholique et les sept Provinces-Unies, traité désavantageux pour les États-Généraux qui, dans leur haine aveugle pour Louis XIV, s'étaient empressés d'y souscrire. Une des conditions de ce traité portait que les deux parties contractantes devaient, si elles étaient attaquées, venir avec leurs forces aux secours l'une de l'autre. L'Espagne réclama l'exécution de cette clause, et, conséquemment, la flotte hollandaise, commandée par le célèbre Ruyter, fut mise à la disposition de l'Espagne.

L.

Ce sont de singuliers contrastes, des rapprochements bien extraordinaires que ceux qui ont eu lieu entre les maisons de Habsbourg, espagnole, et d'Orange. Philibert, dernier prince d'Orange de la famille de Challons, assiége, avec l'armée de Charles-Quint, Clément VII dans le château de Saint-Ange. Benvenuto Cellini, florentin, enfermé avec le souverain pontife dans le tombeau d'Adrien, blesse le père du premier stathouder; c'étaient les arrhes que le fils de Florence donnait à l'oppresseur futur de sa patrie, devant laquelle ce général de l'empereur et roi trouva la mort. Le même Philibert, lorsque Charles-Quint, pour dédommager le pape des humiliations qu'il avait

infligées au Saint-Siége, veut élever la famille du pontife avili au rang souverain, ce même Philibert est chargé de s'emparer, avec l'armée impériale, de Florence libre pour la remettre esclave au fils d'une négresse, maîtresse de cabaret. Guillaume de Nassau, neveu et héritier de ce prince d'Orange, suivit une route tout opposée à celle dans laquelle son devancier avait marché. Il se mit à la tête des Pays-Bas, révoltés contre le fils de Charles-Quint et la tiare romaine, et les arracha à leur joug; un prince d'Orange, la gloire de sa famille et un des hommes les plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention, et qu'on appela ensuite roi de Hollande et stathouder d'Angleterre; un prince d'Orange, successeur et héritier de ceux dont on vient de parler, fut celui qui signa les instructions que l'amiral des sept Provinces-Unies devait suivre pendant cette guerre, dans laquelle les anciens vassaux, insurgés contre l'Espagne, envoyèrent une flotte au secours du roi des Deux-Mondes, que ces fiers républicains avaient expulsé de leur patrie. Revenons à notre récit : Ruyter, après avoir embrassé sa famille, et avoir dit à son fils : *je ne reviendrai pas de cette campagne*, mit à la voile, et parut dans la Méditerranée au mois d'avril 1676. Duquesne, après avoir ravitaillé Messine malgré la flotte hollandaise, sortit du port de ette ville, qu'il venait d'approvisionner, et cingla vers Agosta, dans les eaux de laquelle se trouvait

l'amiral hollandais. Les vigies des deux armées navales ne tardèrent pas à signaler l'approche de l'ennemi; chacun se prépara au combat qui devait décider du sort de la Sicile, et qui, malgré la mort d'un héros et beaucoup de sang répandu des deux côtés, ne décida rien, tant il est vrai que les résultats ne répondent presque jamais aux prévisions des hommes! Le 21 avril 1676, à la nuit tombante, les deux flottes se trouvaient à deux portées de canon l'une de l'autre, à la hauteur de Bonagia. Le vent qui avait très faiblement soufflé toute la journée, mollissant à chaque instant davantage, finit par tomber entièrement. Le petit nombre de voiles que les vaisseaux tenaient encore déployées, pour profiter de la brise légère qui, à la chute du jour, ne manque presque jamais de se lever dans ces parages méridionaux, les voiles pendaient flasques et immobiles, et, si parfois un zéphyr passager les enflait un moment, elles n'acquéraient que tout juste la force nécessaire pour frapper, pour ainsi dire, d'une manière convulsive, les mâts, comme si elles se dépitaient de l'inaction à laquelle elles étaient condamnées. La mer, aussi immobile que l'air, frappait à de longs intervalles, d'une vague lourde, lente et sans écume, les flancs des navires; et cet élément, dont les tempêtes inspirent la terreur, après avoir prouvé que tout mouvement n'était pas éteint en lui, rentrait aussitôt dans le repos solennel auquel

les lois de la nature l'avaient dans ce moment astreint. Les deux flottes en présence, sans avancer ou reculer d'une ligne, semblaient avoir pris racine à la place où elles se trouvaient. Mais si la nature dormait, il n'en était pas de même des hommes qui composaient les équipages! Leur aspect, leur regard, leurs paroles étaient aussi empreintes de la sérénité qui les entourait, et qui régnait partout; mais leur ame se livrait en secret aux émotions de l'amour, sentiment que le guerrier, quelque familiarisé qu'il soit avec la mort, ne peut pas, au moment de quitter la vie peut-être, empêcher de se réveiller dans son cœur; car si pour la gloire, si pour servir la patrie, nous avons fait abnégation de nous-mêmes, nous ne pouvons cependant nous dissimuler le prix que les personnes qui nous sont chères attachent à notre existence!

LI.

Tandis que chacun se livrant à ces pensées, passait en revue les objets de son affection, et calculait les chances de la victoire et de la défaite, la nuit tirait à sa fin, et le soleil parut bientôt beau et radieux, échauffant de sa chaleur bienfaisante ces climats privilégiés. Dans ces belles contrées, au milieu du printemps en fleurs, la vie développait toute son action, et se faisait fortement sentir dans les fibres de cette jeunesse guerrière; il fallait cependant se préparer à rencontrer la mort, car la journée allait être chaude. A midi, un souffle de vent se leva : un hourra général partit à la fois des deux flottes; on battit le branle-bas de combat; rien ne pouvait désormais

mettre obstacle à la bataille; les deux plus grands hommes de guerre de l'époque allaient se mesurer! Les Français avaient vingt-huit vaisseaux de ligne et huit brûlots; les Hollandais étaient de la même force. Ruyter, à qui les instructions qu'il avait reçues prescrivaient d'obéir aux ordres de La Cerda, grand-amiral d'Espagne, prévit l'issue de la journée. Le chef de la flotte espagnole voulut avoir le poste d'honneur, c'est-à-dire qu'il insista pour tenir avec ses vaisseaux le centre de la ligne. L'amiral des états-généraux dut se conformer à son dessein; mais ne pouvant diriger la bataille, il voulut au moins l'engager en menant l'avant-garde au combat, et il confia l'arrière-garde à la bravoure expérimentée du vice-amiral Haan. Les Français avaient aussi partagé leur flotte en trois divisions : la tête de la ligne était commandée par le marquis d'Almérias, lieutenant-général; le centre par Duquesne, vice-amiral, et Gabaret menait l'arrière-garde. Ruyter se porta toutes voiles déployées sur le marquis d'Almérias, qui lui était opposé, et commença la bataille. Le lieutenant-général français reçut le choc en homme qui était digne de l'honneur que le héros hollandais lui faisait. Les bâtiments suivaient chacun de leur côté ces deux chefs d'avant-garde, et prenaient part à l'action aussitôt qu'ils arrivaient dans le prolongement de la ligne dont les vaisseaux qui étaient à la tête formaient le premier point; de sorte que le

feu augmentait à mesure que la ligne s'étendait. De temps à autre des globes de fumée, sortant des flancs de ces châteaux flottants, les enveloppaient et les faisaient disparaître : une étincelle perçait les ténèbres dans lesquelles les escadres avaient été momentanément ensevelies; puis une détonation effroyable frappait les oreilles, et ensuite tout rentrait dans le silence. La brise dissipait la fumée, les vaisseaux reparaissaient au large, reprenant le vent et, revenant à leur place, lâchaient et recevaient les bordées, se retournaient comme sur un pivot pour en envoyer d'autres, et disparaissaient ensuite comme auparavant avec les agrès et les voiles brisés, les flancs percés et l'équipage mitraillé. M. de La Fayette, qui commandait *le Prudent;* le célèbre Tourville, qui commandait *le Sceptre;* MM. de Béthune et d'Aligre, qui montaient *l'Apollon* et *la Syrène,* furent ceux qui prirent le plus de part à l'action, et empêchèrent que la mort d'Almeiras, emporté par un boulet presque au commencement de la bataille, ne produisît le découragement qu'un tel événement occasionne presque toujours. Du côté opposé, *le Miroir,* commandé par le capitaine Schey; *le Damiette,* par M. Vitterwigk; *le Lion,* sous les ordres du comte de Styrum, soutinrent dignement l'honneur de leur pavillon. Mais La Cerda, se tenant à distance, et étant par sa position entre les deux divisions hollandaises, empêcha le contre-

amiral de Haan de se porter en avant, et permit à Duquesne, libre, d'accourir au secours de son avant-garde, ce qui donnait l'avantage du nombre à la flotte de Louis XIV, et faisait courir au héros de la Hollande le danger d'être cerné et enveloppé. Tout à coup les deux vaisseaux chefs de file des deux flottes ralentissent leur feu, le discontinuent entièrement et se retirent de la mêlée. *Le Lion*, qui s'était toujours tenu près de Ruyter, ayant été criblé de boulets, faisait eau de tous côtés; *le Miroir* avait été entièrement démâté, et courait risque d'être jeté au milieu des ennemis; *le Damiette* avait perdu la moitié de son équipage et ne pouvait plus manœuvrer; pour toutes ces raisons (et la nuit étant venue), les Hollandais durent quitter la partie; mais leurs bâtiments avaient tellement souffert, qu'ils furent obligés d'avoir recours aux galères pour se faire remorquer et entrer dans le port de Syracuse. Le lendemain, l'Europe apprit que le lieutenant-général, marquis d'Almerias, qui menait l'avant-garde française, avait été tué, et que le héros hollandais, celui qui avait incendié l'escadre anglaise dans la Tamise, n'était plus! Un boulet lui avait emporté le pied gauche et cassé la jambe droite. En tombant, il se blessa à la tête. Il expira, sans proférer une seule plainte, au milieu des larmes et des sanglots de ces durs matelots qui l'appelaient leur père.

LII.

Si l'un de ces esprits malveillants dont la vue est frappée par les taches du soleil, et reste insensible à sa lumière, voulait chercher le côté ridicule et faible du beau caractère de Louis XIV, il le trouverait dans le projet de s'emparer de la Sicile, et de la manière de le mettre à exécution. D'abord, on se détermine à une entreprise de cette importance sur les renseignements des mécontents d'une seule ville, intéressés à tromper celui dont ils attendaient sûreté, protection, liberté; ensuite on envoie peu de troupes à la fois, de sorte que, lorsque le nouveau renfort arrivait, il ne servait pas à augmenter la force de la petite armée d'occupation, mais à remplir les vides que le

temps, les maladies, les escarmouches journalières faisaient dans les rangs. A ces raisons qui, malgré les batailles gagnées, firent avorter la conquête que Louis XIV se promettait de faire de la Sicile, il faut en ajouter d'autres. M. de Vivonne aimait beaucoup la bonne chère, les plaisirs, le jeu, et par-dessus tout il se faisait une divinité de la paresse. Lorsqu'il ne commandait qu'en sous-ordre, force lui était de vaincre ses inclinations et ses habitudes; mais en Sicile, étant à la tête de tout et de tous, il ne se gênait guère; et il restait parfois quatre mois, comme le prouve sa correspondance avec Louis XIV, sans écrire aux ministres ni au roi lui-même, négligence qui lui aurait été fatale, s'il n'eût été le frère de mesdames de Montespan et de Thianges. D'autres motifs, que nous allons dérouler aux yeux du lecteur, contribuèrent à mettre à l'abri de la colère du monarque français le vice-roi de Sicile, et à faire rentrer Messine sous la domination de Charles II. A mesure que ce prince grandissait, sa nature maladive, chétive, son humeur noire, sa courte intelligence, son corps mal bâti, tous les défauts en un mot dont la nature avait été prodigue envers lui, ne furent plus un secret pour personne. Louis XIV prévit alors que le fils de Philippe IV serait peut-être le dernier rejeton de la branche espagnole d'Habsbourg, et qu'en conséquence il pourrait faire revivre, malgré sa renonciation, ses

droits à la couronne d'Espagne, comme dit Casti :

All' uso di sovrani
Col venire alle mani.

A la manière des sauverains, en en venant aux mains.

Mais malgré ses forces, malgré les talents de ses diplomates, malgré l'habileté de ses généraux, il avait à craindre un testament que Charles II aurait pu faire pour se venger de la France avec laquelle l'Espagne était en guerre. Ce document, venant à l'appui de droits aussi légitimes que ceux du monarque français, aurait donné un immense avantage à celui qui en aurait été possesseur; si la France continuait à humilier l'orgueil du roi des Deux-Mondes, à battre ses troupes, ses escadres, à faire des conquêtes, il est certain que jamais ce dernier n'aurait choisi pour héritier son ennemi victorieux. D'un autre côté, on ne pouvait pas tout-à-coup suspendre les hostilités, les parties belligérantes en auraient profité pour imposer à leur adversaire des conditions très dures, et le motif caché de cette conduite aurait été deviné; on prit donc la résolution de ralentir la guerre, et d'obtenir la paix à des conditions satisfaisantes pour tout le monde, pour travailler ensuite à recueillir le grand héritage de la péninsule Ibérique. Par tout ce qu'on vient d'exposer, on comprendra facilement que la paresse de M. de Vivonne favorisait dans le moment, les dispositions du gou-

vernement français qui, comme tous ceux qui suivent un double but, les manqua tous deux; car Louis XIV perdit la Sicile et ne gagna pas l'amitié du souverain Espagnol, qui, à la fin de la lutte, était aussi hostile au roi de France qu'au commencement de la guerre. Si le petit-fils de Henri IV recueillit l'héritage de Charles II, on ne doit pas l'attribuer à ces ménagements mal entendus qui firent échouer les Français dans plusieurs de leurs entreprises, mais à d'autres causes étrangères à ce récit, et qu'il n'est pas donné à l'homme de prévoir. Ce double principe qui présidait à cette époque à la politique de Louis XIV, explique pourquoi, tandis qu'on livrait des batailles sanglantes, qu'on remportait des victoires décisives, la guerre mollissait. Quant à M. de Vivonne, qui ne se donnait jamais la peine de pénétrer ces vues profondes de haute politique, le motif prédominant qui le portait à négliger les intérêts de son maître, c'était, outre son caractère paresseux, l'aversion qu'il éprouvait pour le peuple qu'il gouvernait. Cette aversion était portée à un tel point, qu'il ne pouvait comprendre pourquoi les maris Messinais se plaignaient des liaisons de leurs femmes avec les officiers de l'armée d'occupation. Il prétendait que, puisque la guerre de Sicile, selon toute apparence, ne devait aboutir à rien, les Français, en allant à Messine, n'avaient eu d'autre destination que celle d'améliorer la race dégénérée qui l'ha-

bitait. La noblesse sur-tout, qui exigeait des égards auxquels elle avait droit, était l'objet de ses sarcasmes. Le frère de madame de Montespan, loin de l'Œil-de-Bœuf, sans comédies, sans petits soupers, sans société de son choix, n'avait d'autre ressource pour se dédommager de tant de privations, que de moissonner le vaste champ de ridicule que ses administrés lui offraient, et de donner libre carrière à l'esprit de satire incisive dont la nature l'avait abondamment doué, qualité qui était d'ailleurs le cachet de sa famille, et qu'on appelait l'esprit des Mortemart. « Savez-vous, disait-il un jour au père Lipari qui avait fini par gagner son amitié, savez-vous ce que je trouve de plus hardi dans l'histoire du genre humain? je vais vous l'apprendre, c'est l'effronterie qu'ont eue vos bourgeois de Messine de se dire nobles. Qu'ont-ils fait, ces Messinais, pour mériter d'être déclarés marquis, comtes et barons? Ils vendent de la soie et des citrons comme leurs pères; une navette et une carafe de limonade forment tout leur écusson; tandis que nous, nous devons nous faire casser les membres, comme vous le prouve mon bras en écharpe, que le bistouri a labouré trente-quatre fois, nous devons nous faire casser les membres pour refaire nos aïeux qui ont laissé, dans l'histoire de notre patrie, une trace de leur passage, sans quoi notre noblesse se rouille; et ces messieurs, qui n'ont pas

même risqué de recevoir une égratignure, dont le sommeil n'a jamais été troublé par le bruit du canon, qui n'ont jamais mis leur nom au bas d'une transaction diplomatique, qui n'ont occupé aucune des grandes charges de la couronne, car je ne suppose pas que les rois d'Espagne aient été chercher leurs grands officiers au milieu de la cassonnade et des vers à soie ; enfin, cette aristocratie de Messine n'a rempli aucune des conditions qui constituent la noblesse ; de quel droit vient-elle m'assourdir de ses prétentions et de ses priviléges? — Par l'ancienneté de leur origine répondit le père Lipari; croyez-moi, monsieur le duc, vivre long-temps c'est quelque chose. — Pour un homme, oui, reprit Vivonne, mais pour une famille, non; l'ancienneté sans l'illustration n'est rien. S'il ne fallait pour être noble qu'une origine qui se perde dans la nuit des temps, le peuple serait noble plus que l'aristocratie; car aucun de ceux qui le composent ne peut dire d'où il vient, et d'ailleurs qui vous assure que la famille du cordonnier qui chaussa la mère Eve à son bal de noce, n'existe pas encore! mais c'est toujours une famille de cordonnier, soyez-en sûr. L'ancienneté sans l'illustration, c'est comme le temps sans soleil; vous ne pouvez plus compter ni les jours, ni les heures; cela est tellement vrai que la famille de Montmorency, qui n'est pas une des plus anciennes, est celle cependant

dont on parle toujours, comme si elle était supérieure à toutes, à cause des cinq connétables, et des douze maréchaux, si je ne me trompe, qu'elle a donnés à la France.—Je répondrai, monsieur le maréchal, à tout ce que vous dites de très ingénieux par un fait ; car les faits sont plus forts que l'esprit, et le fait, le voici. Lorsque le monde tremblait devant l'aigle romaine, qu'à la vue d'un proconsul, les peuples se prosternaient, les habitants de l'antique Messana osèrent réclamer de Marcellus, vainqueur, le maintien de leurs priviléges. Je ne crois pas que vos ancêtres en aient fait autant. — Vous déplacez la question, mon révérend prédicateur, riposta Vivonne. Comment s'appelaient ces messieurs si hardis? vous n'en savez rien; et Plutarque, qui vous a fourni la citation que vous venez de me rappeler, l'ignorait aussi bien que vous. Je ne connais de noble à Messine que vous, mais franchement, car vous l'êtes par des services signalés rendus à l'Eglise.— Je me suis donc étrangement trompé, reprit le père Lipari, car j'espérais, en prenant le froc, avoir cessé de l'être. — Vous n'ignorez pas, ajouta le duc, que le sage Esope ne savait jamais où il allait; il en est ainsi de nous tous! Moi, paresseux et aimant les plaisirs, j'espérais passer ma vie auprès du roi, soit pendant la guerre, soit pendant la paix ; pas du tout! on me fait faire le voyage des îles, d'abord de Candie, où il faut convenir

que j'ai joué de bonheur, car les boulets turcs auraient trouvé facilement à se loger dans mon corps dont les dimensions, comme vous voyez, sont énormes; au lieu de cela, il donnent la préférence à ce pauvre Beaufort, le plus bel homme de l'armée, et le tuent raide. Maintenant on m'envoie en Sicile, où l'ennui se charge de faire ce que la mitraille de Candie n'a pas su faire. Je vous en demande pardon, mon révérend, mais si j'étais souverain, et que je voulusse donner à mon peuple un code de lois criminelles, une des peines les plus sévères que j'infligerais aux coupables serait de venir passer quelque temps ici, au milieu de vos compatriotes! »

LIII.

A cette époque le père Lipari était en grande faveur auprès du duc de Vivonne, celui-ci trouvait un grand délassement dans la société du missionnaire, qui, ayant parcouru les quatre parties du globe, se trouvait posséder un vaste répertoire d'anecdotes et d'histoires intéressantes. Il n'ignorait aucun des grands événements de l'époque, et des causes secrètes qui les avaient produits. Qu'on n'oublie pas les services que, même sur la brèche, il avait rendus aux soldats français, en qualité de chirurgien et de prêtre; qu'on se rappelle les soins qu'il avait donnés à Valbelle jusqu'à son dernier soupir, et on ne sera pas étonné de l'ascendant que le père

Lipari exerçait sur l'esprit du vice-roi de Messine! Mais, qui peut compter sur les affections des chétifs mortels, passagers que nous sommes sur cette terre! Notre amour et notre haine partagent l'instabilité de notre destinée, de notre nature. Ils paraissent et disparaissent dans notre cœur, sans que nous-mêmes, nous en puissions deviner la cause. Si ces effets de la légèreté humaine ont lieu sans qu'on en puisse préciser le motif, à plus forte raison doivent-ils être le résultat inévitable d'une amitié comme celle qui existait entre le père Lipari et M. de Vivonne, deux êtres si différents dans leurs goûts, dans leurs habitudes, dans leurs principes. Une autre cause contribua encore puissamment à affaiblir les liens qui unissaient le missionnaire et le maréchal, et finit par changer en aversion l'intimité qui avait régné entre eux : cette cause était l'espoir que Vivonne entretenait de découvrir, par le moyen du prêtre, les mandataires des sicaires qui avaient poignardé Valbelle. Il était évident que madame de Soria y avait participé ; car Aloïsio, secrétaire et confident de Carmen, avait été trouvé mort parmi les cadavres qui entouraient la victime ; mais la lettre que l'inconnu avait remise au malheureux chevalier, et qu'on avait trouvée dans la poche de celui à qui elle était adressée, l'ancienne inimitié de Baronio-Baroni pour l'homme qui, dans le temps, lui avait pris sa maîtresse et donné deux coups

d'épée, faisait planer des soupçons sur l'amant de la hideuse madame Letterina-Liberti, soupçons qui se portaient ensuite sur les parents de madame Belviso, que Valbelle avait indignement outragée. Dans cette incertitude, ne pouvant faire un exemple si nécessaire à la sûreté de son armée, M. de Vivonne se flattait que le père Lipari, grâce à l'amitié qui les unissait, l'aurait tiré d'embarras en le mettant sur les traces des coupables; mais supposer qu'un saint homme, tel que le missionnaire, qui avait dompté toutes les passions, même l'amour, qui s'était dévoué au soulagement de l'humanité, consentît à devenir un délateur, à être l'instrument caché du supplice d'un de ses semblables, c'était peu connaître le disciple de saint Augustin; aussi Vivonne fut-il réduit à ne compter que sur le temps pour déchirer le voile qui couvrait ce sanglant mystère. En attendant, d'Antiege, profitant du refroidissement qui commençait à régner entre le moine et le maréchal, aigrissait continuellement ce dernier contre celui qui n'avait pas voulu devenir l'instrument de la vengeance du général français, car le secrétaire de M. de Vivonne craignait que le père Lipari, tirant parti de l'accès qui lui était ouvert auprès du maréchal, ne lui dévoilât la malversation que Gourville, fournisseur de l'armée, commettait sous l'égide protectrice d'Antiege, et ne portât le débonnaire vice-roi à quelques mesures de rigueur

contre ceux qui s'engraissaient de la misère publique. L'empire de tous les instants que le secrétaire exerçait sur son maître produisit ses résultats immanquables, et le moine, qui n'avait pas voulu donner à M. de Vivonne les moyens de découvrir les assassins de Valbelle, fut regardé avec défaveur et éloigné.

LIV.

Quittons ces basses intrigues, ces sourdes tracasseries, nourriture creuse et amère de la société en souffrance, et portons notre attention sur un des plus beaux épisodes de cette guerre sicilienne, l'expédition contre Melazzo, coup de main hardi qui, si M. de Vivonne n'eût manqué au rendez-vous, aurait probablement réussi. Une fois les espagnols chassés de cette forteresse, ils auraient été obligés de reculer jusqu'à Palerme, et auraient ainsi laissé la Sicile ouverte aux Français; car, excepté Melazzo, il n'existait de ce côté de l'ile aucun obstacle qui pût arrêter, un seul instant, la marche d'une armée. Louis XIV se serait ainsi trouvé maître de ce beau royaume, lorsqu'il com-

mençait à former le projet de l'abandonner. Reprenons notre récit. Le marquis de Vallavoire, lieutenant-général commandant, comme on a pu précédemment le voir, les troupes de terre françaises, voyant que M. de Vivonne oubliait la conquête de la Sicile, comme Charles VII de Valois oubliait la perte de son royaume au milieu des plaisirs, voulut par son activité réparer la coupable négligence du représentant de Louis XIV. Il lui proposa de s'emparer de Melazzo. Les chefs de l'armée française étaient instruits de la mésintelligence, de l'indiscipline, de la détresse qui affligeaient le camp ennemi; ils avaient vu combien l'amiral La Cerda avait contribué à la perte de la bataille navale dans laquelle Ruyter avait péri. Tous les jours, dans les rencontres d'avant-postes, les Français avaient la preuve du peu de zèle, de conviction que les Espagnols éprouvaient pour la défense de la cause confiée à leur valeur; il était donc évident qu'en attaquant à l'improviste Melazzo par terre et par mer, les Français ne devaient pas rencontrer une grande résistance. Le projet, comme on le voit, avait toutes les chances de succès; les raisons qui l'appuyaient étaient tellement évidentes, que le maréchal y donna sa sanction, et promit de coopérer, avec sa flotte, aux opérations des troupes de terre. Une fois le consentement du vice-roi obtenu, Vallavoire, sans perdre de temps, réunit quatre mille hommes de

troupes d'élite, et le 13 juin 1676, tandis que tout le monde dormait, il sortit de Messine, ayant sous ses ordres MM. de Mornas, de la Villedieu, le chevalier de Piennes et de Crussol, sans que personne se doutât de son départ. Après avoir traversé les montagnes qui dominaient Messine, non sans beaucoup de fatigues et de souffrance, la petite troupe se trouva dans la plaine au bout de laquelle est situé Melazzo, et M. de Vivonne, qui était resté à Messine au milieu des plaisirs, aurait pu dire comme la mouche du coche de La Fontaine : *grâce à moi, nos gens sont dans la plaine.* Mais Vallavoire, qui était un homme d'une tout autre trempe, n'eut pas plus tôt atteint le plat du pays, que, malgré l'état déplorable dans lequel la marche qu'il venait de faire à travers les aloès et les cactus avait mis le corps qu'il commandait, il avança à marches forcées dans la plaine. Partout on venait au-devant de la petite division française, on lui fournissait des vivres, on facilitait sa marche par tous les moyens possibles ; Gisso, Santa-Lucia, Calvaruso, Barcellonetta, Bauso, Rametta, Gualtieri, Spadafora, Saponara, Castroreale, Furnari, et bien d'autres villes et villages, ouvrirent leurs portes au général français, l'accueillirent comme un libérateur, et arborèrent le drapeau blanc. Monforte seulement ne suivit pas cet exemple contagieux ; le chevalier Borgia, qui y commandait, reçut l'ennemi avec un feu de mous-

queterie si bien nourri, que Vallavoire ne trouva rien de mieux à faire que de laisser en paix un adversaire qui se défendait si bien, et abandonnant une forteresse de si peu d'importance, il continua, avec la plus grande célérité, sa marche vers Melazzo, où il arriva avant que le bruit de son approche y fût parvenu. Il y aurait infailliblement pénétré, et peut-être s'en serait rendu maître, à cause de l'indiscipline, des rivalités et de la jalousie qui divisaient l'armée sicilienne, sans le comte de Brunoy qui commandait quatre cents cavaliers autrichiens, avec lesquels il chargea les agresseurs, et donna le temps à la garnison de fermer les portes de la ville; mais les Français, qui ont reçu de la nature l'instinct de la guerre, en voyant la cavalerie ennemie tomber sur eux, rompirent leurs rangs, et sans attendre l'ordre, se jetèrent dans les vignes qui couvrent les environs, d'où ils tirèrent sur les Allemands qui, souffrant du feu des ennemis, commencèrent à battre en retraite, lorsqu'une balle qui frappa à la poitrine le comte de Brunoy, commandant des Impériaux, le fit tomber mort : alors la retraite devient une fuite; Vallavoire en profite, charge les ennemis l'épée dans les reins, et entre pêle-mêle avec eux dans le faubourg de Melazzo, où il s'arrête et se fortifie, les portes de la ville ayant été fermées à son approche.

LV.

Tandis que les événements prenaient cette tournure du côté des Français, le camp espagnol était en proie à un effroyable désordre; on aurait dit une fourmilière sur laquelle on aurait marché. Les uns se sauvaient par les fenêtres, dans la ferme conviction que Vallavoire allait pénétrer dans la ville; d'autres embarquaient leurs effets; d'autres se cachaient dans les caves; d'autres se barricadaient; on allait, on venait, on se heurtait, on courait, on criait. Le marquis del Castel Rodrigo, partageant la panique générale, s'était décidé à s'embarquer avec toute l'armée pour se retirer sur Palerme, si les circonstances l'exigeaient. Le Stratico, marquis de Soria, y acquiesçait de tout son

cœur, d'abord par peur, et ensuite parce qu'il trouvait dans la retraite du chef du gouvernement espagnol, l'excuse et l'absolution de son évasion de Messine ; car, se disait-il, si le vice-roi, à la tête de toutes les forces que le roi des Deux-Mondes met à sa disposition, est obligé de quitter Melazzo, il devient évident qu'il devait abandonner la ville en révolte. Mais, si ces deux hommes qui occupaient les deux premières places au pouvoir, n'avaient aucun souci de l'honneur, il n'en était pas de même des seigneurs siciliens qui étaient venus défendre le gouvernement. A la proposition de retraite faite par le marquis del Castel Rodrigo, et si favorablement accueillie par le Stratico, le prince de Palagonia, vieux, infirme, presque aveugle, et chef de cette famille Gravina, qui a la gloire de compter parmi ses cadets cet amiral qui mourut avec Nelson à la bataille de Trafalgar ; le prince de Palagonia, en entendant la proposition de se retirer devant des forces très inférieures, ne pouvant réprimer l'indignation qu'une telle lâcheté excitait dans son cœur, oubliant la prudence dont à son âge on doit avoir l'habitude, s'écria : « Il ne manquait à l'histoire assez riche de nos humiliations, de notre honte, que celle de voir un vice-roi fuyant devant un des moins fameux lieutenants-généraux de Louis XIV, et toute la haute aristocratie sicilienne, frappée de terreur, se sauvant devant une poignée de Français en guenilles !

L'amiral de la Cueva, que nous avons tous vu à la tête d'une superbe flotte refuser le combat qu'une petite escadre française lui présentait, n'ira pas seul à la postérité; le représentant du souverain des Deux-Mondes lui disputera cette gloire, que nous ne voulons pas partager avec vous, Messieurs; moi sur-tout, vieux et infirme! Je ne saurais trouver la force nécessaire pour vous suivre dans le mouvement rétrograde que vous êtes pressés de commencer; je resterai à mon poste, à cette place qui est la clef de la Sicile. Ziska gagnait des batailles malgré sa cécité, peut-être que la mienne en imposera aux ennemis autant que celle du chef des Hussites faisait peur aux Germains. » — A ces paroles courageuses, que les cheveux blancs et la faiblesse physique de celui qui les prononçait, rendaient encore plus imposantes; un murmure d'approbation s'éleva de tous côtés, et le vice-roi, pour atténuer la fâcheuse impression qu'elles avaient produite, s'empressa de dire que, quant à lui, il était disposé et déterminé à se faire tuer à son poste, mais qu'il devait rendre compte des hommes que le roi, son maître, lui avait confiés; qu'il prévoyait l'arrivée prochaine de la flotte française, et que l'armée espagnole, prise ainsi entre deux feux, aurait été infailliblement anéantie; que la responsabilité d'une telle catastrophe pesait uniquement sur lui, et non sur ceux qui, ayant le corps trop vieux et l'esprit trop jeune, proposaient

des mesures qui dépassaient la portée de leur intelligence et leurs forces. Prévoyant les conséquences qui pouvaient résulter d'un dialogue qui commençait avec tant d'amertume et de fiel, la marquise de Soria, qui avait profité de la haute position de son mari pour être présente à cette discussion, et qui, pour la première fois de sa vie, trouvait dans l'union et dans la concorde, l'intérêt de sa vengeance, intervint entre les deux interlocuteurs. Depuis la mort de la belle princesse de Belvédère, madame de Soria avait repris l'influence que son caractère énergique et ferme devait exercer sur tous ceux qui la fréquentaient. L'habitude des affaires qu'elle avait contractée en administrant pour son mari, la parfaite connaissance des lieux et des personnes qu'elle avait acquise pendant son long séjour en Sicile, tout, en un mot, lui donnait presque le droit de s'interposer dans la querelle qui s'était élevée entre le vieux Palagonia et le marquis de Castel-Rodrigo, sur le parti à prendre dans la conjoncture actuelle. En effet, élevant sa voix et se plaçant entre les deux adversaires, elle les interrompit, et prenant la parole, exposa un plan qui, par sa sagesse et la netteté avec laquelle elle s'exprima, réunit tous les suffrages. Elle avoua d'abord que s'éloigner devant des forces tellement inférieures, comme étaient celles qui avaient attaqué Melazzo, lui semblait une flétrissure pour le drapeau qu'ils

avaient tous juré de défendre; mais d'un autre côté, elle ne pouvait se dissimuler le danger qu'on courait en s'opiniâtrant à défendre une place qui, pouvant être attaquée à la fois par mer et par terre, finirait par être emportée, et l'armée qui y était renfermée, par être détruite. Il fallait donc, d'après son avis, se préparer en silence à effectuer la retraite sur les galères, qui, à force de rames, pourraient facilement échapper aux vaisseaux de guerre ennemis; mais cette retraite ne devait avoir lieu qu'à la dernière extrémité, lorsqu'on serait averti de l'approche de la flotte française, sans laquelle Vallavoire n'était pas beaucoup à craindre. — En attendant on devrait agir, ajoutait-elle, comme si on était déterminé à s'enterrer sous les décombres de la place; cette conduite rendra l'ennemi moins audacieux, et le disposera à nous accorder au moins une suspension d'armes dont nous avons le plus grand besoin, pour nous préparer soit à la retraite, soit au combat; si pendant la trève que nous allons obtenir, la flotte hollandaise vient à notre secours et attire sur elle les forces maritimes de la France, dans ce cas, il faut rester et se tenir prêt à soutenir l'assaut que Vallavoire nous livrera. Si l'escadre alliée n'arrive pas, il faudra alors battre en retraite, car nous ne pouvons nous défendre à la fois, du côté de la mer et du côté de terre; mais pour parer à tout, pour se reconnaître au milieu de ce désordre

dans lequel l'arrivée imprévue de Vallavoire nous a jetés, il nous faut du temps, et je me charge de vous le faire obtenir. — Profitant du consentement assuré du vice-roi et de ses partisans dont elle était l'ame, et lisant sur toutes les figures l'approbation de tout ce qu'elle venait de dire, la marquise de Soria, sans leur demander leur avis et sans leur donner le temps de discuter, agit comme si tout avait été convenu, car elle savait que les discussions en nombreuse compagnie ressemblent aux ballets, où ceux qui y figurent, font merveilles, attirent l'admiration et les applaudissements, et où danseurs et spectateurs se trouvent tous à la fin, à la place qu'ils occupaien au commencement, fatigués sans avoir avancé d'un pas.

LVI.

MADAME de Soria envoya un message au marquis de Vallavoire, le priant de vouloir bien lui faire l'honneur de la venir voir dans une maison à elle, qui étant hors la ville, pouvait passer pour un lieu neutre. — Vallavoire, qui n'ignorait pas combien l'amour-propre de cette femme haineuse avait été blessé par la préférence que le marquis de Castel-Rodrigo avait témoignée à la princesse de Belvédère, la croyant toujours dans les mêmes dispositions hostiles contre le représentant de Charles II, se réjouit de la proposition qu'on lui faisait faire, et promit de ne pas manquer au rendez-vous. Fidèle à sa parole, le lieutenant-général commandant les troupes de terre de Louis XIV en Sicile,

se trouva le lendemain à l'heure et à l'endroit indiqués, accompagné cependant par MM. de Crussol et de Béthune, car il n'avait pas oublié la catastrophe de Valbelle. Les trois Français, en entrant dans l'appartement où madame de Soria les attendait, la trouvèrent en compagnie de don Emanuel de Requesens et de don Mansfeld Lanza, duc de Camastra, mestre de camp du roi très catholique, qu'on avait donné pour conseils ou pour surveillants à l'astucieuse Carmen. Après les premiers compliments d'usage, la femme diplomate, qui voulait flatter ses deux acolytes qu'elle était intéressée à gagner, s'adressant au général français, lui dit : — « Monsieur, avant de vous exposer l'objet pour lequel nous sommes ici, il faut commencer par se connaître : j'ai rencontré à Madrid MM. de Béthune et de Crussol, qui étaient attachés à l'ambassade de M. le duc de Chaulnes; mais M. le commandeur de Requesens, et don Mansfeld Lanza, duc de Camastra, qui m'ont fait l'honneur de m'accompagner, vous sont inconnus, permettez-moi de vous les présenter, quoique leurs noms ne soient certainement pas nouveaux pour vous! » — Ensuite, donnant un libre cours à sa parole séduisante, elle continua : — « Les Requesens inspirent un espèce de culte à tout bon catholique, car ils sont la terreur des enfants de Mahomet; un Requesens détruisit la flotte algérienne qui, s'étant emparée de l'île de Pantellaria,

s'apprêtait à débarquer en Sicile; un Requesens contribua plus que tout autre au gain de la bataille de Lépante; et le grand capitaine, aussi sage pendant la paix que terrible pendant la guerre, laissa un nom cher et vénéré dans les Pays-Bas qu'il gouverna. » —Voyant la vanité de Requesens satisfaite, elle prit l'encensoir à deux mains, et se tournant vers Camastra, lui fit savourer les fumées enivrantes de la plus fine louange. — Le duc de Camastra pourrait se passer de son antique illustration, reprit-elle, car il a refait ses ancêtres, en se battant contre vous, Messieurs, dans le Palatinat et en Belgique; peut-être l'avez-vous rencontré sur le champ de bataille, où il a été expier, sous nos drapeaux, un moment de vivacité juvénile, une espiéglerie, un rien; il jeta par la fenêtre de son château de la Trabia, le syndic de la ville de Termini, une espèce de rustre qui s'avisait de lui faire des remontrances; il a dû s'expatrier pour cette vétille; mais pardon, Messieurs, je m'aperçois que le plaisir que j'éprouve à vous parler de mes amis, me fait oublier l'objet important de notre réunion. Messieurs, je ne suis nullement autorisée par le gouvernement à la démarche que vous me voyez faire; c'est un sentiment de philanthropie, le plaisir de rendre service à mes semblables, à vos compatriotes, Messieurs, qui m'a décidée à vous réunir ici. Les Français prisonniers languissent malheureux à Syracuse,

à Palerme, à Melazzo; les nôtres sont enfermés à Messine, à Taormina, à Agosta; faisons un échange, Messieurs, nous y sommes tous intéressés; mais pour cela, il faut au préalable une suspension d'armes de quelques jours. » Vallavoire, qui n'avait d'espoir que dans l'arrivée de la flotte, vit d'un coup d'œil l'immense avantage qu'il y aurait pour lui, à rester sans crainte d'être attaqué dans la position qu'il occupait; car M. de Vivonne ne pouvait manquer d'arriver, et alors Melazzo était à la France. D'ailleurs il savait que les escadres hollandaises étaient encore tellement démoralisées par la perte de leur dernière bataille devant Agosta, et les équipages des deux nations qui les montaient, tellement acharnés les uns contre les autres, qu'il était sûr que le contre-amiral Haen ne se serait pas empressé d'aller au secours de gens à qui il attribuait la mort de Ruyter; aussi, prenant la balle au bond, il accepta la proposition en ce qui le regardait, et promit d'y faire consentir le maréchal, dont il connaissait à cet égard les dispositions favorables. Alors les deux conseillers silencieux de madame de Soria, exhibèrent un papier par lequel ils étaient autorisés à signer un armistice de deux semaines, ce qui fut à l'instant fait à la grande satisfaction des parties contractantes. Tout étant réglé, la marquise se leva, et prenant les bras du général français, le mena dans une embrasure de fenêtre,

tandis que les deux Siciliens et les deux Français s'entretenaient entre eux, et mettant sous les yeux de Vallavoire un paquet de papiers qu'elle avait jusqu'alors tenu caché, lui dit : — « Monsieur, voici une preuve de l'intérêt que les Français m'inspirent; je viens vous mettre en garde contre un homme qui, sous le manteau de la religion, sous l'égide des services qu'il prétend avoir rendus à l'Eglise, et s'enveloppant de la plus impénétrable hypocrisie, vous trahit! Cet homme est le père Lipari.... Les preuves de ce que j'avance sont contenues dans ce paquet que je vous abandonne, vous y trouverez tous les projets que les Messinais confièrent à ce moine pour être remis à votre roi; vous y trouverez les demandes de secours que ce même peuple, dans sa détresse, adressait à Louis XIV. Les plans pour s'emparer de toute la Sicile, les noms des conjurés qui s'engagent à faciliter à votre souverain la conquête de l'île : rien n'y manque! Le vertueux missionnaire m'a livré le tout! Si le gouvernement espagnol rentre à Messine, il y a dans ces papiers de quoi inonder de sang la ville coupable; et c'est pour empêcher une pareille catastrophe, que je vous livre ces terribles documents. Lorsque les preuves de tant de crimes ne seront plus dans mes mains, ma conscience ne me reprochera plus le silence criminel que je garde envers mon souverain, pour sauver des gens qui l'ont si gravement offensé, et qui mériteraient que

la main de la justice s'appesantît sur eux. D'ailleurs nos ministres sont envers M. de Soria et moi, d'une injustice révoltante; puisque l'on nous néglige, et que la faveur et les récompenses sont pour le marquis de Castel Rodrigo, je ne me donnerais pas la peine de fournir au vice-roi les preuves d'une trahison qu'il exploiterait à son profit. Vallavoire, saisi d'étonnement, croyait à peine ce qu'il entendait; il avait des preuves incontestables de la loyauté du père Lipari. Les vertus, l'abnégation de lui-même, la charité chrétienne, qui animait toutes les actions du missionnaire, lui étaient connues; d'un autre côté, il n'ignorait pas le caractère infâme de l'astucieuse femme qui le mettait au fait d'une des plus horibles trahisons dont un homme se soit rendu coupable, et le général français l'aurait au moins tourné en doute; mais les preuves étaient dans ses mains, comment se refuser à l'évidence! Sans trop s'arrêter sur ces considérations qui traversèrent comme un éclair son esprit, il s'en tint au fait matériel qu'il avait en son pouvoir, et remerciant l'habile artisan d'impostures et de calomnies, Vallavoire et ses deux aides-de-camp se retirèrent, satisfaits d'avoir obtenu un délai qui leur était si nécessaire, laissant en même temps la dame espagnole et les deux seigneurs siciliens également contents de cette transaction qui leur donnait le temps de se préparer soit à la retraite, soit au combat; mais celle qui ressentait une plus

grande joie, était madame de Soria, qui de loin envoyait la mort à son ennemi, par les mains de ses ennemis, sur qui seuls tomberait tout l'odieux de l'assassinat judiciaire. Voilà pourquoi Carmen s'interposa entre le vice-roi et le prince de Palagonia, voilà pourquoi elle proposa l'entrevue, et voilà pourquoi elle voulut s'en charger, donnant pour raison que si les propositions qu'elle allait faire aux ennemis, comme venant d'elle-même, n'étaient pas acceptées, un refus fait à une femme n'entraînait aucune conséquence fâcheuse, tandis que s'il eût été fait à un homme auquel on doit toujours supposer un caractère officiel, ce refus aurait apporté une espèce de déconsidération à l'armée espagnole; et d'ailleurs, celui qui aurait été chargé d'une telle mision aurait dû se présenter dans le camp ennemi, et en quelle qualité! Voilà donc la publicité donnée à une démarche qu'on était intéressé à tenir secrète, tandis que son sexe à elle, imposait à M. de Vallavoire le devoir de se rendre à l'endroit qu'elle aurait choisi pour leur conférence, ce qui la laissait ignorer au public. Ces raisons et beaucoup d'autres qu'elle sut faire valoir, et sous lesquelles cette femme infernale cachait le véritable objet de ses machinations, lui firent atteindre le but auquel sa haine visait, et lui attirèrent les applaudissements de la foule.

LVII.

L'ARMISTICE conclu entre les parties belligérantes fut également mis à profit des deux côtés : on se fortifiait à tout événement, et les Espagnols ajoutaient aux préparatifs de la défense ceux de la retraite à laquelle ils craignaient d'être obligés si leur flotte ne venant pas à leur secours, ils allaient être abandonnés à leurs propres ressources. Vallavoire, au contraire, restait tranquille dans les faubourgs qu'il avait conquis, et ne prenait aucune mesure nécessaire pour opérer un mouvement rétrograde; car si l'ennemi s'apercevait que les Français songeaient à revenir sur leurs pas, la crainte d'être pris entre deux feux disparaissait, et les Espagnols, profitant de l'avantage du nom-

bre, auraient pu faire payer cher à la petite division française la position isolée et dangereuse dans laquelle son audace l'avait poussée. Cependant le général français, qui ne voyait rien poindre à l'horizon, commençait à avoir des craintes, lorsqu'un courrier, qui lui était expédié par M. de Vivonne, arriva et lui remit une dépêche. En la lisant, Vallavoire fut en proie aux angoisses les plus terribles : on voyait que la colère, le trouble, le désespoir avaient à la fois assailli son ame. Après avoir marché quelque temps dans une agitation extrême, il s'arrêta, réfléchit. Sa physionomie reprit son expression habituelle, et sa contenance, redevenue calme, aurait pu rassurer même les plus alarmés. Il fit appeler MM. de Lavilledieu, de Crussol, de Mornas, de La Fayette, de Pienne; et lorsqu'ils furent réunis autour de lui, il leur dit : — « Messieurs, je donne un grand bal à nos ennemis, le treizième et avant-dernier jour de notre suspension d'armes; nous le passerons en dansant avec ces graves Espagnols et ces jaloux Siciliens. Je me flatte d'obtenir par la marquise de Soria, qui me semble assez bien disposée pour nous, apparemment parce qu'elle n'est pas en faveur à la cour de Madrid, la permission d'arranger cette fête sur cette petite île déserte qui se trouve à trois lieues d'ici, à l'embouchure de la rivière qu'ils appellent, je crois, *Pozzo-di-Gotto;* mon bal éclipsera ceux de M. de Vivonne; on n'aura

rien vu de pareil, je vous assure. Ceux à qui le général adressait la parole se regardaient, ne revenaient pas de leur étonnement. Dans la position où ils se trouvaient, séparés de leur corps d'armée, sans munitions de guerre (car, comptant sur l'arrivée de la flotte, pour ne pas se charger et traverser plus facilement le pays sauvage qu'ils avaient à parcourir, ils n'avaient apporté avec eux que ce qui était indispensable), sans artillerie, sans provisions, en présence de forces si supérieures, penser à un bal, pendant un si court armistice, leur semblait le comble de la folie. Mais leur chef, préoccupé uniquement de la réussite de son projet, expédia à l'instant un messager à madame de Soria, pour obtenir l'île sur laquelle il voulait réunir l'élite de l'Espagne et de la Sicile, rassemblée alors dans Melazzo; sa demande ayant été favorablement accueillie par le vice-roi, Vallavoire se mit à l'œuvre et fit prier à souper, pour l'avant-dernier jour de l'armistice, tous les personnages marquants du camp ennemi. On sait que rien n'est impossible à l'adresse et l'intelligence du soldat français; cependant ce qui s'offrit en cette occasion le soir du bal aux yeux des invités, surpassa les contes fantastiques de l'Orient.

LVIII.

A six heures du soir, tous les invités ayant été réunis sur la plage, on vit sortir d'une petite baie que la mer avait creusée entre le faubourg occupé par les Français et l'île où le bal allait avoir lieu, trois escadres d'embarcations : celles qui composaient la première avaient été décorées en forme de tente turque dont la partie supérieure, de soie blanche, descendait jusque sur les divans de velours rose qui occupaient l'intérieur de la barque où les conviés étaient assis ; des lampes opaques, mais en grand nombre, suspendues au dedans et au dehors des bateaux, les éclairaient et les empêchaient de se heurter pendant le court trajet qu'on allait faire pour atteindre l'île vers laquelle

des matelots habillés en turcs devaient conduire les houris chrétiennes Au milieu de l'uniformité qui semblait avoir présidé à l'arrangement de cette première flottille, il y avait cependant une variété, flatterie charmante, qui faisait distinguer, malgré leur similitude, une embarcation de l'autre. Cette variété consistait dans le pennon représentant les armes et les devises des familles qui se trouvaient dans la barque à laquelle ces pennons étaient attachés. Dans la première de ces embarcations, on avait arboré les drapeaux représentant les armes des Naselli, des Settimo, des Bologne; dans une autre, c'était l'écusson des Branciforte, famille alliée par la fille du premier don Juan d'Autriche à celle qui régissait la Sicile. Les Spadafora suivaient étalant sur le bateau qu'ils montaient, leurs armes parlantes qui consistent en une épée nue. Les pennons des Moncada, des Valguarnera, des Ayala qui avaient maintes fois mené au combat les légions espagnoles, déployaient dans la même embarcation leurs couleurs. Celle qui suivait arborait les étendards des Palli, des Statella, des Gioeni, des Lagrua. Les familles Alliata, Monroy, occupaient une autre barque; celle-ci était suivie d'une autre aux armes des hauts et puissants Ventimille. Celle-ci précédait celle qui portait les armes des trois familles dont les ancêtres assistèrent au couronnement de Roger, second roi de Sicile, c'est-à-dire, Calvello Filingeri, et Gerifeo. Le Grifon,

armoiries de ces derniers, a été porté par la duchesse de Floridia, sur le trône de Naples. Les Lanza déployaient au vent les armes de la famille impériale de Souabe, dont ils sont issus; les Pignatelli étalaient dans la même embarcation leurs petits-pots; la duchesse de Terranova, femme du chef de cette famille, était à cette époque Camerera major, grande maîtresse, de l'infortunée Marie-Louise d'Orléans, reine d'Espagne. Les Gravina, avec leur devise *spero*, au milieu de leur écusson, les Regnesenz, les Villarout, les Bonanno, les Bosco, et tant d'autres, que par brièveté nous passons sous silence, suivaient la barque où le vice-roi, ainsi que le couple Soria, se trouvaient, et fermaient la marche. Cette flotille était précédée d'une autre, dont les bateaux, couverts de guirlandes de fleurs, semblables à des berceaux flottants, portaient les cantatrices et les musiciens, qui faisaient retentir l'air de leurs accords harmonieux. Une troisième escadrille complétait cette parade maritime. Elle était différente des deux autres; les barques qui la composaient ne voguaient pas détachées et isolément, mais par trois. Cette réunion de trois bateaux fortement attachés ensemble ne faisait qu'une seule embarcation, des bords de laquelle s'élevaient en s'inclinant les unes vers les autres, des lattes de bois fort minces, recouvertes en tôle, de sorte qu'en se penchant, elles formaient un cône ayant pour base les trois

barques sur lesquelles cet échafaudage reposait. Les artificiers qui étaient dans l'intérieur, faisaient partir un feu qui, imitant des éruptions, ajoutait cette ressemblance à celle de la forme, et éclairant l'horizon d'une manière terrible, montrait à l'œil étonné une multitude de volcans flottants. Qu'on s'imagine la réunion de ces trois divisions de bateaux, l'une portant, sous des tentes turques, toute l'aristocratie civile et militaire d'Espagne, de France, de Sicile, réunies à Melazzo, vêtue des riches costumes que la mode prescrivait à cette époque ; l'autre, espèce de berceau mouvant chargée de musiciens, dont les voix enchanteresses portaient dans l'ame les plus douces émotions; et la troisième transformée en montagne de feu, qu'on aurait pu croire des fractions de l'Etna qui s'étaient détachées pour éclairer cette fête incomparable. Enfin on arrive. L'île déserte était devenue l'île d'Armide; tous les arbres avec leurs fruits, toutes les plantes avec leurs fleurs, en un mot, toutes les productions de l'Europe, se trouvaient réunies sur cette terre sans sève, sur cette vase inféconde que la petite rivière nommée Pozzo-di-Gotto y amassait depuis des siècles. Des buffets étaient placés de distance en distance dans les bosquets, afin de pouvoir, quelque part qu'on se trouvât, satisfaire la faim et la soif. Au bout d'une allée on distinguait un théâtre, un orchestre militaire répondait aux musiciens qu'on avait laissés sur la flotille. Les

convives marchaient de surprise en surprise ; mais quel fut leur étonnement lorsqu'il leur sembla apercevoir, dans l'éloignement et à travers les arbres, des maisons qui rappelaient l'architecture de celles qu'ils occupaient chacun dans leur patrie ; ils se crurent véritablement sous l'empire d'une hallucination, ils supposèrent que la *Fata-Morgana* qui exerçait sa puissance du côté de Messine, était venue déployer ses prodiges du côté opposé ; tandis qu'on raisonnait de la sorte, on avançait toujours, et à mesure qu'on aprochait, les maisons, les palais, augmentant en nombre, formaient des rues, ces rues aboutissaient à des places ; enfin, lorsqu'en se pressant les uns sur les autres, poussés par une curiosité qui donnait des jambes aux plus faibles, la foule eut franchi le jardin, on se convainquit à la stupéfaction universelle, que ce qu'ils croyaient une erreur de leurs sens était une chose positive et matérielle, et qu'ils avaient devant les yeux une ville que la baguette magique du général français avait élevée. Cette ville était composée de palais en bois, copie exacte des palais en marbre et en pierre, que les hôtes de Vallavoire avaient à Palerme, à Bruxelles, à Madrid et à Milan, et sur chacun desquels on lisait, écrit en grandes lettres qui formaient un transparent, le nom de celui dont il représentait la demeure réelle dans la capitale de la Sicile ou de l'Espagne. A vrai dire il n'y avait d'imité que la

façade de chaque palais, et dans l'intérieur on ne trouvait que deux ou trois chambres fournies cependant de tout ce que le luxe et l'élégance rendaient nécessaire à la toilette de gens tels que ceux qui se trouvaient être les hôtes des Français ; l'ensemble produisait un effet prodigieux ! Enfin, la fête commença par la comédie : on donna *le Sicilien*. Le spectacle fut suivi par une récréation plus substantielle, par le soupé. Plusieurs fontaines avaient été élevées dans le jardin, du milieu desquelles partaient des tuyaux qui, s'avançant en cou de cigne, permettaient, par le moyen de robinets qui y étaient adaptés à leurs extrémités, d'en faire couler la malvoisie de Lipari, le muscat de Lunel, de Syracuse, les vins de Chypre, de Bourgogne, de Jurançon ; l'étiquette attachée sur chacun de ces tuyaux faisait connaître la qualité du liquide qu'on pouvait obtenir en ouvrant le robinet qui était au bout. Les convives, assis autour des fontaines, trouvaient sur la largeur du mur qui formait le bassin, toutes espèces de mets : gibier, poisson, volaille, entremets, douceurs, par le moyen des verres, des assiettes, des couverts distribués entre les plats, les convives se servaient à manger et se versaient à boire, sans domestiques et sans bouteilles ; on était dans l'étonnement, dans le ravissement ; on ne pouvait comprendre comment en si peu de temps on était parvenu à réunir tant de prodiges, à surpasser l'imagination

par la réalité. La gaîté la plus franche s'était emparée de tous les cœurs ; les Espagnols avaient perdu leur gravité, les Siciliens gesticulaient et criaient plus que de coutume ; les Français égayèrent de leur vivacité et de leur esprit cette bruyante réunion. Ceux qui avaient satisfait leur appétit allèrent danser ; ceux qui préféraient la table à la danse prolongèrent leur souper ; mais tout à coup le bruit se répandit que les Français avaient quitté la fête. Pourquoi s'en aller ainsi? se demandait-on ; ce mystère couvre quelque chose de sinistre : être partis tous! eux les amphitryons de la fête! On cherchait, on se questionnait, on allait, on venait, sans autre résultat que la confirmation qu'il n'y avait plus un seul Français dans l'île, qu'ils avaient pour ainsi dire fait sortir du néant. Enfin on se décida à envoyer à Melazzo, pour prévenir la garnison de se tenir sur ses gardes, en attendant le retour du vice-roi et des autres chefs. Mais quelle fut la consternation générale, lorsqu'on vit que embarcations, bateaux, tout avait disparu avec Vallavoire, qui, tandis que les Espagnols et les Siciliens restaient prisonniers dans ce jardin des Hespérides, aurait sans doute tenté un coup de main sur Melazzo ; mais le commandant en chef, qui avait la certitude, par l'avis que M. de Vivonne lui avait envoyé, qu'il ne bougerait pas de Messine, et que trois mille hommes de renfort allaient arriver au secours du marquis de Castel-

Rodrigo, au lieu de s'occuper à faire des conquêtes, n'eut rien de plus pressé que de se retirer de la position aventureuse dans laquelle il se trouvait; et mettant à profit le temps, il quitta Melazzo, et avait déjà mis une assez grande distance entre lui et l'ennemi avant que celui-ci eût pu se procurer des embarcations pour quitter l'île, qui, comme la pomme de l'Éden, contenait le principe du bien et du mal.

LIX.

Le retour de Vallavoire à Messine plaça M. de Vivonne dans un grand embarras : les clameurs s'élevèrent de toutes parts contre celui qui avait exposé la troupe qui faillit s'emparer de Melazzo à être coupée et détruite. Le représentant de Louis XIV, dans l'impossibilité de donner des raisons satisfaisantes de l'abandon dans lequel il avait laissé son lieutenant, et craignant que M. de Louvois, qui était son ennemi personnel, ne profitât de cette conjoncture pour lui nuire, et même le perdre dans l'esprit du grand roi; pour obvier à tout et imposer silence aux plaintes, il se décida à frapper un grand coup qui pût le mettre à l'abri des reproches qu'il méritait, et le dispenser pendant quelque temps au moins, à l'ombre des lau-

riers qu'il se proposait de cueillir, des occupations pénibles que cette guerre, qui lui déplaisait, exigeait continuellement. Il réunit toutes les forces maritimes que la France avait en Sicile, s'embarqua le 27 mai, et cingla vers Palerme, à la tête de vingt-huit vaisseaux de ligne, quarante-cinq galères et neuf brûlots. Le 31 du même mois, il se trouva en vue de la capitale de la Sicile. Le contre-amiral Haen, au lieu d'aller au-devant de l'ennemi qui venait lui offrir le combat, prit le parti désavantageux de l'attendre. Cette résolution n'avait d'autre but que celui d'obliger les Espagnols à partager avec leurs alliés les dangers du combat, et les empêcher, comme cela était déjà arrivé en maintes occasions, et dans la dernière bataille entre autres, dans laquelle Ruyter fut tué, de se tenir pendant l'action à peine à portée de canon, laissant les Hollandais, au milieu du feu, soutenir tous les efforts de ceux qui leur étaient opposés. L'amiral de la Péninsule ibérique n'aurait peut-être pas approuvé ce plan, si Haen ne lui avait fait remarquer l'avantage de cette position, dans laquelle les vaisseaux alliés étaient soutenus par la forteresse de Castello-A-Mare et par les forts de Sant-Arasimo, de la Garita, de la Lanterna del Molo et des bastions. Outre l'accroissement de forces qui en résultait, cette position mettait à couvert les ailes de leurs escadres, et rendait impossible à l'ennemi, qui avait l'avantage du nom-

bre, de les envelopper. En effet, la mer, qui se trouvait entre les alliés et la terre, n'avait pas assez de profondeur ni d'étendue pour les bâtiments de guerre, qui d'ailleurs, par cette manœuvre maladroite, se seraient placés entre l'artillerie de la ville et celle des vaisseaux qu'ils auraient voulu tourner. Toutes ces raisons et la volonté ferme du contre-amiral de Haen, qui les faisait valoir, vainquirent l'irrésolution du commandant espagnol, et le portèrent à adopter le plan en question. On se prépara au combat : les bastions, les toits, les balcons de Palerme, qui donnaient sur la mer, étaient remplis de monde; le silence le plus profond régnait partout : il n'était interrompu que par le sifflet du contre-maître et par le porte-voix des capitaines. Cette population si pacifique, qui ne connaissait de la guerre que ce que lui apprenaient ceux qui, mettant à profit son amour du merveilleux, lui content encore aujourd'hui les hauts faits de Rinaldo et d'Orlando, ce peuple de la capitale de la Sicile, devenu étranger, sous la domination espagnole, au métier des armes, allait être spectateur d'un des plus terribles combats maritimes qui se soient livrés depuis que l'homme, trouvant la terre entière un champ de bataille trop restreint pour assouvir ses fureurs, a porté sur les ondes sa rage destructive, et fait du globe entier une vaste arène.

———

LX.

Le 2 juin 1677, huit heures du matin venaient de sonner à toutes les horloges de Palerme. Cette ville était dans la stupeur, son peuple si animé, si vif, paraissait être occupé d'une grande pensée qui concentrait toutes ses facultés; cette foule immense, compacte, qui s'agite du matin au soir dans les rues et les places de la capitale sicilienne, se dirigeait, silencieuse et grave, vers la marine. Toutes occupations journalières avaient été suspendues, les boutiques et les maisons étaient fermées, aucunes voitures ne circulaient plus; un grand, un terrible événement se préparait! En portant les regards vers la mer, on apercevait dans l'éloignement quatre-vingts voiles; c'était la flotte

du grand roi ; l'horizon en était couvert, elle s'avançait majestueusement, un léger vent de nord-est la poussait vers la ville, à qui sa présence allait être si fatale. Pour comble de malheur, ceux qui étaient chargés de la défendre avaient placé, en avant de la flotte alliée, trois bâtiments de guerre et trois galères, espèce de corps avancé, destiné en apparence du moins, car la vraie cause n'en est pas connue, à affaiblir le premier choc des Français. Lorsque l'ennemi fut à portée, cette avant-garde fit jouer toute son artillerie. Les vaisseaux contre lesquels ces décharges étaient dirigées, ne ripostaient pas, et s'approchaient toujours. Quand la flotte que Vivonne commandait fut encore plus près, le feu partit à la fois de toute cette grande courbe que les escadres alliées occupaient, les batteries de terre joignirent leur tonnerre à celui de la mer, et le peuple de Palerme voyant que l'artillerie française continuait à rester muette, supposa, dans son ignorance, que toutes ces innombrables bouches à feu qui venaient de vomir la mort, ayant toutes porté, avaient mis l'ennemi hors de combat. Dans cette supposition, il poussa un cri de joie féroce qui semblait sorti d'une seule bouche, et battit des mains. Mais les joies humaines sont courtes : les vaisseaux de Louis XIV cheminaient toujours. On aurait dit un immense cauchemar qu'on voudrait éloigner, qu'on repousse, contre lequel on se débat sans l'empêcher

pour cela de vous saisir et de vous opprimer. Telle était la flotte française, qui, paraissant invulnérable aux boulets, aux grenades, à la mitraille, s'approchait sans cesse; et sa vengeance allait être d'autant plus terrible, quelle avait été plus retardée. Pendant ce temps, les alliés avaient redoublé d'activité et d'énergie. Leur feu était devenu terrible; ces décharges, qui, venues de la terre et de la mer, se succédaient presque sans interruption, et par lesquelles on espérait écraser l'ennemi, furent la cause principale de sa victoire. Ces bordées, qui se suivaient sans relâche, élevèrent une fumée épaisse que le vent nord-est poussait sur la ville devant laquelle ce grand drame se jouait, et conséquemment obscurcissaient la vue de ceux qui se tenaient du côté de la plage et du môle de Palerme. Vivonne en profita habilement, et fit avancer à la faveur de ces ténèbres momentanées, les brûlots qui s'approchèrent de l'avant-garde alliée, sans être vus. Quand ceux contre qui ces instruments de destruction étaient dirigés, les aperçurent, il n'était plus temps de les éviter. Cependant l'espoir d'échapper à la mort qui les menaçait, leur suggéra l'idée de virer de bord, et d'aller s'échouer sur la côte, pour sauver au moins l'équipage. Tandis qu'on faisait exécuter cette manœuvre à la hâte, par des matelots que la terreur dominait, des matières inflammables avaient été lancées, et les bâtiments condamnés à périr,

poussés par le vent vers la plage où la flotte dont ils faisaient partie était rangée, y apportèrent et y communiquèrent l'incendie dont ils allaient être la proie. Alors, chaque vaisseau craignant plus l'ami que l'ennemi, ne s'occupa qu'à éviter l'approche des bâtiments que la flamme dévorait. On coupait les cables, on fuyait, on se heurtait pour parvenir à changer de place, et s'éloigner non seulement des vaisseaux qui brûlaient, mais même de ceux qui étaient menacés par les flammes. Pendant que tout le monde avait perdu la tête dans la flotte alliée, où régnait un désordre effroyable, les Français ne laissaient échapper aucun des avantages de cet état de choses qu'ils avaient amené, et tandis que leurs ennemis ne pensaient qu'à éviter les dangers du moment, ils leur en ménageaient d'autres, et ne visaient à rien moins qu'à la destruction totale des deux escadres des sept provinces unies, et de Charles II d'Autriche. A cet effet, mettant à profit la panique générale, sous l'influence de laquelle étaient les défenseurs de la Sicile, Vivonne fit avancer trois autres brûlots, qui, sans rencontrer aucun obstacle, atteignirent l'amiral Espagnol, ainsi que les deux vaisseaux qui se trouvaient en tête de la ligne, et y lancèrent leurs matières inflammables. Alors, des globes immenses, épais, d'une fumée noire, s'élevèrent de toutes parts, et obscurcirent le ciel. A ce signe irrécusable d'une horrible catastrophe, d'une

explosion qui allait ébranler la terre, le désespoir et la peur s'emparèrent des plus courageux, et on vit ces hommes, accoutumés à braver la mort, renverser leurs amis pour se frayer un chemin, marcher sur leurs corps, jeter à la mer leur chef, aux ordres duquel ils étaient accoutumés à obéir aveuglément : en un mot, la force brutale devint la loi suprême ; tous les sentiments d'humanité se turent, les liens sociaux furent brisés, on n'eut plus qu'une seule pensée, celle d'échapper à ces flammes qui, perçant de tous côtés, éclairaient de leur livide lumière cette scène de destruction. Les Français, qui jusqu'alors avaient essuyé le feu de leurs adversaires sans y répondre, saisirent ce moment pour lâcher bordées sur bordées, et achever ainsi par le canon, ce que les brûlots avaient commencé. A cette détonation produite par le feu des Français se joignait celle de l'artillerie des escadres alliées, dont les pièces échauffées par l'incendie, partaient d'elles-mêmes, et criblaient de boulets amis, les vaisseaux qui défendaient la même cause et qui portaient le même drapeau. La galère *la Réale de Sicile*, fut la première à sauter. Cette explosion fut suivie de celle du vaisseau amiral Espagnol, et de deux autres bâtiments de 74, de la même nation. Les Hollandais ne furent pas plus heureux ; un de leurs vaisseaux de ligne, deux de leurs frégates éclatèrent à la fois. Dans cet instant, Haen, qui jusqu'à ce moment avait

continué à opposer quelque résistance, et à maintenir un reste de discipline, eut le crâne emporté. A cette vue, les matelots qui fondaient tout leur espoir sur l'habileté de leur chef, perdirent entièrement la tête, et voulurent s'échouer; mais en passant à travers cet embrasement général, les agrès du navire qu'ils montaient prirent feu, et le vaisseau du contre-amiral des provinces unies sauta, dispersant au loin ses débris et les corps mutilés de ses matelots sur d'autres matelots, sur d'autres bâtiments destinés à subir bientôt le même sort fatal. La terre n'offrait pas un spectacle moins effrayant que celui que présentaient les ondes : le vent en poussant sur Palerme les flammèches qui s'élevaient en l'air, y avait apporté le principe de destruction qui réduisait la flotte en cendres. On voyait déjà le feu se faire jour dans plusieurs endroits de la ville, à travers les fenêtres, les toits, les balcons, de ces vastes palais qui embellissent Palerme; on voyait les maîtres de ces habitations que la flamme dévorante avait attaquées, jeter à la hâte dans les rues, les meubles les plus précieux, sortir ensuite pour toujours de leurs demeures embrasées, et après avoir épuisé leurs forces dans ce dernier acte d'énergie, rester immobiles, apathiques, silencieux, noircis par la fumée, haves de frayeur, l'œil hagard, rester comme atterrés par une force magnétique, à contempler une telle catastrophe. D'autres, sur qui la même infortune

produisait un effet différent, perçaient les airs de leurs cris déchirants, et osaient, pour arracher un être chéri à la mort la plus cruelle, pénétrer dans l'intérieur de leurs palais embrasés ; mais à peine en avaient-ils franchi le seuil, qu'ils reculaient atteints par les flammes, suffoqués par la fumée, abandonnant ainsi à leur sort affreux ces malheureux qui n'avaient pas fui à temps l'élément destructeur dont ils allaient devenir la proie. Les hurlements horribles de ces infortunés se mêlant aux vociférations et aux pleurs de leurs parents plus vigilants ou plus heureux, au craquement des murs, qui, se détachant des maisons, tombaient avec un épouvantable fracas ; au tonnerre de l'artillerie ; au bruit des bombes qui éclataient au milieu de cette ville, dont le dernier jour semblait être venu ; tout cela à la fois, présentait un tableau qu'aucune imagination ne saurait concevoir, aucune plume décrire. Le peuple de Palerme, sur qui tous ces fléaux pesaient à la fois, ne s'éloignait de l'incendie de la flotte, que pour tomber dans celui de la ville ; ne fuyait les maisons qui s'écroulaient, que pour être témoin des vaisseaux qui sautaient, ou qui sombraient ; s'il avait la douleur de voir les siens disparaître sous les décombres, la mer lui présentait le hideux spectacle des cadavres de ses compatriotes noyés et calcinés, jetés sur la plage, ou surnageant sur les ondes ; on aurait pu lui appliquer ces phrases sublimes par

lesquelles M. de Chateaubriand nous peint le peuple romain en butte à la haine de toutes les nations: « Fuyant les barbares de l'Europe, les Romains « se réfugièrent en Afrique, en Asie; mais, dans « ces provinces éloignées, ils rencontraient d'au- « tres barbares. Chassés du cœur de l'Europe aux « extrémités, rejetés des frontières au centre, la « terre était devenue un parc où ils étaient tra- « qués dans un cercle de chasseurs. » Les Palermitains, accablés par tant de malheurs, ne perdirent cependant pas courage, et ne se laissèrent pas abattre comme le peuple-roi. Craignant un débarquement que les Français vainqueurs auraient facilement pu effectuer, se voyant abandonnés par leurs chefs, n'ayant pas d'armes pour se défendre, ils coururent à l'archevêché, où le gouvernement espagnol, dans la crainte que ses sujets ne s'en servissent contre lui, les avait fait enfermer. L'archevêque Luzana, qui, dans l'absence du vice-roi, marquis de Castel-Rodrigo, qui se trouvait à Melazzo, le représentait à Palerme, à la nouvelle que la vague populaire allait inonder sa demeure, changea de costume et se sauva par la porte du jardin, tandis que les révoltés entraient par celle de la cour, et pénétrant dans les réduits les plus cachés du palais, le pillaient de fond en comble. Ils s'emparèrent de tous les mousquets, des piques, des épées, des canons que la craintive prévoyance des ministres de Charles II

y avait cachés, et coururent en armes à la marine défendre contre l'ennemi, le gouvernement qui leur ôtait tout moyen de le défendre. Mais M. de Vivonne, content d'avoir vu sauter douze bâtiments espagnols et hollandais, d'avoir fort maltraité les autres, d'avoir tué ou mis hors de combat quatre mille hommes à l'ennemi, laissa échapper l'occasion de s'emparer de Palerme, et lorsque la foule arriva à la plage avec l'attirail militaire qu'elle venait de conquérir, pour s'en servir contre les Français, ceux-ci avaient déjà commencé leur mouvement rétrograde; de sorte que les boulets que la plèbe palermitaine leur envoya, ne montrèrent que le dévoûment sicilien pour la cour d'Espagne, et sa haine pour les sujets de Louis XIV, mais n'incommodèrent nullement ces derniers dans leur glorieuse retraite. Alors le peuple furieux, voyant l'ennemi lui échapper, tourna sa rage contre ceux de ses compatriotes qu'il croyait être partisans de la France, et contre ceux qui n'avaient pas rempli les conditions et les devoirs que les hauts emplois dont ils étaient revêtus leur imposaient; mais la fureur populaire est aveugle comme le destin; elle atteint ceux qui s'y attendent le moins, et cette masse, dont la vengeance devait frapper ceux qu'elle supposait coupables, se tourna contre ceux qui s'étaient battus pour la cause que Palerme défendait. Des matelots belges, au service de la Hollande, malheureux

débris de la bataille à laquelle nous venons d'assister, nés sur l'extrême frontière qui sépare les deux Flandres, s'entretenaient en français des maux incalculables que cette fatale journée avait causés à leur flotte. A peine l'idiôme ennemi a-t-il frappé les oreilles de cette plèbe furibonde, que les infortunés marins qui avaient échappé à la rage des éléments, à la mitraille des ennemis, sont enveloppés par cette populace frénétique, comme des atomes par un tourbillon, et soulevés en l'air, lancés sur le pavé, relevés encore, mais au bout des lances et des hallebardes, qui offrent à la vue un spectacle digne de tels acteurs, des corps lacérés, défigurés, mutilés. Ces lambeaux de corps humains servirent d'étendards à ces cannibales dans leur marche triomphale à travers les rues de Palerme ; ils prouvèrent encore une fois que la voix du peuple n'est pas la voix de Dieu, et que sa justice est souvent bien injuste et toujours atroce.

LXI.

Le retour à Messine, de M. de Vivonne, fut une espèce d'ovation! Tout le monde était dans l'enthousiasme, tout le monde admirait les talents militaires et le courage du général des galères, ses ennemis, même ceux qui conspiraient contre sa vie, contre la France, firent chorus et battirent des mains au triomphateur. Cela n'est pas nouveau, et s'est répété, si nous ne nous trompons pas, assez souvent de nos jours. Malgré ses succès, la Sicile devenait de plus en plus insupportable au vice-roi de Messine; M. de Louvois, ennemi de madame de Montespan et de son frère, le contrariait, le contrecarrait autant qu'il le pouvait, et il pouvait beaucoup, car étant ministre de la guerre,

il s'était acquis, par des preuves continuelles d'intelligence, d'activité et d'économie dans l'administration de son département, un tel ascendant sur Louis XIV, qu'il balançait souvent et surpassait quelquefois l'influence que la beauté exerçait sur l'amoureux monarque. Toutes les affaires militaires, toute la correspondance des généraux passaient par les mains de M. de Louvois; il n'y eut que M. de Turenne, comme on sait, qui, seul excepté, pût s'adresser directement au roi, et échapper ainsi à la tyrannie du despote de l'armée. Ces raisons n'étaient pas les seules qui portassent M. de Vivonne à désirer son retour en France; les années, et des excès de tous genres, en affaiblissant ses forces, lui rendaient son obésité plus incommode, et les travaux dont sa place l'obligeait de s'occuper plus pénibles, le besoin de repos se faisait sentir tous les jours davantage, d'autant plus qu'une maladie secrète le minait lentement: aussi madame de Sévigné nous apprend-elle, quelques années plus tard, que le *Gros-Crevé*, comme elle appelait le général des galères, était mort aussi pourri de corps que d'esprit; toutes ces raisons en un mot, le déterminèrent à demander son rappel. En attendant qu'il lui fût permis de quitter cette terre qui était pour lui un exil, il ne pouvait se dispenser de faire mettre en jugement le père Lipari, contre lequel M. de Vallavoire lui avait remis des preuves accablantes de

culpabilité. Si je n'ai pas pu, se disait le maréchal de France, punir les assassins, je punirai les traîtres. Deux autres motifs le portèrent à ajouter foi au crime qu'on imputait au religieux : le premier était le souvenir que M. de Vivonne gardait encore de l'arrestation du missionnaire qui avait été enfermé à la Bastille, comme on se le rappelle sans doute. Lorsque le maréchal quitta la France pour aller prendre le commandement de l'armée et de la flotte destinées à la Sicile, le père Lipari languissait dans la prison d'Etat, et le général des galères emporta cette mauvaise impression qui ne fut pas détruite par la liberté du prisonnier, car le secret qui présidait à toutes les mesures que dans sa sagesse Louis XIV croyait devoir prendre, jetait sur celui qui avait été l'objet des rigueurs du gouvernement français, une couleur équivoque et louche qui ne s'effaçait jamais. D'ailleurs, aucune preuve positive n'avait pu être alléguée en faveur du missionnaire, les papiers ayant toujours été en possession de madame de Soria qui les avait fait enlever! Les services donc que le père Lipari avait rendus aux Français, la conduite toujours exempte de blâme du religieux, les rapports journaliers qui s'étaient établis entre M. de Vivonne et le moine, n'avaient que suspendu l'impression fâcheuse que l'arrestation de ce dernier avait fait naître dans l'ame du général français, sans la détruire. L'autre cause qui disposait celui-ci à

croire à la culpabilité du père Lipari, le maréchal l'ignorait lui-même, mais elle n'en agissait pas moins puissamment sur son esprit. Lorsque le moine lui avait refusé, avec une fermeté admirable, de l'initier dans les secrets que son ministère sacré le mettait à même de connaître, ce refus avait fait perdre au vice-roi français tout espoir de découvrir les auteurs du meurtre de Valbelle, et il pensait que ce crime, resté impuni, aurait flétri son administration, et porté atteinte à son honneur. Lorsque nous voulons nous déterminer à une résolution de quelque gravité, dans laquelle nos intérêts, notre amour-propre, nos passions sont en jeu, nous cherchons à avoir présentes à l'esprit les raisons qui plaident pour ou contre le parti que nous allons prendre; mais les nerfs que nous n'interrogeons pas viennent malgré nous siéger au conseil, et sont d'un grand poids dans la balance; c'est ce que nous appelons la mémoire des *muscles* qui, plus durable et plus sûre que celle de l'intelligence, réveille en nous la sensation, effet d'une cause qui s'est effacée de notre esprit.

LXII.

Lorsque M. de Vivonne se décida à faire arrêter et à faire paraître devant un conseil de guerre le père Lipari, il ne se rappelait peut-être plus le refus de ce dernier, mais *la mémoire des nerfs* agissait sur lui, sans qu'il s'en doutât. La protection que Charles VI, empereur d'Allemagne accordait à l'héritier de Prusse, contribua peut-être, plus que les droits que la famille de Hohenzollern prétendait avoir sur la Silésie, à la guerre que ce même prince royal de Prusse, sous le nom de Frédéric II, fit à Marie-Thérèse, dont le père avait pendant nombre d'années secouru le besogneux héros futur. Cependant, pour être juste, nous devons avouer que M. de Vivonne ne manquait pas de

raisons pour agir avec la sévérité qu'il employa en cette conjoncture. On avait découvert une conspiration dont les chefs étaient en Calabre, d'où, lorsque la nécessité le réclamait, on expédiait un officier espagnol sur la côte de Sicile, pour se concerter avec les conjurés qui étaient avertis de la présence de l'envoyé, par des fusées lancées en l'air. Les Français habillèrent à l'espagnole un officier basque qui parlait parfaitement la langue de leurs ennemis; cet officier fit les signes convenus, joua si bien son rôle, que les conspirateurs qui étaient accourus en foule lui livrèrent en toute confiance leurs projets; mais, lorsque les soldats en embuscade s'avancèrent pour les arrêter, ils disparurent à travers les aloès, les *fichi d'india*, nopales, les *zabbari* agaves americana, les roseaux, et les lauriers roses dont nous avons parlé. Malgré leur disparition, les confidences que les conjurés avaient faites à l'officier travesti étaient d'une telle gravité que c'eût été folie de négliger les précautions nécessaires à la sûreté générale : pour en rendre juge le lecteur, voici en deux mots le plan arrêté entre les ennemis de la France. Le 15 août, jour de l'Assomption, on célébrait à Messine la fête dite de la *Vara;* une des singularités qui rendent cette solennité extraordinaire, consiste en deux statues gigantesques, qui, comme les trois armures à la prise de possession du lord maire à Londres, reparaissent tous les ans à pareille épo-

que ; on place ces deux colosses de bois et de carton, devant la porte de la cathédrale ; l'un est habillé en guerrier du XII.ᵉ siècle, l'autre porte un manteau royal de la même époque. On prétend qu'ils représentent Griffon et sa femme, que Roger chassa de Messine. Quoi qu'il en soit de l'origine historique de ces deux géants, le fait est que, d'après le plan des conjurés, ils étaient destinés, comme le cheval de Troie, à recéler des hommes armés, qui, lorsque le vice-roi et les autorités seraient arrivés sur le seuil de l'église, auraient fait feu sur eux. Une fois les chefs tués, on aurait profité du premier moment de terreur qu'un tel événement devait faire naître, et les Français, sans unité d'action, auraient été facilement écrasés par le nombre, et chassés de Messine. Ce qui rendait ce complot plus effrayant encore, était la défection du capitaine d'Aumont, qui, séduit par les attraits de mademoiselle Borgia, avait trahi son drapeau, et se trouvait être un des conspirateurs. Ce plan n'était plus à craindre puisqu'il était connu ; mais était-on sûr que l'esprit de révolte que la belle séductrice s'était efforcée de propager dans l'armée française, se fût arrêté au seul individu qu'on vient de nommer ? Etait-on sûr que les conjurés échappés à la main de la justice, n'auraient pas ourdi un autre plan de révolte, qui, mieux organisé, aurait mis en danger l'existence de l'armée française ? Les circonstances étaient graves ! Il ne restait au repré-

sentant de Louis XIV, entouré de dangers, que la voie de la terreur, pour intimider ses ennemis, et paralyser leurs machinations. Plus l'individu qu'on allait frapper était élevé par sa position sociale et par son mérite personnel, plus le châtiment qu'on lui aurait infligé devait produire un effet salutaire. D'après toutes ces considérations, M. de Vivonne se décida à faire arrêter le père Lipari, et à le traduire devant un conseil de guerre. Cette résolution du maréchal, comme il arrive souvent en pareil cas, transpira dans le public. A cette nouvelle, tout l'ordre de Saint-Augustin fut en émoi, et se sentit frappé dans la personne de son chef. Avant que les disciples de l'évêque d'Hippone eussent avisé aux moyens de sauver leur général, un piquet de gendarmes se présenta au couvent, et amena au fort de Consaga, le père Lipari.

LXIII.

Vers la fin de décembre 1678, le duc de Vivonne reçut le rappel tant désiré, et dans le mois de février de l'année suivante, M. le duc d'Aubusson de la Feuillade étant arrivé pour le remplacer, le frère de madame de Montespan quitta Messine à son grand contentement, et à la satisfaction générale. M. de la Feuillade n'avait rien de remarquable dans son physique ni dans son moral; deux qualités cependant dont nous allons parler le mettaient en dehors de la ligne commune : la première était une bravoure digne des temps fabuleux ; aussi avait-il tous ses membres cassés, et son corps, qui semblait être l'aimant de la mitraille, portait la trace de toutes les blessures que peut faire une

arme à feu. On sait qu'au siége de Candie, tandis que tous ses compagnons d'armes étaient cuirassés, il attaquait les retranchements turcs vêtu de satin et de velours, tel qu'il se présentait devant Louis XIV, à l'Œil-de-Bœuf. L'autre qualité qui le distinguait sur-tout à cette époque, était l'ancienneté de son illustre origine; car il avait été reconnu par les lettres-patentes du grand roi, qui n'était pas facile en pareille matière, pour être descendant légitime de cet Ebon de la Feuillade, qui, comme on voit dans la *Gallia Christiana*, signa en 750 la donation de Pépin-le-Bref, donation confirmée un demi-siècle plus tard par Charlemagne et par Aubusson de la Feuillade, successeur d'Ebon. Cet homme, dont la généalogie rémonte au premier roi de la seconde race, avait pour secrétaire un Gascon appelé Masserac, dont l'astuce exerça une si fatale influence dans la tragédie que nous allons décrire, tragédie qui, excepté celle de Parga, ne peut être comparée à aucune autre. Ce Masserac, disons-nous, joua un si terrible rôle dans la catastrophe de Messine, que nous ne pouvons nous dispenser de tracer son portrait. Le secrétaire du nouveau vice-roi français, n'était ni grand ni petit; ses traits n'avaient pas de caractère; l'homme le plus exercé n'aurait pu rien lire sur cette physionomie muette; son regard ne se portait jamais directement sur l'objet qui attirait son

attention, mais suivant une courbe qui commençait de gauche ou de droite, et finissait au côté opposé, son rayon visuel, parcourait ainsi tout ce qui était renfermé dans cette ligne, et vous laissait incertain sur l'objet qui avait déterminé ce mouvement, d'autant plus que son œil terne, qui recevait la lumière et ne la renvoyait pas, vous ôtait aussi la donnée du plus ou moins de vivacité dont l'organe de la vue s'anime lorsque les objets qui le frappent lui sont plus ou moins agréables. La parole du secrétaire ne suppléait nullement à l'ambiguïté de son regard et à l'apathie de son visage, car il n'y avait que la première syllabe qui sortait assez distinctement de sa bouche; le reste du mot, comme s'il se fût aperçu de l'imprudence qu'il allait commettre, il l'écrasait pour ainsi dire entre ses dents, et la parole sortait ainsi morcelée, expirante de ses lèvres. Eh bien! ce furent ces défauts organiques qui lui facilitèrent la réussite de cette entreprise, qui, couronnée d'un horrible succès, condamna à un exil éternel, réduisit à la misère, envoya à l'échafaud des milliers non pas d'individus, mais de familles! car les confidences de Masserac, par sa manière de s'exprimer, avaient à la fois le cachet de la vérité qui déborde, et ensuite de la prudence qui s'arrête. Mais laissons ce coryphée de ruses et de perfidie ourdir ses trahisons, et voyons en attendant la direction donnée par le duc de la Feuil-

lade aux affaires publiques. Avant tout il se transporta à la cathédrale, et y prêta serment (il nous en coûte de le dire pour la gloire du grand roi), et prêta serment, au nom de Louis XIV, en présence du peuple et sur l'Évangile, de défendre Messine jusqu'à la dernière goutte de son sang; il exigea du sénat et de tous les employés civils et militaires siciliens au service de la France, un pareil serment; en un mot, ce fut la répétition exacte de ce qui s'était passé sous M. de Vivonne; mais à l'époque à laquelle le prédécesseur de M. de la Feuillade s'unissait dans la maison de Dieu par un lien sacré, au peuple qui s'était donné à la France, on était dans l'intention de remplir les conditions que ce pacte solennel imposait; tandis que maintenant c'était un parjure gratuit, car on était décidé à abandonner Messine à la fureur de l'Espagne; mais nous, peu ou point initiés dans les mystères des cabinets, nous ne sommes pas en état de condamner ou d'absoudre un grand prince tel que Louis XIV, dont la volonté, pliant sous les nécessités politiques qui l'accablaient, était parfois obligée d'opter entre deux maux.

LXIV.

Après la cérémonie de l'église, M. de la Feuillade fit la tournée des forteresses, des bastions, et parut étonné et affligé de les voir tous confiés à la garde des Français. Il s'écria en s'adressant aux Messinais :— «Nous sommes vos amis; vous entourer de nos baïonnettes, tenir continuellement les canons braqués sur cette ville si fidèle, si dévouée au roi, c'est une injure que vous ne méritez pas, c'est nous faire jouer le rôle de janissaires, indigne des soldats français. Reprenez vos forteresses, messieurs, remettez-vous en possession de vos bastions et de vos murailles ; vous êtes aussi braves que nous, vous les garderez aussi bien, nous avons confiance entière dans votre loyauté. Et de suite il faisait retirer les régiments qui occupaient toutes ces positions, et les remettait au

pouvoir des citoyens. Messine, reprenait-il, est une des plus belles et des plus importantes villes de la monarchie française ; elle doit jouir de tous les avantages d'une ville de premier ordre, c'est la volonté du roi notre maître, messieurs! Ainsi, présentez-moi vos projets d'améliorations pour la prospérité de ce peuple que son bon sens a porté à secouer l'odieux joug de l'Espagne, et à se ranger sous la domination protectrice du plus grand monarque de la terre; nous ferons tout pour son bonheur; nous avons tous pouvoirs ; et pour commencer à vous donner une preuve des intentions bienfaisantes de Sa Majesté, nous allons reconnaître Messine comme capitale de la Sicile! » A cette déclaration, la joie que les paroles et la conduite du nouveau vice-roi avait fait naître dans les cœurs de ceux à qui il s'adressait, devint du délire. En premier lieu, la restitution des forteresses déposait en faveur de la bonne-foi de la France à exécuter les promesses de son représentant; car, par l'occupation des points fortifiés, les Messinais se trouvant les plus forts, auraient toujours pu obliger M. de la Feuillade à réaliser les espérances qu'il avait fait naître dans le cœur de ceux qui obéissaient à ses volontés. Mais ce qui rendit plus que tout autre chose cette population de quatre-vingt mille hommes ivre de bonheur, fut l'annonce que leur patrie allait être la capitale de la Sicile, ce qui portait à croire que Louis XIV s'était enfin dé-

cidé à faire la conquête de l'île entière, et conséquemment de Palerme, l'odieuse rivale de Messine. En un instant, les autels furent couverts *d'ex-voto;* les églises retentirent de prières, les prêtres ne suffirent plus aux messes qu'on leur demandait pour le succès de l'expédition contre Palerme, dont on prêchait la croisade dans les rues, dans les carrefours. Partout déjà on se partageait le butin de la ville conquise ; enfin, mettant le comble à l'extravagance et au délire, on construisit une machine en bois que les Messinais appelèrent Palerme, qui ressemblait aussi bien à toute autre ville du monde, et on brûla en effigie la capitale de la Sicile, honneur qui n'a été déféré qu'à elle ! Cet état de choses était aussi en partie l'ouvrage de Masserac qui, avant la scène que nous venons de voir jouer à M. de la Feuillade, avait déjà habilement joué son rôle, et voici comment. Il faut d'abord savoir qu'à cette époque, en Sicile, les moines occupaient le premier degré de l'échelle sociale ; ils dirigeaient les consciences, ils administraient les revenus des familles, apaisaient les différends qui s'élevaient entre les pères et les enfants, le mari et la femme ; ils étayaient le gouvernement de leur force morale ; le peuple vivait de leurs aumônes, les riches recevaient d'eux l'enseignement et l'éducation. Masserac connaissant cet état de choses, se prépara à exploiter à son profit cette position privilégiée du froc. Pour par-

venir plus facilement à ses fins, il furetait dans les bibliothèques des couvents de Messine, pour trouver la carte topographique de Palerme, qu'il savait exister chez les Dominicains; mais comme il tenait à ce que ses démarches fussent connues, il n'alla qu'en dernier chez les possesseurs du plan de la capitale sicilienne, et l'ayant trouvé, il se mit à la copier pour compléter la collection, disait-il, des grandes villes. Ces recherches poursuivies avec constance dans tous les couvents de la ville; cette tâche journalière que s'imposait pour achever sa copie, un homme qui, en raison de sa place, devait être occupé des plus importantes affaires de l'état; le soin avec lequel, à la fin de son travail, il l'enfermait dans une boîte, boîte qui, plus fatale que celle de Pandore, contenait tous les maux et pas d'espérance; tous ces motifs excitèrent, comme Masserac s'y attendait, la curiosité des moines, d'autant plus qu'en leur qualité de dominicains régissant l'inquisition, ils étaient attachés à l'Espagne, et voyaient avec douleur, dans la fin du règne de Charles II, la fin du leur; qu'on ajoute à tous ces motifs de haine, la rigueur avec laquelle le gouvernement de Louis XIV avait dû sévir contre ces régulateurs de toutes les consciences, dans plusieurs complots qu'on avait découverts, et on ne sera pas surpris de l'aversion que cet ordre religieux nourrissait pour la France.

LXV.

Une nuit du mois de mars 1679, deux moines de l'ordre de Saint-Dominique sortaient à peu près au même instant de leurs chambres respectives; minuit sonnait! Ils fermèrent avec précaution les portes de leurs cellules; une lanterne que chacun d'eux tenait à la main les éclairait; on voyait, à la manière de poser leur pied, que leur oreille, accoutumée au silence, savait calculer les moindres effets que le plus léger bruit peut produire sur l'organe de l'ouïe que le repos du cloître a laissé dans sa perfection primitive; les deux religieux se rencontrèrent, l'un s'inclina devant l'autre; celui-ci lui fit signe de le suivre. Ils arrivèrent à la bibliothèque; celui qui avait reçu la

marque de respect que nous venons d'indiquer, ordonna de la main à l'autre d'ouvrir ; ce dernier obéit, et ils pénétrèrent dans la bibliothèque. Ils se mirent aussitôt en devoir de forcer la boîte dans laquelle le secrétaire renfermait son travail, et ayant facilement réussi, ils eurent sous les yeux la certitude de ce qu'ils n'avaient fait que soupçonner, la preuve évidente des projets du gouvernement français. Dans le contour sur lequel Masserac avait tracé le plan de Palerme, il avait apposé ses remarques stratégiques, on y lisait de son écriture : « La Bagaria et Solento, endroits excellents « pour opérer un débarquement. Santa-Maria-di-« Gesu, couvent placé dans le plateau le plus « élevé des environs de Palerme, et le seul qui la « domine, excellente place pour quartier-général; « les eaux arrivent à Palerme presque en totalité « du Gabriele, on peut les détourner facilement. » A cette lecture, les deux moines levèrent les yeux l'un sur l'autre, et après s'être regardés un moment en silence, le plus âgé dit au plus jeune : — « Que pensez-vous de ceci, père bibliothécaire? il me semble que l'affaire est claire, et que malheusement mes prévisions se sont réalisées. — Je pense, révérend père prieur, répondit l'autre, ce que j'ai toujours pensé, que les Français sont de grands scélérats, ce Gascon, sur-tout, qui croyait nous jouer en nous parlant sans cesse de la gloire de notre Saint-Dominique, des grandes choses qu'il

fit dans la guerre contre les Albigeois, qui avaient été exterminés par l'énergie que notre fondateur mit en cette affaire, que notre ordre était le soutien de la religion et de la foi, et mille autres flagorneries pareilles qu'il nous a débitées dans le but de nous arracher des renseignements sur Palerme; mais moi qui n'étais pas sa dupe, je faisais semblant de ne pas voir où tendaient ses demandes, et si, dans l'entreprise qu'ils vont tenter sur notre capitale, il suivent les données que ce fourbe suppose avoir obtenues de moi, j'ai toute raison de croire que ses compatriotes seront écrasés sous les murs de cette ville, dont ils espèrent faire la conquête. — Quant à moi, reprenait le prieur, j'ai toujours eu un grand éloignement pour ce Masserac. N'avez-vous pas observé, père Calogero (c'est ainsi que se nommait le bibliothécaire), que la parole, pour ainsi dire, se fractionne dans la bouche de cet homme et sort d'entre ses dents comme le vent, qui, en se brisant contre les arbres d'une forêt, produit plusieurs sons confus, indéfinissables, qui sans vous rien apprendre, vous laissent dans l'ame une impression profonde, une vague inquiétude? En lui ouvrant notre bibliothèque, en acquiesçant à ses désirs, je n'ai fait que me soumettre aux droits de la force, mais jamais je ne me prêterai de mon plein gré aux exigences des Français, de ce peuple qui croit n'être au monde que pour faire la cour aux femmes en temps de paix, et pour

tuer des hommes en temps de guerre. — Mais observez la prévoyance de ce fourbe de Masserac, reprenait le père Calogero, une carte aussi grande que celle que le secrétaire copie n'aurait pu passer inaperçue par la ville. Le plan de Palerme aurait suffi pour révéler les projets de conquête du gouvernement français, et c'est ce qu'il a voulu éviter en venant ici faire son travail. Mais toutes ces ruses, toutes ces finesses, reprenait le supérieur, sont inutiles avec nous autres Siciliens, et nous saurons éventer les mines du Gascon. Non! un peuple qui a porté la main sur un ministre de l'autel, qui a fait couler le sang de l'oint du Seigneur, ne peut pas réussir, ne peut pas prospérer. — Votre révérence croit donc, reprenait le bibliothécaire, qu'ils ont envoyé à la mort le général des Augustins? — Je ne puis l'affirmer, mais il a disparu, on n'entend plus parler de lui, et d'ailleurs serait-il le premier prêtre qu'ils aient immolé? Avez-vous oublié que deux de nos frères, deux enfants de Saint-Dominique ont subi le dernier supplice? Moi, je ne l'ai point oublié! Cette terrible pensée est toujours présente à mon esprit. — Mais comment faire, demandait l'autre à son supérieur, pour les chasser de Sicile? Je suis tout prêt à mettre la main à l'œuvre, au risque de ma tête. Commandez, et j'exécuterai vos ordres, comme il est de mon devoir de le faire. — Rien n'est plus facile, répondit le chef des disciples de Saint-Dominique,

que d'expulser les Français. Vous êtes convenu que le secrétaire vient ici pour copier la carte topographique de Palerme, pour que son travail échappe ainsi plus facilement à la curiosité du public, ce qui prouve clairement qu'il craint que la connaissance du dessin qu'il exécute, en faisant deviner ses projets, ne les fasse manquer. Il faut donc faire ce que Masserac veut empêcher. Faisons connaître le projet des Français sur Palerme, cela suffira pour le faire échouer. A leur réveil, que nos frères aillent répandre cette nouvelle dans la ville, j'en informerai nos frères de Palerme, et M. de la Feuillade, se voyant deviné, abandonnera l'entreprise. En un mot, tout arriva comme le rusé Gascon l'avait prévu, et le public de Messine, informé d'un projet qui flattait ses passions, par un canal qui n'avait aucun intérêt à le tromper, donna tête baissée dans le piége, et se trouva bien préparé à recevoir la communication que nous avons vu lui être faite par M. de la Feuillade, commucation à laquelle peut-être on n'aurait pas ajouté foi, sans la petite farce préalable dont Masserac était le souffleur inconnu.

LXVI.

Toutes ces manœuvres qu'on vient de lire ne faisaient qu'acheminer les affaires vers le but que le représentant de Louis XIV se proposait d'atteindre; car il lui restait encore de plus grandes difficultés à vaincre, qui, si elles n'étaient pas surmontées, auraient mis en danger l'existence de toute la flotte française. La comédie jouée par le maréchal, les ressorts cachés que son secrétaire avait fait agir, avaient eu pour résultat la réunion de toutes les forces que la France avait en Sicile, qui étaient éparpillées en plusieurs endroits, et la possibilité de les embarquer sans rencontrer d'obstacles, pour voler à la conquête de Palerme. Ce n'était pas tout! Les hôpitaux étaient pleins de

soldats français malades ; les abandonner en mettant à la voile pour la France, eût été les livrer sans défense à la juste vengeance des Messinais, qu'on trompait d'une manière si indigne, si atroce. Comment donc faire ? Il fallait se résoudre à prendre un parti, car plus le temps s'écoulait, et plus on courait le danger qu'il ne s'élevât quelque soupçon dans l'esprit du public, sur les projets de la France ; et si par malheur cela arrivait, Messine eût été le tombeau de tous les Français qui s'y trouvaient ; car les bastions, les forteresses, le château étaient au pouvoir des bourgeois ! Pas d'issue pour échapper, pour faite une trouée ; car du côté de la mer, la flotte qui était réunie dans le port n'aurait pu manœuvrer pour se défendre et encore moins pour attaquer, dans un espace si resserré ; et le château de Saint-Salvador, et le fort de la Lanterne auraient tiré sans manquer un seul coup, à portée de pistolet, sur cette masse énorme de bâtiments qui auraient tous été brûlés et coulés à fond sans pouvoir opposer la moindre résistance ; du côté de terre, c'était pis encore ; on ne pouvait douter de l'esprit hostile des Siciliens pour les Français, et d'ailleurs où aller ? et les malades que seraient-ils devenus ? Combattu par tant de difficultés, par tant d'obstacles qui semblaient insurmontables, M. de la Feuillade ne perdit pas courage, et payant d'audace, annonça publiquement son départ pour Palerme ; en attendant Masserac ne restait pas

oisif, et formait mille projets qu'il abandonnait aussitôt pour en imaginer d'autres, afin de tirer son maître de la position effroyable dans laquelle il se trouvait. A la fin il se rappela un certain Florac, chirurgien de marine, qu'il avait connu à Blaye où tous deux était nés, et qui était arrivé depuis deux jours à Messine sur la frégate la Cybèle. Ce Florac était le complément de cette trinité astucieuse qui perdit Messine, et dont M. de la Feuillade et Masserac étaient les deux autres personnes. Des soureils épais ombragaient ses yeux, et l'aidaient à cacher leur expression sinistre; de sa bouche énorme sortait, avec une rapidité qui vous contraignait au silence, une parole chaleureuse et surabondante qui, augmentant toujours de vitesse, vous étouffait si elle ne vous persuadait pas; d'ailleurs il adoptait l'expression du sentiment qu'il énonçait, comme le caméléon prend la couleur de l'objet où il se trouve; hardi, insolent, effronté, il était convaincu, comme le neveu de Rameau, que l'homme n'était venu au monde que pour mettre quelque chose entre ses dents; ses traits ignobles et sa main plate, déposaient de son caractère plat et ignoble; il voulait arriver à la fortune à tout prix.

LXVII.

Dans les premiers jours d'avril 1679, il se répandit dans Messine la nouvelle de l'arrivée d'un chirurgien en chef envoyé par le gouvernement français, afin de mettre sur un meilleur pied le service des hôpitaux militaires, négligé sous l'administration de M. de Vivonne. En effet, conformément au bruit public, on vit débarquer sur le quai un homme suivi de deux valets chargés d'un grand nécessaire en maroquin rouge, où était enfermée une pharmacie portative, et des trousses en velours vert brodées, contenant les instruments de chirurgie; cet homme était Florac! Il traversa les rues, les places les plus fréquentées, ayant l'air préoccupé, tellement enfoncé dans de pro-

fondes méditations, qu'il paraissait ne voir personne de cette immense foule qui encombrait la ville, à travers laquelle un troisième domestique lui frayait un passage, en criant : faites place à M. le chirurgien en chef; et, marchant de la sorte, il arriva à l'hôpital beaucoup plus tôt qu'on ne l'attendait, aussi n'y trouva-t-il que les infirmiers. A l'instant l'inattendu Esculape se mit en devoir d'examiner les malades; mais à peine a-t-il porté son attention sur le premier, qu'il recule, qu'il pâlit, qu'il se trouble, l'inspection qu'il fait du patient qui gisait dans le lit à côté, redouble sa stupeur, et sa parole haletante, sortant avec effort, annonce aux spectateurs épouvantés que la peste est dans l'hôpital. A ce mot terrible qui se répand avec la rapidité de l'éclair, la pâleur de la mort se peint sur toutes les figures; mais Florac, profitant du sentiment de terreur qu'il avait fait naître, envoya dire au commandant de la place que la santé publique exigeait qu'un cordon de soldats fût placé autour de la maison infectée, et tout étant prêt pour l'exécution de cette demande à laquelle on s'attendait, l'habitation qui recélait le fléau supposé fut à l'instant cernée, et l'entrée en étant interdite à tout le monde, les hommes de l'art ne purent vérifier l'existence d'un mal qui n'avait d'autre garantie que la parole du chirurgien en chef. Il ne se présentait d'ailleurs à l'esprit de

personne, l'idée d'examiner la vérité de l'assertion de Florac; la peur paralysa le jugement, et on prit un mot pour un fait; les sénateurs, le tribunal sanitaire, accompagnés de celui qui avait fait la fatale découverte, coururent en masse chez le vice-roi qui, informé de tout ce qui venait d'arriver, s'emporta contre Florac, et lui dit : — « Vous êtes sans doute, monsieur, un habile homme dans votre métier, mais vous êtes un sot en tout ce qui regarde la connaissance du cœur humain, et l'imprévoyance avec laquelle vous avez agi en cette circonstance, prouve que si vous avez la science de votre art, vous n'en avez pas le courage. La nouvelle que vous avez si imprudemment répandue, me cause plus d'embarras et de chagrins que tout votre savoir ne peut m'être utile. — Le roi, notre maître, riposta Florac, ne m'aurait pas choisi parmi les plus habiles, s'il ne m'avait jugé capable de remplir toutes les conditions de l'emploi qu'il m'a fait l'honneur de me conférer. Je tiens, M. le maréchal, le jugement de S. M. pour aussi bon et aussi juste que celui de tous les ducs, de tous les pairs et de tous les maréchaux de France. Un des premiers devoirs de ma place est la vérité; je l'ai dite, et personne ne pourra m'empêcher de la dire.... » Dans cet instant, Masserac s'interposa comme pour prévenir les conséquences qu'un dialogue commencé avec tant d'aigreur pouvait ame-

ner, et dit : — « Monseigneur, je vous demande pardon si j'ose vous rappeler que ces messieurs sont ici, attendant la résolution que vous daignerez prendre dans l'affligeante position où la ville se trouve; et me conformant en cela à l'avis du chirurgien en chef, je vous prie, avec la plus grande instance, d'embarquer tous les malades infectés ou non infectés, car ceux qui ne le sont pas maintenant, peuvent recéler dans leur sang le germe pestilentiel, qui, éclos dans les autres, a frappé de terreur M. Florac. — Il me semble, M. le secrétaire, répondit le duc, que vous avez plus à cœur les intérêts de Messine que ceux de vos compatriotes. Prétendez-vous que je fasse transporter jusqu'à bord des pestiférés, afin qu'ils meurent plus tôt, afin qu'ils propagent la contagion dans la flotte! — Mais, Monseigneur, reprit Romano Colonna, un des sénateurs, M. le chirurgien en chef est convaincu que l'air de la mer est l'unique antidote connu contre ce fléau du ciel. — Oui, Monseigneur, dit Florac, le sel marin arrête la corruption que la peste développe; ajoutez à cet avantage celui d'enfermer la contagion dans deux ou trois bâtiments, où vous ferez embarquer vos malades, et d'où la contagion ne pourra sortir. — Cette raison, reprit M. de la Feuillade, est plus convaincante que toutes celles que vous avez exposées jusqu'à présent, et puisque cela semble être de l'opinion de ces messieurs... — Oui, M. le ma-

réchal, s'écria le syndic, éloignez les pestiférés, nous vous en supplions, nous vous en conjurons à genoux. — Vous le voulez, eh bien! qu'on embarque tous les malades qui se trouvent dans les hôpitaux militaires à l'instant même. M. de Florac, en votre qualité de chirurgien en chef, vous avez toute la responsabilité de cette opération. Veillez à ce que tout se passe avec ordre et promptement; allez!» Pendant que l'on transportait les malades à bord, la peur qui s'était emparée des Messinais était telle, que même les hommes de l'art se renfermèrent chez eux, dans la crainte de respirer les miasmes infects que les supposés pestiférés devaient répandre en traversant la ville; et les blessés, les fiévreux, arrivèrent sur les bâtiments, sans avoir vu figure humaine.

LXVIII.

Maintenant l'expédition sur Palerme n'était plus un secret pour personne, et plusieurs individus du corps municipal ayant fait observer au maréchal que la seule condition défavorable de l'entreprise était sa publicité, M. de La Feuillade leur répondit qu'au contraire c'était sa publicité qui en rendait le succès plus certain, car l'on ne croit jamais à ce que l'ennemi divulgue, intéressé qu'il est à détourner l'attention de son adversaire du but qu'il espère atteindre. Soyez donc sûrs, continua M. de La Feuillade, que les Espagnols ne craignent rien pour Palerme, et portent ailleurs leurs sollicitudes et leurs craintes. Rassurés par cette explication, heureux de se voir délivrés de la peste, convain-

cus que leur patrie, par la conquête de Palerme, allait jouir des avantages de capitale, qui jusqu'alors n'avaient été qu'un honneur stérile, les Messinais, loin de retenir les Français, pressèrent leur départ, et tout le monde étant embarqué, M. de La Feuillade monta à bord, et levant la main dans la direction de la ville dont on supposait qu'il allait faire la conquête, il s'écria à haute voix : « A Palerme! A Palerme! » Et les spectateurs enthousiasmés répondaient : « Vive M. le duc, gloire éternelle au Roi de France, longues années à M. le maréchal victorieux, au conquérant de Palerme, au vengeur de Messine opprimée » ; et on lançait en même temps sur le vaisseau qui le portait, des couronnes de lauriers, et on recommençait à crier : « A Palerme! A Palerme! » Et la flotte, et l'armée, dans l'ignorance de leur véritable destination, répondaient : « A Palerme! A Palerme! »

LXIX.

La flotte s'éloignait; les embarcations chargées des citoyens qui avaient accompagné l'homme, objet de l'idolâtrie publique, retournèrent en ville, où les danses, les festins, succédèrent à l'angoisse que la nouvelle de la peste avait répandue dans tous les cœurs. Il était beau de voir cette population, ivre de bonheur, lever les verres en l'air, et, à un signe du syndic qui présidait ce banquet de cinquante mille personnes, crier tous à la fois : « Vive la France ! vive le grand roi notre libérateur ! vive M. le duc de La Feuillade ! » On était dans cet état qu'on éprouve bien rarement dans la vie, d'un bonheur qui déborde, lorsqu'un canot français arriva sur le quai du port. L'officier qui le montait descendit à terre, et ayant été trouver les sénateurs, et Avarna et Del Castillo, qui commandaient la garnison, il leur remit une dépêche du maréchal. Cet événement, comme un avant-cou-

reur sinistre de grandes calamités, suspendit la gaîté bruyante qui animait cette fête civique; un changement subit se peignit sur toutes les figures. Dans un instant, l'imagination mobile, ingénieuse de ce peuple chez qui la fable prit naissance, créa mille chimères; mais les personnes à qui le message était adressé, ayant ouvert la dépêche, arrêtèrent pour le moment les divagations de l'esprit, et mirent à la connaissance du public les paroles contenues dans la dépêche. Les voici : « Monseigneur le maréchal duc de La Feuillade m'ordonne de prier de sa part messieurs les sénateurs, syndics et commandants la garde urbaine de Messine, de vouloir bien se rendre à bord du vaisseau amiral, monseigneur ayant une communication à leur faire. Signé Masserac. » Le titre de vice-roi, qu'on ne lisait pas pour la première fois sur un acte émané de M. de La Feuillade; cette flotte en panne perdant un temps précieux qu'on aurait dû mettre à profit; un sentiment vague de malheurs à venir, que les malheurs passés réveillent dans nos cœurs toutes les fois que les nuages de l'incertitude obscurcissent le chemin de la vie; tout cela fit naître des soupçons, éveilla des craintes qui frappèrent de stupeur cette grande population. Pendant ce temps, les autorités étaient arrivées à bord du vaisseau amiral, près de celui qui les avait mandées. Quelque accoutumé que fût M. de La Feuillade à parler en maître; quel que fût l'empire qu'il

eût sur ses propres sentiments, en apercevant ces hommes dont il avait de sang-froid, le sourire sur les lèvres, prémédité la perte, en prostituant son nom, sa parole, en jouant la farce la plus ignoble, le rôle le plus atroce; en les voyant, disons-nous, tout préparé qu'il fût, il ne put pas cependant cacher l'émotion profonde qu'il éprouvait, et ses traits trahirent le combat que livrait dans son cœur la conscience de l'homme au devoir du soldat. Malgré cela, il fallut se résoudre à parler, à dévoiler le grand secret, à frapper de mort d'un seul mot un peuple tout entier. L'expression de la physionomie de M. de La Feuillade s'était communiquée à ceux qui l'entouraient; et tous, consternés, pâles, découverts, attendaient en silence l'explication de l'énigme fatale. Enfin le successeur de M. de Vivonne s'exprima ainsi : « Messieurs, les monarques « les plus puissants sont autant que les autres « individus qui composent la société, les esclaves « des circonstances qui commandent à tous, et « n'obéissent à personne. Vous avez demandé « protection au roi mon maître : il n'a pas hésité « un instant à vous l'accorder, car les circon- « stances le lui permirent. » A chaque mot de ce discours, un froid mortel coulait dans les veines de ceux à qui on l'adressait; les Français eux-mêmes, malgré leur haine pour les Messinais, oubliant tout sujet de ressentiment, ne purent s'empêcher d'être émus à l'aspect de ces malheureux, à qui le

prophète criait : « Ninive, tu seras détruite ! » M. de La Feuillade continua : « Les circonstances ont « changé, messieurs ; les Siciliens, vos compa- « triotes, que, d'après vos avis, nous devions trou- « ver bien disposés pour nous, se sont opposés de « tous leurs moyens aux succès de nos armes ; « tous vos barons, la haute aristocratie sicilienne, « se trouvent au camp de Melazzo. Dans toutes « nos opérations militaires, ce sont les Filangeri, « les Ventimille, les Borgia, les Bosco, les Val- « guarnera, que nous avons rencontrés à la tête « des forces ennemies. Le roi de France ne veut « pas conquérir un peuple malgré lui, tandis que « ceux sur les cœurs desquels il règne, attaqués « de tous côtés, réclament son appui : il leur doit « protection. Nous voulons et devons défendre « avant toutes choses le sol de la patrie menacée ; « et le grand roi, ne pouvant porter ses forces « partout où il voit des peuples opprimés, il est « contraint, par des circonstances majeures, d'a- « bandonner, après tant de trésors dépensés et de « sang répandu, un pays qu'il affectionne comme « le sien ; mais ne désespérez pas ; défendez-vous « encore quelques mois, et nous reviendrons, li- « bres de tout autre soin, vous arracher au joug de « l'inquisition. » Cette dernière fourberie, gratuite, inutile, couronna toutes celles que La Feuillade avait employées pendant sa courte administration.

LXX.

Après ce discours, espèce d'arrêt de mort pour ceux à qui il était adressé, tous les spectateurs restèrent dans le silence, tous les yeux baissés; on aurait dit qu'ils mesuraient le gouffre ouvert sous leurs pieds, et dans lequel ils allaient tous disparaître. Del Castillo, cependant, faisant un effort, répondit d'une voix qui trahissait le découragement qui l'oppressait : — «Les Espagnols, monsieur, vous ôteront la peine d'un second voyage. Car, avant que vous ne reveniez, le bourreau et la pioche auront effacé de la face du monde le peuple et la ville de Messine. — J'en ai le cœur déchiré, Messieurs, reprit La Feuillade, croyez-le, et si je pouvais faire quelque chose pour vous, si un

refuge sur la flotte pour les personnes les plus compromises pouvait vous convenir, je vous l'offre au nom de Sa Majesté. Vous vouliez être ses sujets, eh bien! vous le serez en France, au lieu de l'être en Sicile, cela vaudra mieux. Louis XIV aura soin de vous. — Vos offres, monsieur le duc, répondit le syndic, valent les châtiments les plus cruels, il faudra abandonner pour toujours, biens, famille, rang, tout, en un mot, pour aller vivre en pays étranger, à la sueur de notre front, de l'industrie de nos mains, des aumônes de votre roi; cependant, telle est notre infortune qu'il nous faut accepter, comme un bienfait, ce qui serait, en toute autre circonstance, le comble du malheur. Donnez-nous le temps, monsieur le maréchal, de mettre ordre à nos affaires, et tout ce qui n'est pas lie du peuple, à Messine, accourra sur vos vaisseaux mettre sa tête en sûreté, à l'ombre du drapeau blanc. » Les messagers de malheur quittèrent la flotte et retournèrent à Messine. Les infortunés, après avoir été navrés de douleur par tout ce qu'ils venaient d'entendre, devaient encore subir l'épreuve non moins déchirante d'être l'organe de l'arrêt fatal qui frappait tant de milliers d'individus; c'était être victime et bourreau tout à la fois! Mais le temps pressait, il fallait se résoudre à parler. Avarna, montant sur un bloc de pierre qui se trouvait là, pour se faire mieux entendre, s'adressa en ces termes, à ce peuple qui

attendait dans la stupéfaction l'explication de cette énigme : — « Mes enfants, vous savez que les pre-
« miers devoirs d'un chrétien, et d'un chrétien de
« de Messine, sur-tout, qui jouit de la protection
« spéciale de la Mère de Dieu, c'est la soumission
« aux décrets impénétrables de la providence. Les
« Français nous abandonnent! Le malheur est
« grand, la catastrophe est horrible, ne perdons pas
« de temps, cependant, en plaintes vaines, en ré-
« criminations inutiles, et préparons-nous à accep-
« ter l'hospitalité que M. de La Feuillade nous offre
« sur la flotte, pour nous transporter en France.
« Que chacun donc s'apprête à partir le plus promp-
« tement possible. » A ces mots, un long cri de rage, de désespoir partit à la fois de toutes les bouches. Un profond silence le suivit, et l'instant d'après, la réflexion faisant connaître la terrible position dans laquelle chacun se trouvait, on ne vit plus que des hommes courant dans toutes les directions, achetant, vendant, échangeant des objets, remplissant des coffres, signant des donations réelles ou simulées aux moines, aux personnes que leur affection pour l'Espagne mettait à l'abri de sa colère. Mais tandis qu'on faisait à la hâte toutes ces dispositions, qu'on prenait les mesures indispensables, le bruit se répand, on ne sait comment, que les Espagnols approchaient. A cette nouvelle, on abandonne tout, on court au port, au quai, sur la plage, on prend la première embarcation, le premier ca-

not; les uns serrent leurs femmes, leurs enfants dans leurs bras, et en leur donnant ce dernier témoignage de leur amour, voguent vers la flotte, leur unique refuge, tandis que leurs familles, restant au bord de la mer, suivent des yeux, que les larmes inondent, l'objet chéri arraché pour toujours à leur tendresse : d'autres familles plus nombreuses dont tous les membres compromis avaient fait preuve d'affection pour la France, obligés de s'expatrier en masse, dominés par la peur d'un terrible et inévitable châtiment, s'élançant sans ordre sur le frêle esquif sur lequel elles espèrent trouver leur salut, le font chavirer et disparaissent dans les flots qui devaient les sauver; d'autres, qui éprouvent un pareil malheur, plus courageux ou plus forts, nagent vers la barque voisine, dont ils serrent les bords d'une main vigoureuse ; mais leurs compatriotes, leurs amis, leurs parents même qui remplissent cette planche de salut, dans la crainte que ce surcroît de monde ne les fasse tous couler à fond, frappent de leurs rames les infortunés nageurs, qui, perdant leur sang et leurs forces, disparaissent sous les ondes à la vue de leurs familles, qui, sur la plage, s'arrachant les cheveux, remplissant l'air de leurs cris de désespoir, sont spectateurs de ce combat, plus cruel mille fois que ceux auxquels les barbares Romains condamnaient les martyrs. On vit des femmes, nobles et généreuses créatures, s'élancer dans la

mer, au milieu de ces innombrables embarcations qui sillonnaient la rade et le port de Messine; on les vit s'y jeter pour secourir leurs amants, leurs fils, qui, repoussés par leurs compatriotes, recevaient des blessures au lieu d'un petit coin dans le bateau que les malheureux imploraient inutilement; et ces héroïnes de l'amour, ne pouvant sauver ceux pour lesquels surmontant leur timidité naturelle et leur faiblesse, elles avaient osé affronter le dangereux élément, ces héroïnes de l'amour, voyant engloutir par les vagues l'objet aimé, oppressées par la douleur, engourdies par le froid, n'ayant plus rien à faire sur la terre, descendaient au fond des abîmes, satisfaites peut-être d'avoir une tombe commune avec ceux qui avaient causé leur mort. Malgré tous ces tristes et lugubres événements, le peuple émigrant atteignit les vaisseaux, et dans leur impatience de se dérober à la vengeance espagnole, les malheureux Messinais s'accrochaient aux cordages, aux agrès, aux bastingages, et grimpaient par tous les moyens possibles. Les matelots, en partie par la pitié qu'une si grande catastrophe leur inspirait, en partie dans l'espoir d'une récompense, facilitaient cette ascension extraordinaire: mais M. de La Feuillade voyant tout-à-coup son pont surchargé de monde et de bagages, voyant qu'il en était de même des autres vaisseaux, et craignant que les Messinais, irrités à juste titre, se trouvant en force, ne voulussent prendre

leur revanche en s'emparant de la flotte, M. de La Feuillade, disons-nous, se décida à défendre l'admission qu'il avait permise, et l'ordre de repousser tous les nouveaux arrivants fut donné. Alors les malheurs qui avaient eu lieu sur cette vaste étendue de mer qui forme la baie et le port de Messine, se renouvelèrent autour de la flotte française, et espérant pouvoir échapper à l'édit fatal avant qu'il reçût son exécution, chaque proscrit s'élançait comme à l'abordage, sur le vaisseau près duquel il se trouvait. La mère, déjà embarquée, tendait une main secourable à sa fille qui, repoussée par un coup de crosse d'arquebuse, allait tomber sur une barque que la malheureuse, en la faisant chavirer, entraînait avec elle au fond des abîmes. Le fils, le père, l'aïeul, l'un sur les épaules de l'autre, se flattaient de parvenir plus facilement ainsi sur le bâtiment leur unique refuge. Le plus âgé des trois, placé à l'extrémité supérieure de cette échelle de famille, était déjà parvenu à atteindre le tillac, et espérait ensuite, maître du terrain, faciliter l'admission de ceux qui l'avaient porté. Il avait déjà posé un pied sur la galerie, déjà d'une main encore vigoureuse, il se cramponnait aux cordages, lorsqu'un matelot, saisissant un bout de câble, frappe le front chauve du vieillard qui, étourdi du coup, chancelle, et faisant par ce mouvement perdre l'équilibre à la pyramide vivante dont il faisait partie, les trois générations, lancées au loin par cette im-

pulsion communiquée d'en haut, disparurent sous les flots. Des malheurs semblables, des combats pareils, dont nous épargnons les affligeants détails au lecteur, avaient lieu sur tous les points de la flotte et augmentaient à chaque instant par le nombre infini d'embarcations, de canots, de barques, de radeaux même auxquels dans leur délire, dans l'impatience d'échapper à la colère de l'Espagne, les infortunés émigrants confiaient leur existence. Tous ces moyens de transport, mus par des gens frappés de terreur, se heurtent, se poussent, se renversent pour atteindre plus tôt le vaisseau sur lequel, dans la frénésie générale qui les fait divaguer tous, chacun espère, par force ou par ruse, faisant exception à la règle générale, être admis; mais souvent il ne parvient même pas près de ce navire sur lequel il se flatte d'être à l'abri de la haine Castillane, car tous ses compagnons d'infortune qui visent au même but, lui barrent le chemin et tous sont un obstacle à chacun. Alors les coups d'avirons, de rames, recommencent pour se frayer un chemin. On riposte avec l'épée et le couteau; ainsi s'engagent d'autres combats, entre concitoyens, entre parents, entre amis. La mer est couverte de sang, de morts, de mourants; les plaintes, les pleurs, les gémissements, les blasphêmes forment une musique déchirante, un concert digne de l'enfer. M. de La Feuillade ayant déjà reçu sur la flotte quatre mille

familles, voulut faire cesser un état de choses qui glaçait d'horreur les plus endurcis, et mit à la voile. Au coup de canon, signe de départ, qui retentit dans l'air, on répondit par un triple épouvantable cri qui partit de terre, des embarcations et de la flotte, où dans le moment se trouvait divisée la grande famille qui peuplait Messine; cris d'une éternelle séparation, d'un dernier adieu? Les vaisseaux français, poussés par le vent, passèrent sur ces innombrables barques qui se tenaient compactes autour d'eux en attendant qu'on voulût admettre sur la flotte les émigrants qui montaient ces faibles esquifs. Un grand nombre de ces embarcations disparurent dans les flots, la flotte dans l'horizon ! !

LXXI.

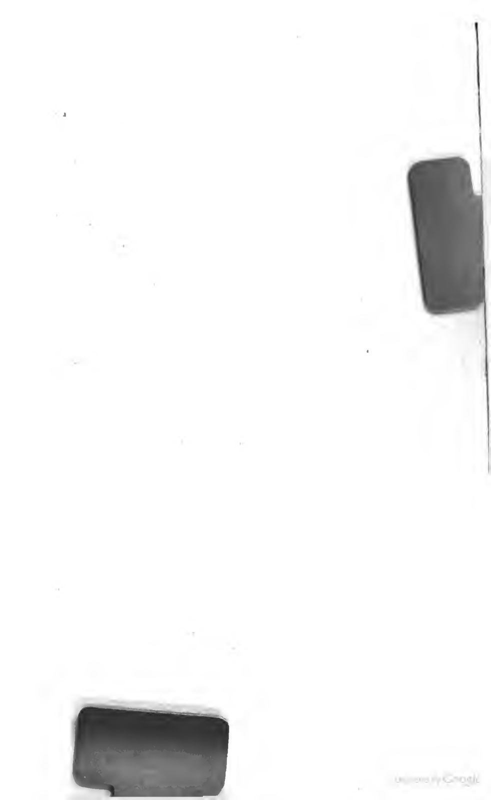
Il fallut enfin prendre un parti. Tous ceux qui n'avaient pu parvenir à s'embarquer sur les vaisseaux français, et ceux qui, manquant de moyens de transport, étaient restés à terre, se cachèrent dans les tombes, dans les cimetières, dans les caves; d'autres allèrent vivre de châtaignes dans les cavernes et les grottes de l'Etna; d'autres s'ensevelirent dans les catacombes de Syracuse, labyrinthe immense, impénétrable. Pendant ce temps, les Espagnols s'étaient avancés jusqu'aux portes de la ville : aucun bruit n'arrivait jusqu'à eux; le silence de la mort régnait partout. Les éclaireurs pénétrèrent dans les rues. Les portes, les fenêtres, les boutiques, tout était fermé; pas un être qui donnât signe de vie; on aurait dit que, semblable au temple de Jupiter Sérapis, qu'une convulsion volcanique avait plongé dans les eaux, et qu'un phénomène pareil replaça dans sa position primitive, Messine, jouet d'un mouvement capricieux de la nature, venait de sortir du sein de la mer,

où elle avait été cachée pendant long-temps. Cependant l'armée de Charles II se répandit dans la ville. Le repos, le silence qui régnait dans ce désert de maisons vides, de rues sans habitants, était pourtant interrompu par le bruit lointain, faible, lugubre, de l'orgue. On aurait cru qu'on chantait la messe des morts sur la cité défunte. On suivit les sons, et l'on parvint à l'endroit d'où se faisait entendre cette triste musique : c'était l'église des Augustins ; on y célébrait un service funèbre : une seule fidèle assistait à cette messe des morts. Elle était en deuil, prosternée devant l'autel, et ses larmes, qui ruisselaient de ses yeux, tombaient sur la pierre funéraire, aux bords de laquelle la dame était agenouillée. Sur ce marbre sépulcral on lisait :

CI-GÎT
LE RÉVÉREND PÈRE LIPARI,
GÉNÉRAL DES AUGUSTINS,
AGÉ DE 52 ANS.
IL PORTA LA PAROLE DE DIEU
DANS LES QUATRE PARTIES DU GLOBE ;
IL CHERCHA LE MARTYRE PARMI LES SAUVAGES,
IL LE TROUVA
CHEZ LA NATION LA PLUS CIVILISÉE.
DÉCAPITÉ EN DÉCEMBRE 1677.

Celle qui, prosternée sur cette tombe, priait pour le défunt, était Marie Belviso.

FIN.




BIBLIO